

CIVILISATION ET CHRISTIANISME

SOUS LA DIRECTION DE M. LOUIS ROUGIER

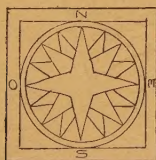
C | LE CONFLIT DE LA PENSÉE MODERNE
ET DU CHRISTIANISME

D'HOLBACH ET SES AMIS

PAR

RENÉ HUBERT

Professeur à la Faculté des Lettres de Lille



PARIS

ANDRÉ DELPEUCH, ÉDITEUR

51, RUE DE BABYLONE.

D'HOLBACH ET SES AMIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- AUGUSTE COMTE. Biographie et doctrine, avec choix de textes.
1 vol. in-16, Paris (Michaud), 1913.
- LES INTERPRÉTATIONS DE LA GUERRE. 1 vol. in-18, Paris (Flammarion), 1919.
- L'ORGANISATION SYNDICALE DES TRAVAILLEURS INTELLECTUELS
1 vol. in-12, Paris (Société d'études et d'informations économiques), 1921.
- LES SCIENCES SOCIALES DANS L'ENCYCLOPÉDIE. 1 vol. in-8°, Paris (Alcan), 1923.
- LE SENS DU RÉEL. 1 vol. in-16, Paris (Alcan), 1925.
- LE PRINCIPE D'AUTORITÉ DANS L'ORGANISATION DÉMOCRATIQUE. 1 vol. in-12, Paris (Gamber), 1926.
- ROUSSEAU ET L'ENCYCLOPÉDIE. 1 vol. in-8°. Paris (Gamber), 1927.

COLLECTION DES MANUELS DE PHILOSOPHIE

- MANUEL ÉLÉMENTAIRE DE SOCIOLOGIE. 1 vol. in-8°. Paris (Delalain), 1925.
- MANUEL ÉLÉMENTAIRE DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE A L'ÉDUCATION. 1 vol. in-8°, Paris (Delalain), 1926 (en collaboration avec Mme Berthe Bruhat.)
- LES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA MORALE ET DE LA SCIENCE. 1 vol. in-8°. Paris (Delalain), 1927 (en collaboration avec M. André Favières).

CIVILISATION ET CHRISTIANISME

SOUS LA DIRECTION DE M. LOUIS ROUGIER

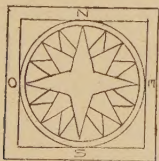
C | LE CONFLIT DE LA PENSÉE MODERNE
ET DU CHRISTIANISME

D'HOLBACH ET SES AMIS

PAR

RENÉ HUBERT

Professeur à la Faculté des Lettres de Lille



PARIS

ANDRÉ DELPEUCH, ÉDITEUR

51, RUE DE BABYLONE.

IL A ÉTÉ FAIT DE CET OUVRAGE, LE TREIZIÈME DE
LA COLLECTION « CIVILISATION ET CHRISTIANISME »
UN TIRAGE UNIQUE SE DÉCOMPOSANT COMME SUIT :
VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA,
NUMÉROTÉS DE 1 A 20, ET TROIS MILLE EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN ALFA TEINTÉ DES PAPETERIES NAVARRE
NUMÉROTÉS DE 21 A 3020.

ON A TIRÉ EN PLUS VINGT EXEMPLAIRES HORS COM-
MERCE SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE
I A XX ET TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
ALFA TEINTÉ DES PAPETERIES NAVARRE, RÉSERVÉS
A LA PRESSE, ET MARQUÉS S. P. 1 A S. P. 300.

Nº

TOUS DROITS RÉSERVÉS
Copyright by *André Delpeuch*, 1928

CHAPITRE PREMIER

L'ENTREPRISE ENCYCLOPEDIQUE

C'est entre 1746 et 1749 que dans la société littéraire et académique de Paris s'est élaborée cette grande entreprise philosophique de l'*Encyclopédie*, qui, tout autant que les petits papiers de Voltaire, devait contribuer à révolutionner le siècle.

Si même il fallait en croire Madame de Genlis, la société encyclopédique se serait formée, sous la conduite de Voltaire lui-même, dans le dessein de « régénérer la morale, la littérature et l'Etat », en réalité pour détruire toutes les traditions religieuses, intellectuelles et politiques. « On sentit, ajoute-t-elle, que pour atteindre ce but, il fallait nécessairement une association et qui pût même s'étendre jusque dans les pays étrangers. » L'Ency

clopédie serait ainsi née d'une grande « conjuration » internationale, formée pour saper en France le trône et l'autel. L'hôtel du baron d'Holbach aurait été choisi comme centre de la conspiration, et le baron lui-même comme protecteur de cette philosophie moderne dont il était entiché, « parce qu'elle s'accordait parfaitement avec tous ses goûts ». Ce rôle de mécène pour beaux esprits, rempli par les grands seigneurs au siècle précédent, convenait d'autant mieux à ce mince hobereau allemand, qu'il avait lui-même par ailleurs « de grandes prétentions à l'esprit, et cet amour propre, aveugle et véhément, qui rend si sensible aux adulations les plus fades et les plus grossières ». Les dîners de l'hôtel d'Holbach auraient été ainsi l'occasion de petits comités secrets « dans lesquels se préparaient les manœuvres contre la religion et le gouvernement ». Les conspirateurs appelaient ces réunions clandestines « le club d'Holbach », et, toujours d'après Madame de Genlis, ils en auraient nommé secrétaire M. Leroi (le lieutenant des chasses de Versailles, collaborateur de l'*Encyclopédie*), qui aurait avoué plus tard, dans l'émigration, au comte de Vaudreuil, quel rôle lui avait été attribué dans cette propagande antireligieuse et révolutionnaire.

Mais ce n'est là qu'une légende que tous les faits

démentent, et aussi bien l'histoire des origines de l'*Encyclopédie* que celle de la façon dont se sont établies les relations entre les principaux collaborateurs de l'entreprise. C'est en 1743 en effet que le libraire Le Breton songea pour la première fois à donner une traduction de la *Cyclopædia, or Universal Dictionary of the arts and sciences* d'Ephraïm Chambers. Or, à cet époque, d'Holbach a vingt ans; quant à Voltaire, il n'est point encore en rapports avec Diderot, vague folliculaire qui publie d'ailleurs seulement cette année-là sa première œuvre, la traduction de l'*Histoire de la Grèce*, de Temple Stanyan. C'est en effet à l'occasion de la *Lettre sur les aveugles*, parue en 1749, que Voltaire écrivit pour la première fois, semble-t-il, à Diderot, pour le remercier de lui avoir envoyé l'ouvrage.

D'ailleurs Le Breton confie tout d'abord la traduction de la *Cyclopædia* à deux étrangers, l'anglais Mills et l'allemand Snellius. En 1745, il prend un privilège et ouvre une souscription, marquant bien par là, dès le début, le caractère de vaste affaire commerciale qu'il entend donner à l'entreprise. Mais Snellius meurt peu après, et un différend entre Mills et Le Breton aboutit à un procès, après quoi le premier retourne en Angle-

terre, laissant au libraire le manuscrit déjà gros de cinq volumes in-folio.

Une seconde tentative est faite en 1745 par Le Breton auprès de l'abbé Gua de Malves, qui accepte la direction de l'affaire, en conçoit l'intérêt, propose de renouveler l'œuvre de Chambers et de s'adjoindre plusieurs collaborateurs, dont Diderot et peut-être d'Alembert. Mais un nouveau conflit avec le libraire entraîne le départ de l'abbé. En même temps Le Breton s'avise que l'effort est trop considérable pour une seule maison d'édition. Il s'associe alors avec ses trois confrères, Briasson, Durand et David, participant pour moitié aux frais de l'entreprise, et, le 21 janvier 1746, prend un nouveau privilège.

C'est à ce moment seulement que Diderot entre en scène. Dans l'intervalle, il n'avait donné qu'une traduction libre de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, de Shaftesbury, et, en 1746, il s'occupait, avec Toussaint et Eidous, de traduire le *Dictionnaire de médecine* de James, qui parut la même année. En réalité, après une jeunesse dure et besogneuse, mêlée d'aventures burlesques, ayant grand'peine à subvenir aux charges de sa famille, Diderot, plein d'aspirations confuses et de projets divers, en était encore à chercher une position sociale qui

satisfît ses goûts et surtout le fît vivre. La traduction de la *Cyclopædia*, qu'il entreprit pour 1200 livres par an lui parut remplir cette double condition.

Aussi bien Diderot, démunî d'écus et même d'un gagne-pain régulier, ne l'était pas d'amis et de relations. Le café de la Régence, où Nanette l'envoyait chaque jour prendre pour six sous son café, le café Procope, où nous retrouvons l'écrivain avec le neveu de Rameau, voyaient s'asseoir à leurs tables et tourner autour de leurs parties d'échecs tout ce que Paris comptait de bohème littéraire, en quête de protection, de gloire, d'argent, d'idées et de nouvelles. Nous avons déjà rencontré Toussaint et Eidous, mais, dès 1742, Diderot s'était lié, par l'intermédiaire de M. Roguin, avec Rousseau, de qui le rapprochaient un commun amour de la musique et de communes ambitions : « Il aimait la musique, dit Rousseau, il en savait la théorie; nous en parlions ensemble; il me parlait aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes, qui ont duré quinze ans... » Rousseau, qui avait alors trente ans, n'était point encore célèbre, ni lancé. Mais il commençait de se faufiler. Son système de notation musicale, apporté dans ses bagages

et présenté à l'Académie, l'avait « mis à portée de faire connaissance avec tout ce qu'il y avait à Paris de distingué dans la littérature, Marivaux », l'abbé de Mably, Fontenelle, d'autres encore. C'est par l'intermédiaire de Rousseau que Diderot se lia avec Condillac, en 1746, et, quelques trois ans plus tard, avec Grimm. Si l'on en croit Rousseau, c'est Diderot qui fit accepter par le libraire Durand le manuscrit de *l'Essai sur l'origine des Connaissances humaines*, le premier ouvrage de Condillac. Les trois amis avaient pris l'habitude de se rassembler une fois par semaine au Palais Royal et d'aller dîner ensemble à l'hôtel du Panier Fleuri. Le projet d'une publication périodique fut même formé entre Diderot et Rousseau, et fournit l'occasion de nouvelles relations entre ce dernier et d'Alembert, à qui Diderot en avait parlé.

Quant à Grimm, qui était arrivé en France vraisemblablement vers la fin de l'année 1748, avec le fils du comte de Schomberg, c'était, selon Madame d'Epinay, un homme doux et poli; « je le crois timide, ajoute-t-elle, car il me paraît avoir trop d'esprit pour que l'embarras qu'on remarque en lui ait une autre cause. Il aime passionnément la musique. » Rousseau semble avoir eu tout d'abord la même impression de celui qu'il devait plus tard,

lorsqu'il aurait cru voir en lui la cause de tous ses maux, accuser des pires noirceurs. Lorsqu'il le rencontra pour la première fois, en 1749, chez le baron de Thun, à Fontenay-sous-bois, Grimm servait de lecteur au prince de Saxe Gotha en attendant qu'il trouvât quelque place; sans doute la souhaitait-il avec impatience, si l'on en juge, comme fit Rousseau, par son très mince équipage. Sa liaison avec l'auteur des *Muses Galantes* ne fut pas rapide. Il « ne se mettait guère en avant, nous confie Rousseau, bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna par la suite ». Mais il était musicien, « il accompagnait du clavecin », et c'en fut assez pour que Rousseau, tout féru de musique à cette époque, commençât avec lui cette amitié qu'il trouva d'abord si douce et par la suite si funeste. Quelque douze ans plus tard il l'accusait d'avoir suggéré à Diderot bon nombre de ses impiétés, d'avoir conçu, du succès du *Devin de village*, la plus sombre jalousie, d'avoir travaillé secrètement à détacher de lui Thérèse Levasseur, d'avoir toujours tout fait pour qu'il ne comptât pour rien dans toutes les sociétés où lui-même donnait le ton, et notamment chez d'Holbach et Madame d'Épinay, enfin et d'un seul mot d'avoir été l'âme damnée du grand complot ourdi contre

lui par la coterie holbachique. A ce moment, Grimm était devenu aux yeux de Rousseau un vrai tyran, tyran le blanc, comme l'avait surnommé Gauffecourt, par allusion à ses abus de poudre de toilette; il régnait en maître sur l'esprit de Madame d'Epinay, sur son cœur et dans sa maison, n'y tolérant aucune influence autre que la sienne, faisant exclure Duclos du cercle des intimes, habile à soigner ses relations, ses intérêts et sa réputation. Sa liaison avec Diderot et d'Holbach ne fut troublée d'aucun nuage, sans doute parce qu'il ne se pressa point d'introduire le premier dans le salon de son amie et qu'il n'y redouta pas, lorsqu'elle se produisit, la fréquentation du second. Pourvu d'une intelligence assez fine, très au courant, par ses fonctions épistolaires, du mouvement littéraire de l'époque, à l'affût de toutes les publications, de toutes les nouvelles, voire de tous les potins, Grimm ne fit point à proprement parler figure de philosophe, mais plutôt de gazetier dans la société encyclopédique. Au reste il ne collabora que de très loin à la rédaction du *Dictionnaire raisonné*.

Pour revenir aux origines de cette entreprise, Diderot, lorsqu'il fut appelé par Le Breton à en prendre la direction, avait donc déjà, dans le monde des lettres et des arts, des relations assez éten-

dues. Déjà il imposait à toutes par l'étendue de son savoir, la richesse de ses aperçus philosophiques, la séduction d'une éloquence fougueuse, débordante, accaparante, enfin par une générosité naturelle du cœur qui lui tenait à l'occasion lieu de vertu. En 1746, les *Pensées philosophiques* avaient commencé de le faire connaître. En 1748, les *Bijoux indiscrets* n'ajoutèrent point à sa réputation, mais en 1749, la *Lettre sur les Aveugles* la consacra, non seulement en lui attirant la sympathie et l'estime de Voltaire, mais en le faisant emprisonner à Vincennes, pour avoir soi disant médité des beaux yeux de Madame Dupré de Saint Maur, qui ne badinait point à ce sujet et se plaignit à son obligeant amant, M. d'Argenson.

Dès cette époque, il produisait sur ses amis la forte et entraînante impression qu'il devait laisser, durant toute sa vie, à tous ceux qui l'ont approché. La *Correspondance littéraire* le qualifie à propos de la *Lettre sur les Aveugles* « un de nos plus profonds métaphysiciens et un de nos plus ingénieux écrivains. » Sainte Beuve nous le montre la tête haute et un peu chauve, le front vaste, les tempes découvertes, l'œil en feu, le cou nu, débraillé, le dos rond et bon, les bras tendus vers l'avenir. Lui-même nous a laissé son portrait, qui correspond

bien au jugement de ses contemporains : « J'avais en une journée, écrit-il, cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté : j'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste... J'avais un grand front, des yeux vifs, d'assez grands traits, la tête tout à fait d'un ancien orateur, une bonhomie qui touchait de bien près à la bêtise, à la rusticité des anciens temps. » Sous cette apparence un peu fruste bouillait le plus ardent génie. Au cours des dix années de misère qu'il avait d'abord vécues à Paris, il avait acquis une culture approfondie et variée, à la fois scientifique, historique et philosophique. Il avait touché à toutes les branches du savoir qu'on cultivait à cette époque, il s'en était assimilé sans peine les résultats, il avait médité sur toutes et, de son coup d'œil d'aigle, immédiatement aperçu où chacune d'elles conduisait et quel bouleversement toutes ensemble pouvaient produire dans l'orientation intellectuelle du siècle. Il était né, si l'on peut dire, pour être le rédacteur en chef de cette *Encyclopédie* à laquelle il devait donner le meilleur de lui-même et vingt ans de sa vie, sans en tirer d'autre profit que de devoir vendre dans sa vieillesse sa chère bibliothèque pour assurer l'avenir de sa fille.

Ce génie universel, en effet, ne s'est jamais exprimé dans un travail méthodique, longuement réfléchi : Il avoue lui-même qu'un traité de morale eût été la grande œuvre de sa vie, qu'il en avait, croyait-il, les données nécessaires, mais qu'il n'a jamais trouvé le temps de l'écrire. En dehors de l'*Encyclopédie*, où il a rédigé sous son nom tous les articles relatifs à l'histoire de la philosophie, aux arts et aux métiers, Diderot est tout entier dans de multiples opuscules, et plus encore dans ses conversations avec ses amis, pleines de saillies, d'idées, de visions prophétiques. « Les habitants de mon pays, écrit-il, ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouette. La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher; elle n'est jamais fixe dans un point; et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter... Pour moi, bien qu'extrêmement mobile dans mes impressions, je suis constant dans mes goûts. » Avec ce tempérament d'orateur et de prêcheur, il sème à pleines mains les réflexions et les projets : les utilise qui veut. Au besoin il prête sa plume à ses amis. Il a collaboré à la *Correspondance littéraire* pour près de deux volumes, si nous en croyons Meister, il a écrit pour d'Holbach une bonne partie du *Système*

de la nature, pour Raynal de nombreux passages de l'*Histoire des deux Indes*, il aurait même soufflé à Rousseau la thèse du premier *Discours*. Mais c'est surtout dans la conversation intime, quand il se sent entouré d'une société familière, qu'il se débride et s'abandonne. Truculent dans ses propos, qu'il accentue du geste, il parle peinture, métaphysique, histoire, sciences naturelles, saisissant au vol chaque idée qui passe pour l'amplifier ou la combattre, construisant tour à tour un système philosophique, un projet de tragédie ou un plan d'éducation, la pensée débordante, la parole roulant parmi des flots d'images, toujours riche d'avis et de conseils, au demeurant le plus honnête homme du monde, si l'on veut bien lui pardonner quelques peccadilles de jeunesse et négliger qu'il a oublié très vite d'être fidèle à sa femme, pour le rester, il est vrai, à sa maîtresse.

En 1746, il inaugure sa direction de l'*Encyclopédie* par un coup de génie en associant d'Alembert à l'entreprise, et en obtenant de l'illustre mathématicien qu'il lui donnât son nom pour le titre, à côté du sien. A cette date en effet, d'Alembert était déjà désigné à l'attention publique par sa haute et mystérieuse naissance, et plus encore par la précocité d'un renom scientifique officielle-

ment consacré. Sérieux sans austérité, sûr de son génie sans ostentation, distant et réservé sans froideur excessive, ménager de sa réputation comme de ses intérêts, prudent en ses paroles autant qu'en ses relations, et n'ayant d'autre vanité avouée que de prétendre à des talents littéraires que ses amis vantaient par esprit de cénacle plutôt que par basse flatterie, et que l'histoire n'a point ratifiés, d'Alembert présidait alors aux destinées du salon de la célèbre Madame Geoffrin. Son adhésion à l'entreprise encyclopédique n'en fut pas moins une des raisons déterminantes de son succès.

Le chancelier d'Aguessau, qui avait recommandé Diderot aux libraires, n'avait donc pas mal choisi son homme. Les collaborateurs affluèrent rapidement. Tout ce que Paris comptait d'hommes de lettres plus ou moins besogneux ou ambitieux donna son concours. Le tome I du *Dictionnaire* contient les noms inévitables d'Eidous et de Tous-saint, ceux de l'abbé de la Chapelle, qui suppléa d'Alembert pour une partie des articles mathématiques, de Goussier et de Landois. D'autres, plus célèbres, rehaussèrent le prestige de l'entreprise. Le médecin Malouin, grand ami de Diderot, prit la minéralogie, Daubenton l'histoire naturelle, Du Marsais la grammaire, Rousseau lui-même la mu-

sique, Venel la chimie, Blondel l'architecture, Cahuzac la musique et le théâtre lyrique, etc. Diderot distribuait le travail, pressé de mettre l'œuvre sur pied et de lui donner le jour. Il y a loin, semble-t-il, de cette entreprise de littérature commerciale, telle qu'elle paraît bien s'être présentée à l'origine, du moins dans l'esprit des libraires, au noir complot imaginé plus tard par Madame de Genlis. Lorsque le cercle des auteurs s'élargit, la plupart d'entre eux, dit M. Ducros, ne se connaissaient même pas. « *L'Encyclopédie*, avons-nous écrit nous-même, née comme une affaire commerciale, est devenue immédiatement une grande entreprise académique. Autour d'écrivains qu'elle a d'ailleurs contribué elle-même à faire connaître, elle a groupé des érudits, des savants, des techniciens de toute espèce. Ni la grande noblesse d'épée ou de robe, ni le clergé, ni la haute finance, ni ce qu'on peut appeler déjà la grande bourgeoisie n'y ont eu de part. C'est la classe moyenne et éclairée, avocats, médecins, professeurs, académiciens, industriels et fabricants, qui lui a fourni les collaborateurs nécessaires. A l'exception des gens de lettres proprement dits, la plupart des auteurs sont des personnages pourvus dans la société d'une situation confortable, souvent de titres officiels.

Au surplus, ce n'est pas sans peine que Diderot rallia toutes ces collaborations : il lui fallut deux ans pour organiser le travail, obtenir les concours nécessaires, distribuer les tâches, préparer l'édition. C'est au cours de ces deux années que le programme primitif s'élargit, se dégage, devient le projet d'un *Dictionnaire raisonné* de toutes les connaissances humaines, d'un « livre où seraient tous les livres ». La *Cyclopædia* de Chambers tenait en deux volumes in folio, l'*Encyclopédie* en eut dix sept, sans compter les tables, les planches et les suppléments, qui firent au total trente cinq tomes. Diderot avait tout d'abord donné trois mois à ses collaborateurs pour écrire leurs articles; il lui fallut vingt ans pour en achever la publication.

CHAPITRE II

DIDEROT ET D'HOLBACH OU LES CAUSERIES DU JARDIN DES TUILERIES

Ainsi s'organisa, sous l'ardente impulsion de Diderot, méthodiquement aidé par d'Alembert, le groupe des Encyclopédistes. Après plusieurs incidents, dont la détention de Diderot à Vincennes ne fut pas le moins grave, le premier tome de la publication parut enfin, le 1^{er} juillet 1751. Or jusqu'ici, le nom de d'Holbach n'y a point officiellement paru, et c'est seulement dans le tome II, publié dès le début de l'année 1752, que Diderot fait, sans le nommer d'ailleurs, l'aveu de sa collaboration : « Nous devons surtout beaucoup à une personne, dont l'allemand est la langue maternelle,

et qui est très versée dans les matières de Minéralogie, de Métallurgie et de Physique; elle nous a donné sur ces différents objets une multitude prodigieuse d'articles, dont on trouvera déjà une quantité considérable dans ce second volume. Ces articles sont extraits des meilleurs ouvrages allemands sur la chimie, que la Personne dont nous parlons a bien voulu nous communiquer. On sait combien l'Allemagne est riche en ce genre; et nous osons en conséquence assurer que notre ouvrage contiendra sur une si vaste matière un grand nombre de choses intéressantes et nouvelles, qu'on chercherait en vain dans nos livres Français. »

Hâtons-nous de dire qu'il n'en faudrait pas conclure que c'est seulement en 1751 que Diderot a fait la connaissance du baron d'Holbach et obtenu sa collaboration pour le *Dictionnaire raisonné*. Ce problème chronologique n'a pas seulement un intérêt documentaire. Sa solution permet seule de discriminer exactement la part d'influence respective qui revient à Diderot et à d'Holbach dans la constitution de la société philosophique de la rue Royale-Saint-Roch. D'Holbach, en effet, a été considéré le plus souvent comme l'âme damnée de la « séquelle encyclopédique. » Son argumentation massive, ses partis-pris matérialistes, ses propos outranciers,

l'ont fait apparaître, dans le groupe des philosophes, comme le plus systématiquement négateur des opinions établies. On en a donc conclu que Diderot notamment devait à son influence les excès de pensée ou même de langage auxquels il s'abandonnait, et que, pour tout dire, si l'anticléricalisme était la doctrine commune de tous les philosophes, l'antichristianisme ou même l'hostilité à toute forme de pensée religieuse était plus particulièrement l'apanage du baron, qui l'avait communiqué ensuite à ses amis. Naigeon nous confie que Diderot ne s'est jamais bien purgé de toute matière superstitieuse, et Morellet lui-même reconnaît que Diderot avait seulement « le désir de faire des prosélytes, non pas précisément à l'athéisme, mais à la philosophie et à la raison. Il est vrai que si la religion et Dieu lui-même se trouvaient sur son chemin, il ne savait s'arrêter ni se détourner » ; mais, ajoute Morellet, « je ne me suis jamais aperçu qu'il mît aucune chaleur à inspirer ses opinions en ce genre ; il les défendait sans aucune humeur, et sans voir de mauvais œil ceux qui ne les partageaient pas ». Mais Naigeon, violemment antireligieux, s'accommodait mal des ultimes réticences de Diderot, et Morellet, au moment où il écrivait ses *Mémoires*, avait plutôt tendance à atténuer qu'à accentuer

les doctrines auxquelles il avait autrefois adhéré.

A dire le vrai, il est assez malaisé d'établir à quelle date précise se sont noués les rapports entre Diderot et le baron. Rousseau écrit bien que vers 1751-1752 son principal point de réunion avec Grimm était la maison de d'Holbach : ce dernier avait désiré connaître l'auteur du nouveau système de notation musicale, avant même, ajoute Rousseau, que son nom fût célèbre, et Diderot, lié depuis longtemps avec le baron, l'avait introduit, à sa demande, dans la maison de la rue Royale Saint Roch. Il n'y a point de doute qu'en 1751 la liaison était effective et déjà étroite ; mais à quand remonte-t-elle ? Rousseau écrit ses *Confessions* de nombreuses années après l'événement, et point toujours avec une entière exactitude. Rien n'empêcherait en conséquence que le « depuis longtemps » signifiât seulement trois ou quatre années.

Nous avons, il est vrai, un texte de Diderot lui-même, dont il n'est pas impossible de faire l'application à d'Holbach : c'est sa *lettre à Voltaire* du 11 juin 1749, que nous citons plus loin, où il déclare vivre très bien avec les athées, et où le portrait qu'il trace d'eux fait inévitablement penser aux jugements qu'il portera plus tard sur le baron d'Holbach. Goût de l'ordre, amour du beau et

du bien, des bons livres, des bons tableaux, des bons concerts et des bonnes actions, rien n'y manque. Il n'est pas jusqu'aux opinions philosophiques qu'il rapporte, croyance dans la nécessité absolue, résignation morale, indifférentisme religieux, qui ne coïncident exactement avec celles du *Système de la nature*. Si donc Diderot pense à d'Holbach en écrivant ces lignes, il faut en conclure non seulement qu'il était lié avec lui en juin 1749, mais encore que d'Holbach, à cette date, était déjà acquis à la doctrine de l'athéisme, alors que Diderot s'en tenait encore à un déisme, il est vrai, assez inconsistent. D'autre part, Volney nous rapporte qu'à l'époque du *Premier Discours* de Rousseau, d'Holbach et Diderot, déjà « compagnons habituels de promenade », avaient coutume d'aller discuter sous les ombrages des Tuileries de questions philosophiques.

La liaison des deux philosophes était donc un fait accompli en 1749. En faut-il conclure qu'elle fût déjà intime? Le ton de la *lettre à Voltaire* est plutôt, si l'on peut dire, celui d'un homme qui a fait connaissance d'un athée et ne se trouve point mal de son commerce. Il est bien étonnant, d'ailleurs, si Diderot avait été lié étroitement avec d'Holbach depuis de longues années, que ce dernier

n'ait pas été associé, dès le début de la publication, à l'entreprise encyclopédique, comme il le fut en 1751. Or Saint-Surin, dans la *Biographie universelle*, s'inspirant de la *Lettre* de Naigeon au *Journal de Paris* (9 février 1789) et des *Mémoires* de Marmontel, affirme que les réceptions du baron durèrent l'espace d'environ quarante ans. Elles auraient donc commencé vers 1749. Madame de Genlis, encore qu'elle nous ait laissé le roman plutôt que l'histoire de la société encyclopédique, donne la même indication. Enfin d'Holbach n'avait encore que vingt-cinq ans en 1748, quand Diderot en avait trente-cinq. Il est donc assez vraisemblable que c'est au moment où prend corps l'entreprise encyclopédique, que les relations se sont nouées ou sont du moins devenues intimes et régulières entre le baron et Diderot.

Or, à cette époque, les opinions philosophiques de ce dernier avaient déjà passablement évolué, depuis le temps où il traduisait, pour l'édification de son frère, l'*Essai* de Shaftesbury. Les *Pensées philosophiques* avaient été condamnées à être brûlées par arrêt du Parlement du 7 juillet 1746. En juin 1747 l'auteur était signalé comme « esprit fort » au lieutenant de police par le curé de Saint Médard. Si l'on songe d'autre part à ce que pou-

vaient être les discours passionnés de Diderot, alors dans la force de l'âge, on imagine assez bien qu'ils aient fait assez d'impression sur le baron d'Holbach pour achever de fixer ses idées. Il est donc assez vraisemblable que la formation intellectuelle de Diderot ne doit qu'assez peu à la fréquentation de son ami. Il eût été ce qu'il a été, même sans d'Holbach. Mais d'Holbach, sans lui, eût-il écrit le *Système de la Nature*?

Ce qu'on peut admettre, c'est que les deux esprits sympathisèrent spontanément, peut-être même s'incitèrent réciproquement à l'élaboration d'une doctrine de plus en plus audacieuse, ou plutôt encore que d'Holbach brûla les étapes sur la voie de l'athéisme et en vint immédiatement à se refuser à toutes les réserves — ne fussent-elles que de forme, — auxquelles Diderot se tenait encore en 1749. Dès cette date en effet, les opinions du philosophe paraissent à peu près arrêtées. Il n'en est pas encore à dire : « C'est de la nature que j'écris », comme il fera dans l'*Interprétation de la Nature* en 1754. Mais le ton de la *Lettre sur les Aveugles* est bien celui d'un homme décidé à se passer de la divinité pour l'explication de tous les phénomènes perceptibles, et quand il écrit à Voltaire le 11 juin 1749, ce n'est point en défenseur

des causes finales qu'il se pose, quelques circonlocutions qu'il emploie pour ne point froisser son illustre correspondant, fort entiché de l'argument téléologique : « Je crois en Dieu, déclare-t-il, quoique je vive très bien avec les athées. Je me suis aperçu que les charmes de l'ordre les captivaient malgré qu'ils en eussent; qu'ils étaient enthousiastes du beau et du bien, et qu'ils ne pouvaient, quand ils avaient du goût, ni supporter un mauvais livre, ni entendre patiemment un mauvais concert, ni souffrir dans leur cabinet un mauvais tableau, ni faire une mauvaise action : en voilà tout autant qu'il m'en faut ! Ils disent que tout est nécessité. Selon eux, un homme qui les offense ne les offense pas plus librement que ne les blesse la tuile qui se détache et qui leur tombe sur la tête : mais ils ne confondent point ces causes, et jamais ils ne s'indignent contre la tuile, autre conséquence qui me rassure. Il est donc très important de ne pas prendre de la ciguë pour du persil, mais nullement de croire ou de ne pas croire en Dieu : « Le monde, disait Montaigne, est un esteuf qu'il a abandonné à peloter aux philosophes », et j'en dis presque autant de Dieu même. » L'indifférentisme en matière de religion, la croyance à l'universelle nécessité des phénomènes, tels sont donc les deux points qui

paraissent bien établis dans l'esprit de Diderot. Et encore pouvait-il se croire tenu, avec Voltaire, à quelques précautions oratoires. Mais, lorsqu'après sa première arrestation, le 31 juillet de la même année, il eut à répondre devant le lieutenant de police Berryer aux accusations portées contre lui, au nombre de ces dernières ne figuraient pas seulement les ironies relevées par Madame Dupré de Saint-Maur, mais encore celle d'avoir écrit des pamphlets antireligieux, comme l'*Allée des Idées* et « Oiseau blanc, conte bleu », et d'avoir débité contre Jésus-Christ et contre la Vierge des propos dont s'était scandalisé le curé de Saint Médard, sa paroisse.

Inversement, à la date de 1749, non seulement d'Holbach n'a encore rien publié, mais il attend l'année 1752 pour débiter dans la littérature, et encore le fait-il à l'occasion de la querelle des musiques italienne et française, en donnant l'*Arrêt rendu à l'amphithéâtre contre la musique française*, et la *Lettre à une dame d'un certain âge sur l'état présent de l'Opéra*. Il est donc assez vraisemblable que, tout autant que la philosophie, ce sont les controverses musicales de l'époque, qui avaient déjà été pour beaucoup dans l'amitié établie entre Rousseau, Diderot et Grimm, qui ont également

favorisé le rapprochement de Diderot et de d'Holbach.

Il est d'ailleurs à noter aussi que la collaboration de d'Holbach à l'*Encyclopédie*, notamment pour les premiers volumes, a été expressément limitée aux questions scientifiques, articles de chimie, de minéralogie et de métallurgie. D'autre part, ses premières traductions publiées de travaux allemands de cet ordre ne sont pas antérieures à 1752. C'est seulement en 1756 qu'il écrit son *Christianisme dévoilé*, et la plupart de ses grands ouvrages proprement philosophiques se succèdent de 1765 à 1789.

Enfin les anciens mémorialistes ne se sont fait aucune illusion à ce sujet. Madame de Genlis, imaginant qu'un vieil ami du baron, l'ayant quitté, puis rejoint à Paris, après un voyage de six ans, le retrouva complètement transformé, ajoute : « Lorsque le marquis partit pour l'Italie, le baron n'avait aucune opinion tranchante; le marquis l'avait laissé penchant vers le déisme, et il le retrouva athée. » « Ce qui est certain, dit de son côté Georges Avenel, c'est que Diderot initia d'Holbach à la doctrine que celui-ci prêcha toute sa vie, et qu'il rédigea en partie le *Système de la nature*. » Enfin Meister, écrivant après sa mort son panégyrique, décrit de

la sorte son cursus intellectuel : « On voit, en rapprochant les dates de publication des ouvrages de d'Holbach, la direction qu'a prise cet esprit judicieux pour arriver aux doctrines de philosophie positive auxquelles il a consacré ses derniers travaux. C'est en étudiant l'histoire naturelle des couches de la terre qu'il aperçut d'abord, et l'un des premiers, l'évidente contradiction qu'il y a entre les notions géologiques aujourd'hui les plus certaines et les assertions fondamentales de nos textes sacrés. C'est par l'observation rigoureuse des faits qu'il parvint ensuite à opposer les idées naturelles aux idées surnaturelles, puis à démontrer l'inutilité du dogme de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu pour l'établissement de la morale, et enfin, le dégageant de toute donnée théologique ou métaphysique, à ne plus fonder le bonheur que sur les rapports humains. » Qu'on fasse, dans cette évolution intellectuelle, la part de l'influence exercée par Diderot, et sans doute aura-t-on l'idée la plus vraisemblable de la marche suivie par d'Holbach pour parvenir à l'antichristianisme.

L'étude des couches géologiques a pu l'amener à concevoir des doutes sérieux sur l'authenticité des textes sacrés. Peut-être l'aurait-elle même conduit à écrire la première partie du *Système de*

la Nature. Nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'il lui a fallu la puissante attirance de Diderot, ses connaissances universelles, ses aperçus sur toutes choses, ses controverses intarissables, pour concevoir le *Système Social* ou la *Politique naturelle*. C'est à ce contact que d'Holbach a dû sentir naître en lui des ambitions nouvelles. Lui aussi a voulu être philosophe, et non plus seulement le maître d'hôtel de la philosophie. Mais il s'est bien gardé d'avouer ses projets, et, comme nous le verrons plus tard, c'est à l'insu de ses meilleurs amis qu'il a écrit et publié ses principaux ouvrages. Ce qui est vrai encore, c'est que d'Holbach, esprit plus simpliste, plus grossier et plus exclusif que Diderot, a poussé à ses extrêmes limites la doctrine, restée dans certaines parties assez inconsistante, de son maître. Il n'en a saisi ni l'ampleur, ni la profondeur, ni la variété. En la réduisant à un système, il l'a dépouillée et appauvrie, mais par là même il lui a donné une pénétration plus grande sur les esprits, et il a pu la faire tenir dans un nouveau catéchisme substitué à l'ancien. Goethe et Darwin procèdent à certains égards de Diderot, mais le fils spirituel de d'Holbach s'appelle Monsieur Homais.

CHAPITRE III

PAUL THIRY D'HOLBACH SEIGNEUR DE GRANDVAL

Paul Thiry d'Holbach, baron de Heese et de Léande, naquit à Heidelberg, dans le Palatinat, au mois de janvier 1725. On ne sait rien de précis sur sa famille, mais Rousseau, lorsqu'il eût cessé de l'aimer, a dit de lui qu'il était le fils d'un parvenu. Son père lui avait laissé une assez grande fortune, que Morellet l'estime à soixante mille livres de rente. Il vint à Paris fort jeune, y fit ses études et y passa toute sa vie. Très jeune aussi il y épousa en premières noces Basile Geneviève Suzanne d'Aîne, fille du maître des requêtes, qu'il perdit en 1754, et son affliction fit même le sujet d'une lettre de Diderot à Rousseau et d'une visite de ce dernier,

pourtant déjà en termes plus que refroidis avec le baron. Deux ans plus tard, il obtint de la cour de Rome permission d'épouser sa belle-sœur, Charlotte Suzanne, et c'est de celle-ci qu'il eut les enfants dont Lagrange devint le précepteur.

Les deux sœurs d'Aïne ont laissé à ceux qui les ont connues l'impression de femmes charmantes, distinguées, fines, honnêtes et de gracieux accueil. Rousseau dit de la première qu'elle était douce et aimable et le recevait toujours bien. Quant à la seconde, tous ses commensaux s'accordent à reconnaître la délicatesse de ses sentiments, la grâce avec laquelle elle ouvrait sa maison aux amis de son mari, et par dessus tout cette pudeur instinctive qui, lorsque quelque propos un peu osé se tenait en sa présence, lui faisait baisser les yeux sur son travail, et feindre de ne pas entendre.

Hors du baron, de sa femme et de leurs enfants, il y avait encore fréquemment rue Royale-Saint-Roch son beau-frère d'Aïne et sa femme, et sa belle-mère, cette extraordinaire Madame d'Aïne, la femme du maître des requêtes, qui emplissait la maison de son tourbillon pétulant et de ses saillies imprévues, au demeurant bonne personne, excellente ménagère, toujours en souci des menus à offrir à ses invités, mais qui ne dissimulait pas plus son

âge que son goût des impertinences, libre dans ses gestes, plus libre encore en ses propos, qui s'agenouillait chaque soir sur son prie-Dieu pour édifier sa femme de chambre et se mettait, nous rapporte Diderot, à cul nu pour jouer au trictrac, parce que son mauvais garçon de gendre l'avait persuadée que c'était là pour gagner une recette infailible. Jamais le moindre scandale n'effleura cependant la maison de d'Holbach, ni la moindre médisance ne courut sur son compte. Mais en d'autres lieux ou en d'autres temps la désinvolture de Madame d'Aine n'eût pas suffi peut-être à les écarter. C'est elle encore qui, rencontrée une nuit dans un couloir par le lieutenant des chasses royales Leroi, et poursuivie incontinent par le brillant Nemrod, ne trouva rien de mieux pour se tirer d'affaire que de crier à tue-tête : « A moi, mes gendres, s'il me fait un enfant, tant pis pour vous. »

Le maître de la maison n'était pas entouré de moins de sympathies, qui, pour être moins exubérantes, ne s'en montrèrent pas moins sincères et fidèles. En dépit des propos malveillants de Madame de Genlis, aucun des écrivains qui fréquentaient chez lui ne pouvait être jaloux de cet homme aimable, amphytrion renommé, qu'on supposait occupé exclusivement à d'obscurcs traductions de

travaux scientifiques et qui ne cherchait pas à briller dans le ciel de la littérature philosophique. Aucun de ces froissements d'amour-propre, si fréquents entre les gens de lettres, ne pouvait donc s'élever entre d'Holbach et ses amis.

Il est vrai encore que, selon Meister, la bonne chère qu'on faisait chez lui était pour beaucoup dans l'estime qu'on lui témoignait, et que, lorsque l'établissement de ses enfants l'eût forcé de restreindre la dépense de son cuisinier, sa maison perdit un peu la faveur dont elle avait joui. Mais il faut se souvenir aussi que d'Holbach a survécu plusieurs années au groupe encyclopédique. Il mourut cinq ans après Diderot, qui avait été l'âme des réunions philosophiques. Rien d'étonnant à ce qu'après l'achèvement de l'entreprise et la disparition de son rédacteur en chef, les dîners du baron d'Holbach aient perdu de leur animation.

Quoi qu'il en soit, tous ses contemporains s'accordent à louer l'extraordinaire étendue de ses connaissances, la naturelle bonhomie de son accueil et la générosité discrète dont il faisait preuve envers ses amis. Tout au plus vantent-ils davantage sa mémoire que son génie créateur, et certains insinuent-ils qu'il préparait soigneusement le matin, dans le mystère de sa bibliothèque, les questions

dont il souhaitait s'entretenir l'après-dînée avec ses commensaux. C'est à ce moment en effet, nous dit Marmontel, que le baron « qui avait tout lu et n'avait jamais rien oublié d'intéressant, versait abondamment les richesses de sa mémoire », tandis que Diderot, « avec sa douce et persuasive éloquence, et son visage étincelant du feu de l'inspiration, répandait sa lumière dans tous les esprits, sa chaleur dans toutes les âmes. » Diderot et Meister portent le même témoignage. « Je n'ai guère rencontré, dit ce dernier, d'homme plus savant et plus universellement savant que M. d'Holbach, je n'en ai jamais vu qui le fût avec si peu d'ambition, même avec si peu de désir de le paraître. Sans le sincère intérêt qu'il prenait au progrès de toutes les lumières, de toutes les connaissances, sans le besoin inévitable qu'il avait de communiquer aux autres tout ce qu'il croyait pouvoir leur être utile, on aurait pu toujours ignorer le secret de sa vaste érudition. Il en était de sa science comme de sa fortune, elle était pour les autres comme pour lui, mais jamais pour l'opinion. » Naigeon enfin le loue d'avoir « cultivé toutes les sciences, et reculé les bornes de plusieurs, telles que la philosophie, la politique, la morale, etc. Il a contribué par ses traductions aux progrès rapides de l'histoire naturelle et de la chimie...

A une extrême justesse d'esprit, il joignait une simplicité de mœurs tout à fait antique et patriarcale. »

Ce mérite d'avoir, par la divulgation des travaux allemands, participé aux progrès des sciences physiques et naturelles est en effet le plus solide qu'il faille reconnaître au baron d'Holbach. Ni Diderot, dont nous avons vu l'éloge qu'il fait de lui au tome II de l'*Encyclopédie*, ni les biographes postérieurs ne se sont mépris sur ce point. « On doit au baron d'Holbach, déclare Meister, les progrès rapides que l'histoire naturelle et la chimie ont faits parmi nous il y a environ trente ans; c'est lui qui traduisit les meilleurs ouvrages que les Allemands avaient publiés sur ces sciences, presque inconnues alors en France, ou du moins fort négligées; ces traductions sont enrichies d'excellentes notes, on en profita dans le temps, sans savoir à qui l'on en était redevable; à peine le sait-on aujourd'hui. » Mérite obscur, mais réel, et qui ne portait ombrage à personne.

Les publications scientifiques de d'Holbach remplissent ainsi le premier tiers de son activité littéraire. A l'exception du *traité sur l'agriculture* de Walerius, toutes se placent entre 1752 et 1766. A partir de cette date, et si l'on fait exception du

Christianisme dévoilé, réplique du livre de Boulanger dont d'Holbach détenait le manuscrit, se succèdent avec une rapidité impressionnante la série des écrits anticléricaux, antichrétiens, anti-religieux, que vient couronner en 1770 le *Système de la Nature*, où l'auteur dégage sa propre doctrine positive. En même temps le *Système de la Nature* fournit la transition aux études morales et politiques, qui s'expriment dans une dernière série de travaux, dont le *Système Social* et la *Politique Naturelle* sont les moins fastidieux à lire. Cette invraisemblable fécondité s'épuise enfin vers 1776, à peu près en même temps que celle de Diderot, comme si le grand dispensateur, ayant achevé sa propre tâche, eût cessé en même temps de soutenir de son génie la verve ou, pour mieux dire peut-être, la verbosité du disciple.

D'ailleurs, tout en rendant hommage à la science de leur hôte et ami, ce sont surtout ses qualités de cœur que les philosophes louent volontiers. Sur ce point ils sont quasi unanimes, et intarissables. Meister, Naigeon, Marmontel, Morellet, s'accordent avec Diderot pour le proclamer : « Voilà, s'écrie emphatiquement ce dernier, la rue Royale Saint Roch; c'est là que se rassemble tout ce que la capitale renferme d'honnêtes et habiles gens. Ce n'est

pas assez pour trouver cette porte ouverte que d'être titré ou savant, il faut encore être bon. C'est là que le commerce est sûr; c'est là qu'on parle histoire, politique, finances, belles-lettres, philosophie; c'est là qu'on s'estime assez pour se contredire; c'est là qu'on trouve le vrai cosmopolite, l'homme qui sait user de sa fortune, le bon père, le bon ami, le bon époux; c'est là que tout étranger de quelque nom et de quelque mérite veut avoir accès et peut compter sur l'accueil le plus doux et le plus poli. » Sa maison, selon le mot de Garat, était d'abord le refuge des malheureux. Il offrait, dit encore Naigeon, « la pratique constante de toutes les vertus qui font le plus d'honneur à la nature humaine. Les traits de sa bienfaisance sont multiples : au médecin Kohaut, qui perd excessivement au jeu du passe-dix, il va offrir de l'argent, et le force d'accepter cinquante louis, puis, supputant que cette somme ne suffira pas « pour l'arranger tout à fait, il lui en fait accepter cinquante autres, avec des excuses réitérées de ne pas s'en être avisé plus tôt. » A Oudry, le peintre, qui se désolait de ne pas trouver le placement d'un tableau qu'il prisait entre tous, il offre de l'acheter, puis, comme les amateurs jaloux lui proposent de le lui payer à leur tour deux fois le prix qu'il a versé, il revient

trouver l'artiste et lui demande la permission de céder la toile à son profit.

Cette générosité s'efforçait le plus souvent de rester discrète ; elle n'évitait pourtant pas toujours de se montrer un peu ostentatrice et encombrante. Il pouvait bien se rencontrer parfois quelque pique assiette aux dîners de la rue Royale Saint Roch. L'abbé Galiani écrivait de Naples au baron pour lui demander si la philosophie, dont il était le premier maître d'hôtel, mangeait toujours d'aussi bon appétit ? Au surplus d'Holbach ne gardait pas toujours un ton d'extrême aménité. Rousseau s'est plaint, lorsque leur brouille commença, de n'être jamais traité par lui que de petit cuistre, et de ne point rencontrer chez lui ni chez ses amis, cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de le voir qu'il y avait tout d'abord trouvés. Il est vrai que Rousseau est un maniaque de la persécution. Mais il est vraisemblable aussi que le baron fut vite choqué par les opinions religieuses que le futur auteur de la *Profession de foi* n'a jamais cessé de manifester et qui devaient être d'ailleurs, de façon précise, la cause de leur rupture. Car d'Holbach, tout bienveillant qu'il était, devenait intraitable sur le chapitre des « superstitions. »

Meister nous a laissé de lui un portrait qui,

encore que sympathique, n'est pas exempt de quelque ironie. Au physique, « il avait, dit-il, les traits assez réguliers, assez beaux, et ce n'était pourtant pas un bel homme. Son front large et découvert, comme celui de Diderot, portait l'empreinte d'un esprit vaste, étendu; mais, moins sinueux, moins arrondi, il n'annonçait ni la même chaleur, ni la même énergie, ni la même fécondité; son regard ne peignait pas la douceur, la sérénité habituelle de son âme ». Au moral « il aimait les femmes, il était sensible aux plaisirs de la table, mais sans être l'esclave d'aucun de ses goûts. Il ne pouvait haïr personne; cependant, ce n'était pas sans effort qu'il dissimulait son horreur naturelle pour les prêtres, pour tous les suppôts du despotisme et de la superstition; en parlant d'eux, sa douceur s'irritait malgré lui, sa bonhomie devenait amère ou provocante. Une des plus violentes passions peut-être qui l'aient occupé toute sa vie, mais surtout dans ses dernières années, c'était la curiosité; il aimait les nouvelles comme l'enfance aime les joujoux, et par cette espèce d'aveuglement si naturel à toute habitude passionnée, il y mettait même fort peu de choix; bonnes ou mauvaises, fausses ou vraies, il n'y en avait point qui n'eût quelque attrait pour lui, il n'y en avait même point

qu'il ne fût disposé à croire. Il semblait véritablement que toute la crédulité qu'il avait refusée aux nouvelles de l'autre monde, il l'eût réservée tout entière pour celles des gazettes et des cafés. Il se plaisait à faire raconter dans le moindre détail le fait même dont toutes les circonstances démontraient la fausseté ». Saint Surin dit de lui que « ce précepteur de la tolérance, cet ennemi du fanatisme religieux, était lui-même un fanatique dans le genre opposé ». Suard avouait qu'il s'engouait facilement pour les hommes et les choses, et Madame Geoffrin ne parlait pas de lui sans malice, lorsqu'elle affirmait n'avoir jamais vu d'homme plus simplement simple.

Tel fut l'homme. Il n'est ni sans grandeur, ni sans mérite. Quelques légers travers de caractère ne diminuent pas ses qualités naturelles. Les services qu'il a rendus à la cause des sciences positives sont indéniables; la portée philosophique de ses œuvres est davantage contestable, et cependant c'est chez lui qu'il faut chercher l'exposé le plus systématique et le plus hardi de la pensée du XVIII^e siècle. A côté de Voltaire et de Rousseau, son influence n'est point négligeable. Pourtant, plus honnête homme que l'un et l'autre, il ne provoque point la même sympathie ou la même ardente

curiosité. C'est qu'il manque d'esprit, dans ce siècle de l'esprit. C'est que sa bonté même est un peu épaisse, dans ce siècle de la bonté naturelle. En outre, il est un fanatique à rebours. Il prend au sérieux tout ce qu'il écrit, ce que ne font point toujours Voltaire, ni même Diderot. Il y a du Trissotin dans son cas, mais un Trissotin du XVIII^e siècle, plus chargé d'apophtegmes scientifiques ou soi-disant tels que de beau langage, et il y a aussi du Monsieur Homais, mais un Monsieur Homais qui se tient encore au-dessus des luttes de clocher, parce qu'il a la chance d'avoir un bel hôtel rue Royale Saint Roch. Cet infatigable divulgateur des traités de chimie allemande a un peu l'âme du pharmacien de Tostes, pleine de propos philosophiques et de recettes contre la dyspepsie, à la fois sensible aux joies présentes et soucieux du futur bonheur de l'humanité. Mais il vit dans l'atmosphère large d'hommes qui comptent parmi les esprits les plus élégants ou les plus sérieux, et, pour certains, parmi les plus grands penseurs de l'époque. Il fait effort pour se hausser à leur niveau, recueille tout ce qu'ils jettent au vent de la conversation, le rumine, le coordonne, et en tire ces expressions achevées de l'athéisme matérialiste que sont le *Système de la Nature* ou le *Système Social*.

CHAPITRE IV

LE CLUB HOLBACHIQUE

Ce fut une agréable maison que celle du baron d'Holbach, et une séduisante compagnie, que celle dont elle abrita les réunions.

« Cette maison, dit Garat, ressemblait à un Institut, alors qu'il n'y avait encore que des Académies. » Ce fut « un des plus doux hospices des initiés de l'Encyclopédie, note de son côté Meister et leur plus célèbre synagogue. » Le baron possédait une riche bibliothèque, une collection de tableaux remarquables, où étaient principalement représentées les écoles flamande, hollandaise et française, et un cabinet d'histoire naturelle.

Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il recevait ses amis à dîner. Les intimes étaient

accueillis, sans façon, plus souvent encore. Les uns et les autres trouvaient « grosse chère, mais bonne, d'excellent vin, d'excellent café, beaucoup de disputes, jamais de querelles », et Morellet ajoute « la simplicité des manières qui sied à des hommes raisonnables et instruits, mais qui ne dégénérât point en grossièreté, une gaieté vraie sans être folle : enfin une société vraiment attachante, ce qu'on pouvait reconnaître à ce seul symptôme, qu'arrivés à deux heures, c'était l'usage de ce temps-là, nous y étions souvent encore presque tous à sept et huit heures du soir ». De temps à autre, les jours de beau temps, la compagnie entremêlait ses dîners de promenades philosophiques en pique-nique dans les environs de Paris, sur les bords de la Seine, et le régal de ces jours-là était une ample matelote, pour laquelle on parcourait tour à tour tous les endroits renommés pour être pourvus de belle anguille. Le plus souvent la « coterie » poussait jusqu'à Saint-Cloud, descendant le matin en bateau, respirant l'air de la rivière, et revenant le soir à travers le bois de Boulogne.

Au Grandval, propriété qui appartenait à Madame d'Aine, la réception se faisait plus familière et plus rustique encore. C'était bien là ce qu'il fallait à cette société composée en partie de la

fleur des convives de Madame Geoffrin et en partie de quelques têtes que Madame Geoffrin avait trouvées trop hardies et trop hasardeuses pour être admises à ses dîners. Car si elle estimait le baron d'Holbach, et aimait Diderot, c'était en sourdine, comme dit Marmontel, et sans se compromettre pour eux.

C'est Diderot qui nous a laissé, dans sa Correspondance avec Mademoiselle Volland, les plus amples détails sur la vie qu'on menait au Grandval. Il y fit plusieurs séjours prolongés, notamment au cours des années 1759 et 1767. C'était pour lui l'occasion de détentes, sinon de repos, nécessaires dans sa vie de labeur acharné. Aussi bien tout conspirait-il pour l'y séduire. Madame d'Aine l'installait dans « un petit appartement séparé, bien tranquille, bien gai et bien chaud, » où le baron venait lui faire visite, le saluait de la main s'il le voyait occupé, s'asseyait pour causer s'il le voyait désœuvré. Quant à la maîtresse de maison, on ne lui rendait point de devoirs, et elle n'en exigeait point. On était chez soi et non chez elle.

Le baron en usait de la sorte avec tous ses invités. Aussi les journées, toutes semblables, passaient-elles cependant très vite. « Nous nous levons de bon matin, dit encore Diderot, nous déjeunons

gaiement; nous travaillons, nous dînons ferme et longtemps;... la table est servie ici comme à la ville, et peut-être plus somptueuse encore. Il est impossible d'être sobre, et il est impossible de n'être pas sobre et de se bien porter. Après dîner les dames cousent... Nous digérons en plaisantant sur de grands canapés». parfois le baron s'assoupit, les invités deviennent ce qu'il leur plaît, ou font deux ou trois tours de passe-dix ruineux. « Entre trois et quatre, nous prenons nos bâtons et nous allons promener, les femmes de leur côté, le Baron et moi du nôtre; nous faisons des tournées très étendues. Rien ne nous arrête, ni les coteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées. Le spectacle de la nature nous plaît à tous deux. Chemin faisant, nous parlons ou d'histoire, ou de politique, ou de chimie, ou de littérature, ou de physique ou de morale. Le coucher du soleil et la fraîcheur de la soirée nous rapprochent de la maison, où nous n'arrivons guère avant sept heures. Les femmes sont rentrées et déshabillées. Il y a des lumières et des cartes sur la table. Nous nous reposons un moment, ensuite nous commençons un piquet. Le baron nous fait la chouette. Il est maladroit, mais il est heureux. » Parfois aussi Kohaut et la baronne prennent leur luth. « Le

souper sonne, car il faut souper sous peine de déplaire à la maîtresse de maison. Après souper, nous achevons notre partie » ou « nous causons, et cette causerie nous mène quelquefois fort loin... A onze heures et demie nous sommes tous endormis ou nous devons l'être. Nous nous couchons dans des lits si bons qu'on n'y saurait dormir, et le lendemain nous recommençons. »

A part Diderot, fidèle commensal, les habitués du baron d'Holbach comprenaient la plupart des rédacteurs ordinaires de l'*Encyclopédie*, des artistes, des savants, des médecins, et tout ce que Paris voyait passer comme étrangers de marque. Car si Paris était alors, selon le mot de Morellet, le café de l'Europe, on peut bien dire que l'hôtel d'Holbach en était le cabinet particulier. Grimm y fut toujours assidu. Rousseau y fréquenta régulièrement jusque vers 1753, date à laquelle il imagina que le succès du *Devin de Village* devait rendre jaloux ses amis. Au surplus, dès les premières années, et même à ces dîners que donnait chez lui Grimm et où régnait une liberté franche, il observait déjà, dit Marmontel, « la triste maxime de vivre avec ses amis comme s'ils devaient être un jour ses ennemis. » L'incident qui sert de prétexte à sa rupture avec la coterie holbachique est

d'ailleurs bien connu. Le curé de Mont-Chauvet, fourvoyé, on ne sait pourquoi, sans doute pour obtenir des philosophes quelque protection, dans le club holbachique, y vint lire une tragédie, qu'il agrémenta de commentaires saugrenus sur les règles du genre. Le baron le persifle doucement. Jean-Jacques, qui n'avait pas dit mot, se lève tout à coup comme un furieux, prend le manuscrit et commence d'invectiver l'auteur : « Votre pièce ne vaut rien, votre discours est une extravagance, tous ces messieurs se moquent de vous ; sortez d'ici et retournez vicarier dans votre village... » Le curé se lève à son tour, « vomit, raconte d'Holbach lui-même, toutes les injures possibles contre son trop sincère avertisseur, et des injures il aurait passé aux coups et au meurtre tragique, si nous ne les avions séparés. Rousseau sortit dans une rage que je crus momentanée, mais qui n'a pas fini, et qui n'a fait que croître depuis. Diderot, Grimm et moi, nous avons tenté vainement de le ramener, il fuyait devant nous. Ensuite sont arrivées toutes ses infortunes auxquelles nous n'avions de part que celle de l'affliction. Il regardait notre affliction comme un jeu, et ses infortunes comme notre ouvrage. Il s'imagina que nous armions le Parlement, Versailles, Genève, la Suisse, l'Angleterre,

l'Europe entière contre lui. Il fallut renoncer non à l'admirer ni à le plaindre, mais à l'aimer et à le lui dire. »

La rupture avec Rousseau, dont les causes tiennent tout autant à l'opposition des tendances doctrinales qu'à celle des sentiments et des caractères, est le principal événement qui ait marqué l'histoire extérieure de la société de la rue Royale Saint Roch. Pendant vingt ans et plus, ses autres fidèles sont restés groupés autour de d'Holbach, de Grimm et de Diderot. Toute l'équipe encyclopédique a défilé là, depuis Marmontel, qui se met à l'école des philosophes, et Saint Lambert, lorsque ne le retenaient point les soins qu'il donnait par ailleurs à Madame d'Houdetot, jusqu'à de Jaucourt, « le plus honnête homme de l'*Encyclopédie*, » comme l'appelle M. Ducros, et ce « phénomène littéraire » de Boulanger, qui avait entrepris d'écrire à lui seul une histoire de l'homme en société : de Jaucourt ne se montra d'ailleurs pas des plus assidus aux dîners du baron, absorbé qu'il était par la rédaction du *Dictionnaire*, dont il écrivit peut-être la moitié des articles, travaillant seize heures par jour, vendant sa maison pour payer son secrétaire, dévoué à l'œuvre commune jusqu'à l'épuisement. Au dire de Madame de Genlis, dont le jugement pour une

fois n'est pas injuste à l'excès, de Jaucourt « passait pour un homme très instruit, mais qui avait lu sans choix, sans discernement, et surtout sans réflexion, se laissant toujours séduire par le titre des livres, et beaucoup plus frappé des mots que des choses. » Quant à Boulanger, tour à tour ingénieur des ponts et chaussées, orientaliste et philosophe, qui mourut en 1759 à l'âge de 37 ans, après avoir frappé tous ceux qui l'approchèrent par l'amplitude de ses connaissances et la sagacité de ses intuitions scientifiques, il apparaît comme un véritable précurseur de la sociologie contemporaine, pénétré d'esprit positif, soucieux des vastes synthèses et avant tout préoccupé de traiter les faits comme des faits et suivant une méthode unique d'induction expérimentale.

Raynal, lié à la fois avec Rousseau et avec Diderot, Duclos, Saurin, le lieutenant des chasses Leroi, le chevalier de Chastellux, étaient également parmi les familiers de la maison, ainsi que La Condamine, riche de tous ses souvenirs de voyage. Helvétius ne dédaignait pas d'y paraître, bien que lui-même donnât des dîners philosophiques, que rehaussait la beauté de Madame Helvétius. Morellet fit la connaissance du baron en 1760, à l'occasion de son emprisonnement à la Bastille, que lui avait

valu la publication de la *Vision de Palissot*. Cet abbé Morellet, Mords-les, comme l'appelait Voltaire, collaborateur attitré de l'*Encyclopédie*, où il avait remplacé les pieux abbés Yvon et Mallet, se flattait d'y faire « la théologie chrétienne historiquement et point dogmatiquement, dit-il, ni pour mon compte. J'avais fait entendre que c'était là le ton dont il fallait que fussent exposées les opinions religieuses, dans un ouvrage destiné aux nations, qui en avaient tant de différentes, et aux siècles, pour lesquels un grand nombre de ces opinions seraient passées, lorsque l'*Encyclopédie* subsisterait encore; que dans un recueil tel que l'*Encyclopédie*, il fallait faire l'histoire et l'exposition des dogmes et de la discipline des chrétiens, comme celles de la religion de Brahma et des Musulmans. »

A côté des grands noms apparaissent les figures de second plan, comme ce vicomte de Margency, « syndic des galantins », l'amant de Madame de Verdelin, vis-à-vis de qui il commettait le pire crime de la compromettre, et qui se brouillait avec d'Holbach pour un roman de sa maîtresse, comme cet étonnant père Hoop, fidèle à la religion naturelle et qui rivalisait avec le baron d'admiration pour les Chinois, comme le médecin Kohaut, si peu chanceux au passe-dix, comme ce balourd de Dami-

laville, aussi épais dans ses propos que dans ses articles de l'*Encyclopédie*, grand admirateur de Voltaire, dont il colportait sous le manteau les petits papiers compromettants. Les savants avaient leur place dans cet « institut ». Les philosophes y rencontraient leurs collaborateurs scientifiques, des médecins comme Barthez ou Venel, des chimistes comme Rouelle, Roux, Darcet. Un peu plus tard, Naigeon, puis Suard et Meister, furent admis dans le cénacle. Il ne semble pas que beaucoup de femmes y eussent été reçues. Pourtant Mlle d'Ette fit de longs séjours chez le baron, Madame Geoffrin se montra à l'occasion rue Royale Saint Roch, ainsi que Madame d'Epinay, laquelle en éprouva d'ailleurs quelque intimidation. Grimm, qui régénait la maison de son amie, ne tenait point à ce qu'une intimité trop grande régnât entre elle et certains commensaux du baron. Ce n'est pas que celle-ci n'eût désiré, avec une vive curiosité, pénétrer dans la société des philosophes. Mais Diderot la jugea longtemps avec défaveur, et la « coterie » était portée à croire que Grimm jouait chez elle le rôle d'un freluquet. Cependant une attention délicate du baron la rapprocha du groupe, et celui-ci loua même une année le château de la Chevrette, qui lui appartenait.

Au milieu de ses hôtes du Grandval, d'Holbach ne délaissait point ses devoirs de hobereau campagnard. Il lui arrivait à l'occasion d'inviter à souper son curé, ce petit Croque Dieu de Sussy, qui n'entendait point toujours de fort édifiantes conversations. Au surplus Diderot nous confie que le Croque Dieu ne haïssait point les femmes, ni sans doute la bonne chère.

D'Alinville, les comtes de Tressan et de Schomberg, dont la neurasthénie se mitigeait de préciosité et de romantisme, complétaient à l'occasion le groupe. En 1758, celui-ci s'enrichit de l'abbé Galiani, ingénieux, spirituel et léger, qui venait y débiter « de ces longs contes à la manière italienne, espèces de drames qu'on écoutait jusqu'au bout ». Galiani ne fut d'ailleurs pas le seul étranger accueilli rue Royale-Saint-Roch ou au Grandval. Le baron se piquait de recevoir chez lui tous les étrangers célèbres qui passaient à Paris. Les auteurs de mémoires citent Hume, Wilkes, l'acteur Garrick, le duc de Bragance, Sterne, Beccaria, lord Shelburne, l'ambassadeur de Naples Caraccioli, le comte de Creutze, Peri, Frizi, le prince héréditaire de Brunswick, le colonel Barré, le baron d'Alberg, plus tard électeur de Mayence, d'autres encore, et notamment Franklin et Priestley.

Si la liste est longue de ceux qu'accueillit à sa table l'hospitalier baron, certaines abstentions n'en sont que plus notables. La première est celle de d'Alembert, dont Marmontel dit qu'il « n'a jamais bien su pourquoi il se tint éloigné de la société. » Il y a à cette réserve deux raisons : la première est que d'Alembert, principale illustration du salon de Madame Geoffrin, tenait assez jalousement à rester fidèle à une maison où sa parole faisait loi. La seconde est que, tout en collaborant à la direction du *Dictionnaire raisonné*, ce savant en place, arrivé très jeune aux plus grands honneurs, évita toujours de se commettre ou de se compromettre avec les turbulents libellistes qui travaillaient à se hausser à la gloire littéraire autour de Diderot. D'Alembert, qui était le grand homme du faubourg Saint Honoré, n'eût pas joui de la même prérogative rue Royale-Saint-Roch. Au surplus, dès 1759, le même souci de sa réputation et des dissentiments financiers avec les libraires l'écartèrent de l'entreprise encyclopédique, et, à l'époque dont parle Marmontel, il avoue que déjà d'Alembert et Diderot « ne se voyaient presque plus. »

Nous savons comment Rousseau se sépara également du groupe. Quant à Buffon, qui fréquenta tout d'abord quelque temps la société philosophique,

il s'en écarta peu à peu, avec plus de ménagements et d'adresse que Rousseau. « Buffon, dit Marmontel, voyait que l'école encyclopédique était en défaveur à la cour et dans l'esprit du roi; il craignait d'être enveloppé dans le commun naufrage, et, pour voguer à pleines voiles, ou, du moins, pour louvoyer seul prudemment parmi les écueils, il aima mieux avoir à soi sa barque libre et détachée. On ne lui en sut pas mauvais gré. » Sa retraite, il est vrai, avait encore une autre cause. Buffon avait le goût et le désir de l'adulation : il « était quelquefois désagréablement surpris, ajoute le même auteur de trouver parmi nous moins de révérence et de docilité. »

Il est encore deux écrivains, que leur position officielle tint à l'écart du cénacle holbachique. C'est Turgot et Quesnay. L'un et l'autre, collaborateurs de l'*Encyclopédie*, lui gardèrent jusqu'à la fin leur fidèle sympathie. Mais Turgot, magistrat, n'a pas voulu collaborer à une œuvre interdite, et Quesnay, médecin de la reine, qui faisait signer du nom de son fils ses articles du *Dictionnaire*, obéissait aux mêmes scrupules. Au reste ceux-ci ne l'empêchaient pas de recevoir les philosophes dans son entresol de Versailles, où Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot et Buffon dînaient gaie-

ment en devisant d'agriculture, et où Madame de Pompadour elle-même, qui ne pouvait, dit Marmontel, engager cette troupe à descendre dans son salon, venait les voir à table et causer avec eux.

Le fait digne de remarque est que les écrivains qui, pour des motifs divers, se sont ainsi tenus à l'écart du club holbachique, sont aussi ceux qui n'ont donné à l'*Encyclopédie* qu'une collaboration passagère ou limitée. Buffon y a délégué Daubenton, et n'y a écrit lui-même que l'article Nature. Turgot et d'Alembert ont abandonné l'entreprise après sa seconde suppression en 1759, Quesnay n'y a contribué que pour trois articles (*évidence, fermiers et grains*) où pour la première fois, il est vrai, sont développées avec ampleur les vues essentielles de l'école physiocratique. Il est donc bien certain que la maison du baron d'Holbach a été le vrai centre d'élaboration de la doctrine des philosophes, l'asile où, mieux que partout ailleurs, ils avaient leur franc parler, le lieu où, selon le mot de Morellet, se débitaient le plus de choses à « faire tomber cent fois le tonnerre sur la maison ».

*
* * *

Il est vrai que le même Morellet, dans ses *Mé-*

moires, tâche à se défendre d'avoir jamais partagé les opinions extrêmes émises dans le club holbachique. Il vante même l'admirable tolérance dont les philosophes et le maître du logis faisaient réciproquement preuve : c'est là surtout « qu'est vrai l'axiome, vingt têtes, vingt airs; tot capita, tot sensus ». Même ces opinions extrêmes, il n'est peut-être aucun endroit où elles aient été plus fortement combattues « que dans les maisons dont le maître s'est creusé la tête toute la matinée pour les établir dans son cabinet ». La conversation y était libre, sans doute, « et la plus animée et la plus instructive qui fût jamais : quand je dis libre, j'entends en matière de philosophie, de religion et de gouvernement, car les plaisanteries libres dans un autre genre en étaient bannies ». Nous verrons dans un instant ce qu'il faut penser de cette dernière assertion. Mais ce qu'il faut retenir du récit de Morellet, c'est que la coterie holbachique, n'en déplaît à Madame de Genlis, était aussi éloignée de communier absolument dans une unité doctrinale que de constituer un cercle fermé d'obscurs conspirateurs.

Sans doute encore il n'y avait point « de hardiesse politique et religieuse qui ne fût mise là en avant et discutée *pro* et *contra*, presque toujours avec

beaucoup de subtilité et de profondeur. » Cependant il faut en croire Morellet — au moins à demi, — lorsqu'il affirme que toutes les opinions étaient libres, et qu'il se rencontrait chez le baron « bon nombre de théistes, et point honteux, et qui se défendaient vigoureusement, mais en aimant toujours des athées de si bonne compagnie. »

Par contre, il est certain que Marmontel force la note, lorsqu'il déclare que sans doute les convives du baron d'Holbach n'étaient plus menés et retenus à la lisière, comme chez madame Geoffrin; mais que cette liberté n'était pas la licence, et qu'il était des objets révéérés et inviolables qui jamais n'y étaient soumis au débat des opinions. « Dieu, la vertu, les saintes lois de la morale naturelle n'y furent jamais mis en doute, nous assure-t-il, du moins en ma présence. » Cette dernière réserve est significative, à supposer que Marmontel ne veuille pas se défendre après coup d'avoir trempé les mains dans la grande conjuration. On peut penser que le baron, aimable maître de maison, proportionnait autant que possible le ton des discussions à la qualité de ses auditeurs, et, si l'on ose dire, à leur degré d'avancement dans la philosophie. D'autre part, il est également vraisemblable que bon nombre des disputeurs ne s'imaginaient point

qu'il s'agît là d'autre chose que de controverses académiques, et que l'idée d'entreprendre le bouleversement complet de l'Etat et des institutions existantes leur restait pleinement étrangère. Les philosophes ont souhaité des réformes et travaillé à en faire apercevoir l'urgente nécessité. Ils n'ont ni voulu, ni prévu la révolution et ceux d'entre eux qui ont vécu jusqu'à elle ont été pour la plupart les premiers à en supporter ou à en condamner les excès. Il y a donc quelque part de vérité dans les paroles de Morellet, lorsqu'il déclare que « nous semblait innocente alors la philosophie qui demeure contenue dans l'enceinte des spéculations, et ne cherche dans ses plus grandes hardiesses qu'un exercice paisible de l'esprit. Tel était manifestement le caractère de la philosophie du baron et de ceux de ses amis qui allaient le plus loin, comme Diderot et les autres. Certainement aucun d'eux n'était capable d'entrer dans une conspiration, ni dans le moindre projet de troubler le gouvernement, et la paix publique; aucun d'eux n'eût suscité une persécution religieuse, ni insulté à un moine ou à un curé. »

Il n'empêchait d'ailleurs que, dans ce domaine de la spéculation, les têtes s'échauffaient vite et les idées poursuivaient en droite ligne leur chemin.

Le tour de la conversation variait selon les jours et les sujets. C'était tantôt un monologue et comme une conférence, tantôt une controverse plus animée entre deux antagonistes, tantôt une discussion générale où les idées, les réparties, les formules imprévues surgissaient, si l'on en juge d'après la Correspondance de Diderot, dans un cliquetis étincelant.

Toutes les sciences étaient mises à contribution et faisaient tour à tour l'objet des entretiens, sans qu'il y eût d'ailleurs aucun plan projeté ni aucun ordre prévu. Tantôt la géologie ou la chimie, sur lesquelles le baron se montrait plus particulièrement prolix, tantôt la philosophie ou la politique, où il écoutait plus volontiers. Diderot se lancer dans d'éblouissants paradoxes, tantôt la morale ou l'histoire, où il glissait lui-même ses boutades un jour optimistes sur l'excellence de la nature humaine, et le lendemain pessimistes sur la corruption des siècles religieux, fournissaient matière à la discussion : « C'est là, nous rapporte Morellet, que j'ai entendu Roux et Darcet exposer leur théorie de la terre; Marmontel les excellents principes qu'il a réunis dans ses *Eléments de littérature*; Raynal, nous dire à livres, sous et deniers, le commerce des Espagnols aux Philippines et à la Vera-Cruz, et

celui de l'Angleterre dans ses colonies; l'ambassadeur de Naples et l'abbé Galiani » faire leurs contes, « Diderot traiter une question de philosophie, d'arts ou de littérature, et, par son abondance, sa faconde, son air inspiré, captiver longtemps l'attention. » Aussi bien, lorsqu'ils étaient ainsi emportés par le feu du discours, leurs audaces ne connaissaient-elles guère de bornes. « C'est là aussi, ajoute le même témoin, puisqu'il faut le dire, que Diderot, le docteur Roux et le baron lui-même établissaient dogmatiquement l'athéisme absolu, celui du Système de la Nature, avec une persuasion, une bonne foi, une probité édifiante, même pour ceux d'entre nous qui, comme moi, ne croyaient pas à leur enseignement. »

Il faut donc supposer que Marmontel n'écoutait que d'une oreille assez distraite, lorsque pareils propos étaient tenus, pour n'avoir rien trouvé là qui pût atteindre « les objets révéérés et inviolables ». La vérité est que la plupart des auditeurs ne se choquaient aucunement de cette liberté d'opinions. Le scepticisme religieux, voire un athéisme vigoureusement positif, était, à l'époque, la mode d'un certain monde intellectuel. Madame d'Epinaÿ raconte elle-même qu'à un dîner chez Mlle Quinault, Saint Lambert et Duclos s'évertuèrent à tel point

qu'elle craignit qu'ils ne voulussent détruire toute religion, et qu'elle demanda grâce pour la religion naturelle : « Pas plus que pour les autres » répondit Saint-Lambert. »

On devine dès lors quel devait être, entre intimes, le ton des conversations holbachiques. Même la présence des étrangers n'empêchait pas les professions de foi les plus formellement athées. David Hume s'étant avisé, au cours d'un dîner, de déclarer qu'il ne croyait pas aux athées, qu'il n'en avait jamais vu, son voisin lui répondit : « Comptez combien nous sommes ici. » — « Dix-huit ! » — « Il n'est pas malheureux de pouvoir en compter quinze du premier coup. Les trois autres ne savent qu'en penser. »

Ce n'est d'ailleurs pas toujours dans les discussions les plus ardentes que le goût antireligieux se donne le plus aisément libre cours. Il éclate à tout instant en saillies, en contes drôlatiques, en anecdotes pimentées, qui font que la jeune Madame d'Holbach se bouche les oreilles et que Madame d'Aine s'émoustille et fait dans le concert une partie endiablée. Il faudrait pouvoir citer tout au long les multiples histoires que rapporte Diderot, et celle du grand Lama, et celle du Huron converti, et celle des scrupules de Madame d'Aine. Nous nous bor-

nons à cette dernière, qui montre à quel point tous les propos, chez le baron, baignaient, si l'on peut dire dans une atmosphère d'impiété. Nous évoquions plus haut Monsieur Homais. Le rapprochement manque un peu d'équité. Monsieur Homais n'a point d'esprit. Mais il est vrai que Diderot et Madame d'Aine sont les protagonistes de l'entretien.

« A propos, écrit le premier à Mademoiselle Voland, savez-vous que Madame d'Aine est devenue esprit fort? Il y a quelques jours qu'elle nous a déclaré qu'elle croyait que son âme pourrirait dans la terre, avec son corps. « Mais pourquoi priez-vous donc Dieu? — Ma foi je n'en sais rien. — Vous ne croyez donc pas à la messe? — Un jour j'y crois, un jour je n'y crois pas. — Mais le jour que vous y croyez? — Ce jour-là j'ai de l'humeur. — Et allez-vous à confesse? — Quoi faire? — Dire vos péchés. — Je n'en fais point; et quand j'en ferais, et que je les aurais dits à un prêtre, est-ce qu'ils en seraient moins faits? — Vous ne craignez donc point l'enfer? — Pas plus que je n'espère le paradis. — Mais où avez-vous pris tout cela? — Dans les belles conversations de mon gendre : il faudrait, par ma foi, avoir une belle provision de religion, pour en avoir gardé une miette avec lui. Tenez, mon gendre, c'est vous qui avez barbouillé tout mon catéchisme ;

vous en répondrez devant Dieu. — Vous croyez donc en Dieu? — En Dieu ! Il y a si longtemps que je n'y ai pensé, que je ne saurais vous dire ni oui ni non. Tout ce que je sais, c'est que, si je suis damnée, je ne le serai pas toute seule; et quand j'irais à confesse, et que j'entendrais la messe, il n'en serait ni plus ni moins. Ce n'est pas la peine de se tant tourmenter pour rien. Si cela m'était venu quand j'étais jeune, j'aurais peut-être fait beaucoup de petites choses douces que je n'ai pas faites. Mais aujourd'hui je ne sais pas pourquoi je ne crois rien. Cela ne me vaut pas un fétu. Si je ne lis pas la Bible, il faudra que je lise des romans; sans cela, je m'ennuierais comme un chien. — Mais la Bible est un fort bon roman. — Ma foi, vous avez raison; je ne l'ai jamais lue dans cet esprit là; demain, je commence; cela me fera peut-être rire. — Lisez d'abord Ezechiel. — Ah ! oui, à cause de cette Olla et de cette Oliba et de ces Assyriens qui... — Et dont il n'y a plus aujourd'hui. — Et qu'est-ce que cela me fait qu'il y en ait ou non? Il ne m'en viendra pas un, et quand il m'en viendrait une douzaine?... — Vous croyez que vous les enverriez à votre voisine? — C'est selon le moment. — Vous avez donc encore des moments? — Pourquoi pas? Ma foi, je crois que les femmes

en ont jusqu'au tombeau, que c'est là leur dernier signe de vie, et que, quand cela est mort en elles, le reste est bien mort. Vous riez tous, mais croyez que celles qui disent autrement sont des menteuses; je vous révèle là notre secret. — Oh ! nous n'en abuserons pas. — Je le crois bien. Encore ne sais-je : si vous n'aviez pour tout partage qu'une femme de mon âge, je veux mourir si je la croyais en sûreté, ni vous non plus. Mais revenons à notre incrédulité. — Non, laissons là... Il me semble que ce que nous disons est plus drôle. — Ma foi, vous avez raison... « Vous dormirez tous dans un quart d'heure, et moi il faut que je dise mes prières. — Mais ne nous avez-vous pas dit que vous ne priiez point Dieu? — Et ne faut-il pas que je me mette à genoux pour ma femme de chambre? — Et quand vous êtes à genoux, à quoi rêvez-vous? — Je rêve à ce que nous mangerons demain; cela ne laisse pas de durer, et ma femme de chambre s'en va après cela fort édifiée; car elle est dévote, et elle ne vaut pas mieux pour cela. »

CHAPITRE V

LES ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DU BARON D'HOLBACH

Cette existence si remplie devait, semble-t-il, ne laisser au baron d'Holbach que peu de temps pour les travaux sérieux. et l'on reste stupéfait du nombre d'ouvrages, dont quelques-uns considérables, qui, en l'espace de quelque vingt-cinq ans sont sortis de sa plume. La vérité est qu'il ne prenait guère que la peine de les écrire. Bon nombre, nous l'avons dit, sont des traductions, que lui rendait aisées sa parfaite connaissance de l'allemand. Pour ses écrits philosophiques ou politiques, il n'en est aucun qui porte la marque d'une documentation étendue et approfondie. Il est certain que les conversations de ses amis lui fournissaient

la matière abondante qu'il digérait péniblement. Son rôle consista à alourdir en système les envolées de Diderot, les apophtegmes de Duclos, les pointes de Saint Lambert ou les sarcasmes de Naigeon. Au surplus, il y réussit parfaitement. Le *Système de la nature* est un compendium de tous les arguments que la métaphysique des sciences naturelles pouvait invoquer au XVIII^e siècle en faveur des hypothèses matérialistes. D'Holbach avait en outre l'avantage de pouvoir utiliser ses propres connaissances scientifiques. Mais surtout, à défaut d'une information prudente, il usait d'une logique vigoureuse qui lui permettait, les prémisses de la doctrine une fois posées, d'en tirer toutes les conséquences. Un petit nombre d'idées simples, et traitées simplement, mais avec d'abondants développements et de multiples redites, telle est l'ordinaire matière de la plupart de ses ouvrages. De la chimie et de la géologie à la philosophie, de la philosophie à la politique et à la morale, tel est le cours de sa pensée, et ce n'est pas tel ou tel de ses livres, c'est leur ensemble qui mérite le nom de système. La démonstration y est méthodique et lente, le style pesant comme la pensée elle-même, mais le tout faisait masse, et gardait l'avantage de ne pas donner prise à la critique par la contradiction.

Il n'y a en lui ni la souplesse désinvolte d'un Voltaire, ni ces intuitions géniales qui caractérisent Diderot. Ce n'est pas lui qui a pressenti le dynamisme des énergies mystérieuses ni l'évolutionnisme. Il est matérialiste, et il a la religion de la matière comme d'autres ont le culte de l'esprit. Il voit tout sortir d'elle : c'est par elle et par sa constitution intime que s'expliquent tous les phénomènes naturels. C'est par elle encore, et par la sensation qui dépend d'elle, que s'interprètent toutes les idées des hommes, toutes leurs croyances, toutes leurs aspirations. L'universelle nécessité qui préside à la production de tous les faits rend inexplicable et inadmissible l'intervention d'une puissance surnaturelle quelconque. Au surplus, toutes les notions qui s'y rapportent s'expliquent elles-mêmes par des causes simples, qui démontrent à la fois leur peu de fondement et permettent de comprendre tous les maux qu'elles ont causées aux hommes. La sagesse consiste donc à se débarrasser d'elles, à revenir à la nature et à la pratique des vertus naturelles et à fonder le gouvernement et tous les rapports sociaux en fonction de leur véritable objet, qui est la satisfaction utilitaire à donner aux besoins humains.

Tel est le thème originel que développent pro-

gressivement le *Système de la Nature*, la *Politique naturelle* et l'*Ethocratie*. D'autres ouvrages sont de pure polémique, et visent à la destruction absolue, non seulement du régime catholique, mais encore de toute croyance religieuse, et par là non seulement d'Holbach se sépare de Voltaire, mais il dépasse même, en certains points, Diderot. Aussi n'est-il point surprenant que, même dans le clan des philosophes, ses livres aient souvent provoqué des protestations indignées.

Il est vrai que ses amis n'en connaissaient pas le véritable auteur. Il n'est aucun de ses ouvrages philosophiques et politiques en effet, que d'Holbach ait publié autrement que sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme. C'est tantôt le nom de Mirabaud, tantôt celui de l'abbé Bernier qui couvre la publication. D'Holbach écrivait ses traités dans le plus grand secret, les faisait passer en Hollande, à Marc Michel Rey, par l'intermédiaire de Naigeon, et ils s'en revenaient par ballots en France, tant et si bien qu'il arrivait que l'auteur en entendît parler avant d'avoir pu en recevoir lui-même un seul exemplaire. Diderot même ne semble pas avoir été toujours mis au courant.

Sans doute courait-il quelque soupçon de la vérité : « Un bon nombre d'entre nous, dit Morellet,

savaient, à n'en pas douter, que ces ouvrages étaient du baron, dont nous retrouvions les principes et la conversation dans (ces livres). Je puis dire au moins, comme nous l'avons reconnu longtemps après, que nous en avons l'intime conviction, Marmontel, Saint-Lambert, Suard, le chevalier de Chastellux, Roux, Darcet, Raynal, Helvetius et moi. Nous vivions constamment ensemble, et, avant la mort du baron, aucun de nous n'avait confié à l'autre ses connaissances sur ce point, quoique chacun pensait bien que les autres en savaient autant que lui. »

A dire le vrai cette réserve était justifiée, étant donné la sévérité de la censure royale et les risques auxquels étaient exposés ouvrages et auteurs. Sans doute les écrivains avaient pris de l'étoffe. Ils ne couraient plus guère le risque d'être rossés par des valets à gages, comme l'avait été Voltaire. Mais il était encore loisible aux grands seigneurs de les faire jeter en prison, comme Diderot, conduit à Vincennes sur un accès de mauvaise humeur d'une jolie femme, ou comme Marmontel, embastillé sur une plainte du duc d'Aumont, pour des vers qu'il n'avait pas commis et bien qu'il ne tint pas particulièrement à l'auréole du martyr pour se pousser parmi les gens de lettres. Bien pire encore, à la suite de l'attentat de Damiens, l'édit du 16 avril 1757

ne menaçait de rien de moins que de la peine de mort tout auteur ou éditeur d'un ouvrage séditieux. Le pouvoir pouvait être tenté de faire un exemple, et de ne pas se contenter de faire saisir et brûler en place de Grève les écrits condamnés. Les philosophes n'avaient donc pas tort de prendre leurs précautions, Diderot en continuant de garnir de pieuses déclarations, auxquelles personne ne se trompait, les derniers tomes de l'*Encyclopédie*, d'Holbach en laissant peser le mystère sur les libelles qui s'échappaient de l'officine de Marc Michel Rey. Le 8 Mars 1759 le privilège de l'*Encyclopédie* avait été révoqué, un arrêt du 21 juillet ordonnait aux libraires de rembourser le prix des volumes non fournis et le 3 décembre la publication elle-même était condamnée par le bref *Ut primam* du Pape Clément III. Le *Système de la Nature* fut poursuivi de la même façon par le chancelier Séguier, et si l'impératrice de Russie demandait aux philosophes à Diderot et même à d'Holbach, leurs idées sur la législation, celles-ci ne risquaient point d'être examinées avec la même faveur dans l'entourage immédiat du roi Louis XV.

Dès son apparition, le *Système de la Nature* fut salué par les clameurs violentes du parti dévot, Des réfutations en règle en furent entreprises par

l'abbé Bergier, par Rochefort, par l'abbé Rive, par Duvoisin, d'autres encore. La plus célèbre est celle de Holland. Le *Système de la Nature* est d'ailleurs, de tous les ouvrages du baron d'Holbach, celui qui provoqua le plus violent scandale. « Son *Système social* et sa *Morale universelle*, dit Meister, firent beaucoup moins de sensation. »

Aussi bien ses amis eux-mêmes ne se gênaient-ils point, dans l'ignorance où il restaient de l'auteur, pour exprimer leur opinion. La correspondance de Voltaire, la *Correspondance littéraire* de Grimm fourmillent d'appréciations qui sont loin de lui être le plus souvent favorables. L'esprit antireligieux du *Système de la Nature*, la négation de toute puissance providentielle qui en était comme le leit-motiv, choquèrent vivement Voltaire. Le patriarche restait cause finalier : il ne voulait pas se démunir, comme l'écrivait Grimm, de son « rémunérateur-vengeur ». « Il le croit nécessaire au bon ordre. Il veut bien qu'on détruise le Dieu des fripons et des superstitieux, mais il veut qu'on épargne celui des honnêtes gens et des sages. Il raisonne là-dessus comme un enfant, mais comme un joli enfant qu'il est. » Le patriarche avait d'ailleurs des griefs plus sérieux contre l'ouvrage. Il craignait qu'il n'attirât aux philosophes un redoublement

de haine et de persécution : « Ce maudit *Système de la Nature*, écrit-il, a fait un mal irréparable. On ne veut plus souffrir de cornes dans le pays, et les lièvres sont obligés de s'enfuir, de peur qu'on ne prenne leurs oreilles pour des cornes. » A en croire Grimm, ses craintes étaient même plus particulièrement personnelles. « Il craint que *le Système* ne renverse le rituel de Ferney, et que le patriarcat ne s'en aille avec lui au diable. » Aussi s'exprimait-il sur l'ouvrage en termes particulièrement vifs : « Il faut, écrivait-il à Madame Necker, être bien fou pour ne pas admettre une grande intelligence, quand on en a une si petite. »

Les jugements de Voltaire sur les autres productions anonymes du baron ne sont pas moins acerbes, sans compter qu'il craignait sans doute qu'on ne lui en attribuât la paternité. A l'inverse de d'Holbach, en effet, Voltaire non seulement tient à sa cause finale, mais il estime que la religion est somme toute bonne pour la société, et surtout il redoute que l'auteur, comme il le dit, ne fasse par ses excès « un tort irréparable à la philosophie. » Une lettre de Grimm, à propos du *Christianisme dévoilé*, prouve que la première inquiétude n'était pas absolument sans fondement. Cependant Grimm se défend de penser que l'ouvrage dont il s'agit puisse

être sorti de la fabrique de Ferney : « J'aimerais mieux croire que le patriarche eût pris la lune avec ses dents; cela serait moins impossible que de quitter sa manière et son allure si complètement qu'il n'en restât aucune trace quelconque. » Au surplus « c'est le livre le plus terrible et le plus hardi qui eût jamais paru dans aucun lieu du monde. »

En général les critiques de Grimm portaient à la fois sur le fond et sur la forme des publications du baron. Il dit de la *Théologie portative* : « L'auteur est un homme bilieux qui veut faire le plaisant; mais il est presque toujours mauvais plaisant; il joue sans cesse sur le mot, il n'a point de goût, il a un mauvais ton, et il est souvent plat. C'est un singe du patriarche de Ferney qui veut imiter sa gaîté, ses plaisanteries, qui les pille même quelquefois, mais qui ne fait que des singeries. » Du *Système social* il écrit : « Il faudrait mieux connaître, mieux approfondir le génie de l'homme, quand on veut écrire sur ces matières. Les capucinades sur la vertu, et il y en a beaucoup dans le *Système*, ne sont pas plus efficaces que les capucinades sur la pénitence et la macération. Incessamment nous aurons des capucins athées comme des capucins chrétiens, et les capucins athées, choisiront l'auteur du *Système social* pour leur Père gardien. » Mais

l'appréciation la plus sévère et sans doute la plus juste est celle que porte Grimm sur le *Bon Sens ou les Idées naturelles*. « C'est le Système de la nature dépouillé de ses idées abstraites et métaphysiques; c'est l'athéisme mis à la portée des femmes de chambre et des perruquiers. »

Les autres Encyclopédistes n'étaient pas davantage indulgents. D'Alembert protestait que l'athéisme ainsi systématisé devait réunir contre les philosophes les princes et les prêtres, et Diderot lui-même, bien qu'il partageât la plupart des opinions de son ami, bien qu'il recommandât même de mettre la *Morale universelle* dans les bibliothèques des universités de Russie, avouait cependant qu'il conviendrait de resserrer et d'analyser le *Système social* et la *Politique naturelle*.

A dire le vrai, d'Holbach, avec sa grosse artillerie aux boulets de pierre, arrivait un peu tard dans la bataille des philosophes. Les escadrons légers des pamphlets de Voltaire, l'infanterie lourde des infolios de l'Encyclopédie l'avaient déjà pour le moins aux trois quarts gagnée. Bien plus, on commençait, après 1770, d'être excédé des démonstrations antireligieuses, et l'on trouvait un peu monotone la fureur avec laquelle le bon baron continuait de lancer ses pavés dans la mare aux dévôts.

Rousseau avait contribué à remettre au goût du jour une certaine sentimentalité mystique, et si l'esprit de Voltaire était toujours plaisant, on ne découvrait plus rien de séduisant, ni d'original, ni même de hardi, dans une philosophie qu'il devenait de bon ton d'abandonner aux discussions des perruquiers. Lorsque Meister rend compte du dernier livre du baron, les *Eléments de morale universelle*, publié un an après sa mort par Naigeon, il avoue que ce qu'on y doit trouver de plus philosophique, « c'est que l'auteur n'y parle de Dieu et des prêtres ni en bien ni en mal. » La philosophie encyclopédique avait gagné pour un temps l'opinion cultivée : il fallait imposer silence aux airs de bataille, en attendant que se déchaînât le grondement de la Révolution.

CHAPITRE VI

L'ANTICHRISTIANISME DES ENCYCLOPEDISTES

Il n'est guère de doctrine philosophique qui puisse être pleinement comprise, si l'on ne commence par recréer l'atmosphère générale dans laquelle elle s'est développée, à plus forte raison quand cette doctrine est le fruit d'une collaboration commune, comme c'est le cas pour d'Holbach et ses amis.

C'est à cette reconstitution d'un cadre social que nous nous sommes principalement attaché. Il ne nous reste plus qu'à expliquer sommairement pourquoi cette doctrine est spécifiquement dirigée contre le christianisme et quels arguments elle a plus particulièrement employés pour le combattre.

Les origines mêmes de la plupart des membres

du groupe encyclopédique permettent de répondre à cette double question : ce sont des hommes de science et ce sont des bourgeois, et même, pour plusieurs d'entre eux, des petites gens qui deviennent des hommes de science et des bourgeois. D'Alembert est enfant naturel, Diderot fils d'un coutelier, Grimm d'un pasteur, Rousseau d'un horloger, d'Holbach, quoique baron, est pourtant de mince et obscure naissance. Presque tous doivent uniquement à leur talent, quelques-uns à leur génie, la situation à laquelle ils parviennent et l'estime qu'on leur témoigne. Au Moyen Age l'Eglise eût fait d'eux des évêques ou des abbés. Au XVIII^e siècle, ces hautes dignités sont réservées aux cadets nobles, et les hommes d'esprit doivent chercher pâture. Ils trouvent, dressé devant eux, tout un système social dont la hiérarchie ne se laisse pas rompre aisément. Ils sentent que toute la volonté de puissance de la bourgeoisie éclairée, industrielle et commerçante conspire avec eux pour protester contre les inégalités qu'il consacre, et tout naturellement, par la force des choses, ils s'en prennent à ce qui en constitue le fondement principal, à savoir l'ordre religieux, le principe catholique.

Leurs besoins intellectuels se trouvent d'ailleurs d'accord avec leurs aspirations sociales pour les engager dans la voie de la révolte antichrétienne.

Ils sentent qu'ils ont pour eux la force de création de la pensée scientifique, qui s'enhardit de jour en jour et prend de mieux en mieux conscience de ses destins. Bacon, Galilée, Vinci, Descartes. avaient ouvert la voie. En France les libertins, en Angleterre les défenseurs de la religion naturelle avaient poussé des pointes hardies contre la tradition théologique. Par ailleurs les travaux d'érudition, même lorsqu'ils étaient effectués par des Académies ou des Congrégations savantes, avaient miné bon nombre d'opinions respectées. L'heure ne pouvait manquer de sonner, où la même poussée rationaliste, qui avait jeté bas la vieille physique aristotélienne et thomiste, atteindrait à leur tour tous les préjugés politiques et sociaux.

Car toute discipline nouvelle qui cherchait à s'émanciper trouvait alors devant elle la barrière d'un dogme préétabli. Descartes avait dû défendre la physique mathématique contre les objections formulées contre elle au nom du dogme de la transsubstantiation. Bien plus, « si l'on cherchait toujours, comme nous l'avons écrit nous-même, dans le spectacle de la nature et la systématisation de ses lois des preuves a posteriori de l'existence de Dieu, on était encore plus préoccupé de découvrir dans la suite des événements humains une démon-

stration ou une justification de la Parole sacrée, et c'est à l'histoire, plus qu'à la physique, à la géologie ou à la biologie, que pouvait s'appliquer l'expression de théologie expérimentale. »

A vrai dire, ce n'est pas sur le terrain proprement dogmatique que s'engage au XVIII^e siècle le combat antireligieux. Il n'y a rien, dans les polémiques de cette époque, qui rappelle les controverses passionnées du XIII^e ou du XIV^e siècle ni même les discussions doctrinales dont s'accompagnèrent au XVI^e les guerres de religion. L'opinion commune des philosophes et aussi bien de Voltaire que des Encyclopédistes est que tous les dogmes sont obscurs, incompréhensibles et pour tout dire absurdes. La seule attitude raisonnable à leur égard est l'ironie ou le sarcasme. Voltaire, qui n'est point antireligieux, mais aussi foncièrement antichrétien que Diderot ou d'Holbach, n'emploie pas d'autres armes dans le *Dictionnaire philosophique*. Quant à Diderot, il suffit de l'entendre parler de la ridicule histoire de la pomme pour comprendre que le problème du péché originel, de l'origine métaphysique du mal et de la déchéance de l'homme ne l'a pas grandement préoccupé. C'est avec joie qu'il raconte l'histoire du huron, converti par un pasteur protestant, et qui déclare que son âme eût été bien plus

échauffée encore par la communion, si on lui avait donné de l'eau de vie et non du vin. Aux yeux de tous, les problèmes dogmatiques sont des problèmes périmés, de pseudo-problèmes, un inextricable tissu de sottises et d'erreurs. Aucun d'eux ne pense que la nécessité d'une religion positive, avec ses croyances systématisées et ses rites liturgiques, puisse tenir essentiellement à la constitution même des sociétés humaines, et ce ne sont pas eux qui auraient vu, comme certains sociologues contemporains, dans l'institution religieuse le type originel de toute forme d'organisation sociale.

Ce n'est pas qu'ils s'interdisent pour autant toute spéculation métaphysique, mais ils font le plus souvent de la métaphysique, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. En réalité ils veulent être, et ils croient être des positivistes avant la lettre. Ces philosophes sont férus de l'observation et de l'expérience, encore que le plus souvent ils les entendent comme faisait expressément Boulangier, qui préludait à son histoire de l'homme en société par l'étude de lui-même, persuadé, disait-il « que malgré la différence des siècles et des hommes, il y a des sentiments communs et des idées uniformes qui se révèlent universellement par les cris de la nature et même par les seules terreurs

paniques, dont certains siècles connus se sont quelquefois effrayés ». *Primus in orbe deos...*

De là suit une première conséquence : c'est que les croyances et les dogmes ne leur sont pas apparus comme étant des créations spontanées, et, à proprement parler, exclusivement naturelles du génie humain. Aucun d'eux n'eût songé à voir en eux, comme Renan, les multiples et successives traductions des aspirations de la conscience vers un idéal inaccessible. Ils ne se sentent point en communion avec le mystère. Pour ces esprits épris de clarté et, au besoin, de simplicité un peu grosse, toutes les subtilités théologiques ne font que compliquer des questions, qui, débarrassées de leur gangue, se présenteraient comme solubles devant la spéculation philosophique.

Tout au plus admettent-ils que les dogmes ont dû se développer, comme des excroissances malsaines, sur certains sentiments généraux et diffus. Mais surtout ces derniers ont été exploités par les habiles et les puissants, qui ont su imprégner l'esprit des masses d'innombrables absurdités, pour les mieux maintenir dans leur dépendance. Or on ne critique point l'absurde et lorsqu'on en fait l'histoire, cette histoire n'est pas autre chose que celle de l'erreur protéiforme, sans cesse vaincue et sans cesse renaissante.

Insensibles au mystère théologique — et en cela ils sont antireligieux, et non pas seulement antichrétiens, — les philosophes ne le sont pas moins à la morale de l'obéissance, de la résignation et du sacrifice que prêche plus spécialement le christianisme. La divine lumière de la charité, de l'oubli total de soi-même, leur demeure incompréhensible. Sans doute ils exaltent la bonté naturelle et l'amour de l'humanité, mais parce que ce sont encore des passions spontanées, des forces directement émancipées de la nature spécifique de l'homme. Encore ne sont-ils pas très persuadés que ces beaux sentiments soient si communément répandus : « Je pris sur la cheminée un volume de l'histoire universelle, conte Diderot, et, à l'ouverture du livre, je lus cent forfaits horribles en moins de vingt pages; et le baron me disait ironiquement : « Voilà le sublime de la nature, le beau inné de l'espèce humaine, sa bonté naturelle. » Au fond, parce qu'ils sont des intellectuels révoltés contre l'ordre spéculatif établi, contre toutes les lisières qui bornent la volonté de puissance qu'ils sentent sourdre en eux, ils sont des apologistes des passions, il en exaltent l'énergie créatrice, comme ils aspirent aux jouissances qu'elles procurent, ils nient l'ascétisme qui les subordonne à la volonté et même

toutes les vertus qui les contiennent dans de nécessaires limites.

Au surplus, l'antichristianisme n'a pas été seulement chez eux l'expression d'une révolte motivée par leurs ambitions intellectuelles ou leur tempérament. Ils cessent, nous l'avons dit, de penser en chrétiens, parce qu'ils veulent penser en savants. Or le système des idées chrétiennes n'était point seulement, il y a deux siècles, une métaphysique de l'absolu et un corps de règles d'action : il contenait en outre, au moins dans ses lignes générales, une interprétation des phénomènes de toute espèce, et aussi bien géologiques ou ethnographiques qu'historiques et sociaux, que la méthode scientifique devait tenter de conquérir. Les livres sacrés renfermaient une histoire du monde, une histoire des origines de l'humanité, un principe d'explication de son développement temporel, et Bossuet y avait cherché et cru y trouver une philosophie politique, une doctrine de l'Etat. Certains auteurs se flattaient d'y découvrir une physique, une chimie, une linguistique, toutes les sciences. Tout cela faisait corps, et qui tentait d'enlever une pierre de l'édifice risquait de l'ébranler tout entier. Aussi comprend-on que le premier mérite qui ait été reconnu à Buffon soit celui d'avoir ignoré la Bible,

comme le dit Monsieur Mornet, et que Rousseau, écrivant le *Second Discours*, se soit tout d'abord imposé de laisser là tous les livres, c'est-à-dire les Saintes Ecritures : « Beaucoup de gens, déclare Grimm à propos du David de d'Holbach, seraient d'avis d'abandonner l'ancien Testament aux incrédules, et de se sauver avec les débris du reste, mais c'est ce que les prêtres ne feront que quand il ne sera plus temps et que toute la boutique aura croulé sur leurs têtes.

Les sciences physiques et naturelles avaient mené le premier assaut. Les premières découvertes géologiques et conchyliologiques avaient conduit à poser, si l'on peut dire, le problème du déluge, et tout le monde, aussi bien les philosophes que leurs adversaires, sentait que Moïse, pour avoir raconté l'histoire du monde, avait mis la théologie dans une situation périlleuse. L'opinion se répandait que l'univers, selon le mot de Voltaire, était peut-être un peu plus vieux qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Les théologiens, de leur côté, ne songeaient aucunement à chercher dans une interprétation plus ou moins symbolique de la lettre du dogme une méthode de conciliation entre les récits sacrés et les faits nouvellement découverts. Or il est très remarquable que ce soit, pour une bonne part,

leurs travaux géologiques qui ont entraîné Boulanger et d'Holbach sur la voie de l'athéisme.

A vrai dire, ce sont toutes les sciences ensemble qui, au milieu du XVIII^e siècle, partent pour la conquête décisive des territoires jusqu'alors placés sous le mandat théologique. Le moment est exceptionnellement favorable. Tout, comme le dit d'Alembert, fait pressentir un changement considérable dans les idées. En 1746 Condillac a publié l'*Essai sur l'Origine des Connaissances humaines* (2 vol. in 12), en 1748 Montesquieu a donné l'*Esprit des Loix* (2 Vol. in 4) et Toussaint le livre des *Mœurs* (in 12) qui fit scandale, Diderot en 1749 la *Lettre sur les Aveugles* et Rousseau en 1750 le *Premier Discours*. A la fin de la même année paraît le *Prospectus de l'Encyclopédie*. En cinq ans, quatre au moins des plus grands écrivains du siècle prennent leur place au premier rang du mouvement philosophique, tandis que Buffon publie les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* (1749, in 4) et que Voltaire prépare l'*Essai sur les Mœurs et l'esprit des Nations*. Or il n'est aucun de ces ouvrages qui ne tende plus ou moins à renouveler soit les études historiques soit même la conception générale de la science. Comme le dit Taine, c'est le moment où les sciences sociales viennent se souder

aux sciences physiques comme un prolongement naturel. Mais aucune d'elles ne peut se constituer sans saccager quelque texte sacré.

Une autre conséquence du même essor critique, plus particulière, mais non moins symptomatique, est que la primauté de l'histoire d'Israël se trouva mise en défaut. Comment pouvait-on supposer que la révélation de la vérité absolue eût été le privilège d'un peuple que l'*Encyclopédie* décrivait comme stupide, superstitieux, séparé des autres peuples, ignorant dans l'étude de la physique, parfaitement incapable de progrès. (*Art Médecine*) Cette critique ne s'arrête pas d'ailleurs à l'histoire ancienne d'Israël. Elle atteint les origines du christianisme, montre la part dûe dans la constitution de ses dogmes à l'influence hellénique et platonicienne, relève les erreurs et les contradictions des anciens Pères, bref, sur les traces de Louis Cappel, de Richard Simon et de Spinoza, prélude à l'exégèse moderne. Les *Pensées philosophiques* posaient déjà les premières questions indiscretes. Mais l'article *Bible*, dans le *Dictionnaire raisonné*, est une théorie complète de la méthode critique appliquée à l'histoire des religions.

Telle est, tracée à gros traits, la physionomie générale de cette philosophie encyclopédique, telle

qu'elle s'élabore en propos véhéments autour de la table du baron d'Holbach, telle qu'elle se répand dans les libelles des pamphlétaires et les in folios de l'*Encyclopédie*. Ces hommes sentent qu'ils ont pour eux les forces intellectuelles de l'avenir. Ils sont donc portés à méconnaître celles du passé. Leur doctrine est un positivisme un peu épais, dont l'idée de l'ampleur et de la nécessité des forces naturelles constitue l'armature, et qui tend par tous les moyens à éliminer Dieu de l'univers et à en supprimer le souvenir dans la conscience humaine, — positivisme juvénile, qui n'a pas encore pris l'allure pontifiante qu'il aura chez Auguste Comte, et qui ferraille avec une belle audace contre ses adversaires mesquins et malhabiles.

Positivistes, les grands dignitaires du club holbachique tendent à la laïcisation complète de la philosophie, et pour la première fois, ils pressentent que la théorie des idées innées, si chère au rationalisme, est en connexion étroite avec le dogme de la création. D'où la gageure d'élaborer, si l'on ose dire, une métaphysique expérimentale, une théorie de la nature humaine où les postulats théologiques n'eussent point de part.

Positivistes, ils réclament la laïcisation de la politique, opposent au droit divin le droit con-

tractuel, et ne sont pas éloignés de penser qu'après tout c'est à eux que doit revenir, dans les conseils de la nation, l'influence jusqu'alors réservée à l'autorité ecclésiastique. Ils exaltent la tolérance, dénoncent le christianisme et toute religion comme nuisible au bien de l'Etat, comme tarissant la source de la population, ruinant le dévouement patriotique, fomentant les luttes civiles.

Positivistes, ils revendiquent le droit à une morale indépendante, démontrent que la vertu ne dépend pas des croyances mystiques, que tous les rapports sociaux peuvent s'organiser en dehors d'elles, et que, si la religion est un système erroné dans ses principes, dangereux par ses dogmes, néfaste par ses conséquences politiques, elle est aussi pour le moins inutile en morale.

Dans cette révolte véhémence, le baron d'Holbach prend, au milieu de ses amis, une place exceptionnellement importante. On ne peut pas dire qu'il invente aucune idée nouvelle. Aux théoriciens de la physique mécanique, dont il traduit les œuvres, il doit sa première conception générale de la nature des choses, à Boulanger ses hypothèses sur le rôle joué par les grands cataclysmes naturels dans la genèse des sentiments religieux primitifs, à Diderot, une notion précise de la nécessité universelle

qui préside à la production des phénomènes, à Rousseau même le principe de l'égalité des hommes dans l'organisation politique. Tout cela s'arrange et se combine en un *Système* — système de la nature, système de la société qui n'est que le prolongement du précédent, — tout entier dirigé contre la religion établie. Mais il dépasse Rousseau, aussi bien que Voltaire, en ce sens que par delà le christianisme, c'est toute religion, quelle qu'elle soit, qu'il cherche à atteindre dans son principe générateur et dans ses conséquences pratiques. En s'efforçant d'expliquer, assez puérilement d'ailleurs, l'origine des croyances religieuses, il tend volontairement à les détruire et à les balayer de la conscience des hommes. Au service de la cause anticatholique, antichrétienne, antireligieuse, il met une dialectique passionnée, un peu pesante, mais qui a du moins le mérite de donner au *Système* une clarté et une cohésion remarquables.

Sous les bannières de la philosophie nouvelle, dans cette croisade contre les forces spirituelles établies, s'engagent tous les écrivains qui aspirent à profiter du mouvement émancipateur, tous les porte-parole de la classe sociale qui monte lentement à l'assaut du pouvoir, et dont ils sont issus, et c'est ainsi que les puissances de tradition, reli-

gieuse, politique et sociale, craquent sous une double poussée — celle de l'esprit bourgeois, qui s'irrite de l'insolence nobiliaire, de l'injustice des privilèges, de l'insouciance des pouvoirs publics, de la gabegie des finances, et conçoit confusément que ce beau monde de hauts prélats et de ducs a partie liée pour maintenir le régime où la France s'épuise, — celle de l'esprit scientifique, qui s'impatiente des entraves du dogme, se sent en pleine vigueur d'adolescence, jette impétueusement sa gourme, et revendique la part d'influence qu'il se croit dûe dans les Académies, dans les cercles littéraires et jusque dans les conseils politiques. Tout cela les Philosophes l'ont compris et l'ont dit, et pour donner toute leur force à leurs revendications, ils sont remontés jusqu'à ce qu'ils considéraient comme le principe originel du mal, la clé de voûte du système spirituel et politique établi. Eux aussi ont voulu avec Voltaire écraser l'infâme, eux aussi ne se sont proposé rien de moins que de déchristianiser la France pensante, et si la diffusion de leurs doctrines nous a valu plus tard nombre de Monsieur Hormais, il ne faut pas oublier cependant que c'est à leur action libératrice que la recherche scientifique doit de ne plus être jamais retombée sous la fêrule de l'abbé Bournisien.

PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE

De la Nature. — Les Hommes se tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des systèmes enfantés par l'imagination. L'Homme est l'ouvrage de la nature, il existe dans la nature, il est soumis à ses lois, il ne peut s'en affranchir, il ne peut même par la pensée en sortir; c'est en vain que son esprit veut s'élancer au-delà des bornes du monde visible, il est toujours forcé d'y rentrer. Pour un être formé par la nature et circonscrit par elle, il n'existe rien au delà du grand tout dont il fait partie et dont il éprouve les influences; les êtres que l'on suppose au-dessus de la nature ou distingués d'elle-même seront toujours des chimères, dont il ne nous sera jamais possible de nous former des idées véritables, non plus que du lieu qu'elles occupent et de leur façon d'agir. Il n'est et il ne peut rien y avoir hors de l'enceinte qui renferme tous les êtres.

Que l'homme cesse donc de chercher hors du monde qu'il habite des êtres qui lui procurent un bonheur que la nature lui refuse : qu'il étudie cette nature, qu'il apprenne ses lois, qu'il contemple son énergie et la façon immuable dont elle agit; qu'il applique ses découvertes à sa propre félicité, et

qu'il se soumette en silence à des lois auxquelles rien ne peut pas le soustraire, qu'il consente à ignorer les causes entourées pour lui d'un voile impénétrable; qu'il subisse sans murmurer les arrêts d'une force universelle qui ne peut revenir sur ses pas, ou qui jamais ne peut s'écarter des règles que son essence lui impose.

On a visiblement abusé de la distinction que l'on a faite si souvent de l'homme *physique* et de l'homme *moral*. L'homme est un être purement physique; l'homme moral n'est que cet être physique considéré sous un certain point de vue, c'est-à-dire, relativement à quelques-unes de ses façons d'agir, dûes à son organisation particulière. Mais cette organisation n'est-elle pas l'ouvrage de la nature? Les mouvements ou façons d'agir dont elle est susceptible ne sont-ils pas physiques? Les actions visibles ainsi que les mouvements invisibles exécutés dans son intérieur, qui viennent de sa volonté ou de sa pensée, sont également des effets naturels des suites nécessaires de son mécanisme propre et des impulsions qu'il reçoit des êtres dont il est entouré. Tout ce que l'esprit humain a successivement inventé pour changer ou perfectionner sa façon d'être et pour la rendre plus heureuse ne fut jamais qu'une conséquence nécessaire de l'essence propre de l'homme et de celle des êtres qui agissent sur lui. Toutes nos institutions, nos réflexions, nos connaissances n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre sans cesse. Tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous sommes et ce que nous serons n'est jamais qu'une suite de ce que la nature universelle nous a faits : toutes nos idées, nos volontés, nos actions sont des effets nécessaires de l'essence et des qualités que cette nature a mises en nous, et des circonstances par lesquelles elle nous oblige de passer et d'être modi-

fiés. En un mot l'ART n'est que la nature agissante à l'aide des instruments qu'elle a faits.

La nature envoie l'homme nu et destitué de secours dans ce monde qui doit-être son séjour; bientôt il parvient à se vêtir de peau; peu à peu, nous le voyons filer l'or et la soie. Pour un être élevé au-dessus de notre globe, et qui du haut de l'atmosphère contemplerait l'espèce humaine avec tous ses progrès et changements, les hommes ne paraîtraient pas moins soumis aux lois de la nature lorsqu'ils errent tous nus dans les forêts pour y chercher péniblement leur nourriture, que lorsque vivant dans des sociétés civilisées, c'est-à-dire enrichies d'un grand nombre d'expériences, et finissant par se plonger dans le luxe ils inventent de jour en jour mille besoins nouveaux et découvrent mille moyens de les satisfaire. Tous les pas que nous faisons pour modifier notre être ne peuvent être regardés que comme une longue suite de causes et d'effets, qui ne sont que les développements des premières impulsions que la nature nous a données. Le même animal, en vertu de son organisation, passe successivement de besoins simples à des besoins plus compliqués, mais qui n'en sont pas moins des suites de sa nature. C'est ainsi que le papillon dont nous admirons la beauté commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait sortir un ver, qui devient chrysalide, et puis se change en un insecte ailé, que nous voyons s'orner des plus vives couleurs : parvenu à cette forme, il se reproduit et se propage; enfin dépouillé de ses ornements, il est forcé de disparaître après avoir rempli la tâche que la nature lui inspirait, ou décrit le cercle des changements qu'elle a tracés aux êtres de son espèce.

Nous voyons des changements et des progrès analogues dans tous les végétaux. C'est par une suite de la combinaison,

du tissu, de l'énergie primitive donnée à l'aloès par la nature, que cette plante insensiblement accrue et modifiée, produit au bout d'un grand nombre d'années des fleurs qui sont les annonces de sa mort.

Il en est de même de l'homme qui, dans tous ses progrès dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après des lois propres à son organisation et aux matières dont la nature l'a composé. L'Homme physique est l'homme agissant par l'impulsion de causes que nos sens nous font connaître; l'homme moral est l'homme agissant par des causes physiques que nos préjugés nous empêchent de connaître. L'Homme sauvage est un enfant dénué d'expérience, incapable de travailler à sa félicité. L'Homme policé est celui que l'expérience et la vie sociale mettent à portée de tirer parti de la nature pour son propre bonheur. L'homme de bien éclairé est l'homme dans sa maturité ou dans sa perfection. (1) L'homme heureux est celui qui sait jouir des bienfaits de la nature; l'homme malheureux est celui qui se trouve dans l'incapacité de profiter de ses bienfaits.

C'est donc à la physique et à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches; ce sont elles qu'il doit consulter dans sa religion, dans sa morale, dans sa législation, dans son gouvernement politique, dans les sciences et dans les arts, dans ses plaisirs, dans ses peines. La nature agit par les lois simples, uniformes, invariables que l'expérience nous met à portée de connaître; c'est par nos sens que nous sommes liés à la nature universelle, c'est par nos sens que nous pouvons la mettre en expérience et découvrir ses secrets; dès que nous

(1) Cicéron dit *est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta et ad summum perducta natura*. V. DE LEGIBUS I cap. (Note de l'auteur)

quittons l'expérience, nous tombons dans le vide où notre imagination nous égare.

Toutes les erreurs des hommes sont des erreurs de physique; ils ne se trompent jamais que lorsqu'ils négligent de remonter à la nature, de consulter ses règles, d'appeler l'expérience à leur secours. C'est ainsi que faute d'expériences ils se sont formé des idées imparfaites de la matière, de ses propriétés, de ses combinaisons, de ses forces, de la façon d'agir ou de l'énergie qui résulte de son essence; dès lors, tout l'univers n'est devenu pour eux qu'une scène d'illusions. Ils ont ignoré la nature, ils ont méconnu ses lois, ils n'ont point vu les routes nécessaires qu'elle trace à tout ce qu'elle renferme. Que dis-je? Ils se sont méconnus eux-mêmes; tous leurs systèmes, leurs conjectures, leurs raisonnements dont l'expérience est bannie ne furent qu'un long tissu d'erreurs et d'absurdités.

Toute erreur est nuisible; c'est pour s'être trompé que le genre humain s'est rendu malheureux. Faute de connaître la nature, il se forma des Dieux, qui sont devenus les seuls objets de ses espérances et de ses craintes. Les hommes n'ont point senti que cette nature, dépourvue de bonté comme de malice, ne fait que suivre des lois nécessaires et immuables en produisant et détruisant des êtres, en faisant tantôt souffrir ceux qu'elle a rendus sensibles, en leur distribuant des biens et des maux, en les altérant sans cesse : ils n'ont point vu que c'était dans la nature elle-même et dans ses propres forces que l'homme devait chercher ses besoins, des remèdes contre ses peines et des moyens de se rendre heureux, ils ont attendu ces choses de quelques êtres imaginaires qu'ils ont supposés les auteurs de leurs plaisirs et de leurs infortunes. D'où l'on voit que c'est à l'ignorance de la nature que sont dues ces puissances incon nues sous lesquelles le genre humain a si longtemps tremblé,

et ces cultes superstitieux qui sont les sources de tous ses maux.

C'est faute de connaître sa propre nature, sa propre tendance, ses besoins et ses droits que l'homme en société est tombé de la liberté dans l'esclavage; il méconnut ou se crut forcé d'étouffer les désirs de son cœur, et de sacrifier son bien-être au caprice de ses chefs; il ignora le but de l'association et du gouvernement; il se soumit sans réserve à des hommes comme lui, que ses préjugés lui firent regarder comme des êtres d'un ordre supérieur, comme des Dieux sur la terre; ceux-ci profitèrent de son erreur pour l'asservir, le corrompre, le rendre vicieux et misérable. Ainsi c'est pour avoir ignoré sa propre nature que le genre humain tomba dans la servitude et fut mal gouverné.

D'HOLBACH

Système de la Nature, 1^{re} Partie. Chap. I. Tome I. p. 1 à 7.

De la Nécessité. — Toute cause produit un effet; il ne peut y avoir d'effet sans cause. Toute impulsion est suivie de quelque mouvement plus ou moins sensible, de quelque changement plus ou moins remarquable, dans le corps qui la reçoit. Mais tous les mouvements, toutes les façons d'agir sont, comme on l'a vu, déterminés par leurs natures, leurs essences, leurs propriétés, leurs combinaisons; il faut donc en conclure que tous les mouvements ou toutes les façons d'agir des êtres étant dûs à quelques causes, et ces causes ne pouvant agir et se mouvoir que d'après leur façon d'être ou leurs propriétés essentielles, il faut en conclure, dis-je, que tous les phénomènes sont nécessaires, et que chaque être de la nature dans des circonstances et d'après des propriétés données ne peut agir autrement qu'il ne fait.

La nécessité est la liaison infaillible et constante des causes avec leurs effets. Le feu brûle nécessairement les matières combustibles qui sont placées dans la sphère de son action. L'homme désire nécessairement ce qui est, ou ce qui paraît, utile à son bien-être. La nature dans tous ses phénomènes agit nécessairement d'après l'essence qui lui est propre, tous les êtres qu'elle renferme agissent nécessairement d'après leurs essences particulières; c'est par le mouvement que le tout a des rapports avec ses parties et celles-ci avec le tout; c'est ainsi que tout est lié dans l'univers; il n'est lui-même qu'une chaîne immense de causes et d'effets, qui sans cesse découlent les unes des autres. Pour peu que nous réfléchissions, nous serons donc forcés de reconnaître que tout ce que nous voyons est *nécessaire*, ou ne peut être autrement qu'il n'est; que tous les êtres que nous apercevons, ainsi que ceux qui se dérobent à notre vue agissent par des lois certaines. D'après ces lois, les corps graves tombent, les corps légers s'élèvent, les substances analogues s'attirent, tous les êtres tendent à se conserver, l'homme se chérit lui-même, il aime ce qui lui est avantageux dès qu'il le connaît, et déteste ce qui peut lui-être défavorable. Enfin nous sommes forcés d'avouer qu'il ne peut y avoir d'énergie indépendante, de cause isolée, d'action détachée dans une nature où tous les êtres agissent sans interruption les uns sur les autres, et qui n'est elle-même qu'un cercle éternel de mouvements donnés et reçus suivant des lois nécessaires.

Ibid. Chapitre IV
Tome I. p. 50-51

De l'ordre, du désordre et des miracles..... Ce que nous appelons *ordre dans la nature* est une façon d'être ou une disposition de ses parties rigoureusement *nécessaire*. Sous tout autre assem-

blage de causes, d'effets, de forces ou d'univers que celui que nous voyons; dans tout autre système de matières s'il était possible, il s'établirait nécessairement un arrangement quelconque. Supposez les substances les plus hétérogènes et les plus discordantes mises en action et rassemblées; par un enchaînement de phénomènes nécessaires, il se formera entre elles un ordre total quelconque; et voilà la vraie notion d'une propriété, que l'on peut définir une aptitude à constituer un être tel qu'il est en lui-même et tel qu'il est dans le tout dont il fait partie.

Ainsi, je le répète, l'*ordre* n'est que la nécessité, envisagée relativement à la suite des actions, ou la chaîne liée des causes et des effets qu'elle produit dans l'univers. Qu'est-ce en effet que l'*ordre* dans notre système planétaire, le seul dont nous ayons quelque idée, sinon la suite des phénomènes qui s'opèrent suivant des lois nécessaires d'après lesquelles nous voyons agir les corps qui les composent? En conséquence de ces lois le soleil occupe le centre; les planètes gravitent sur lui et décrivent autour de lui en des temps réglés des révolutions continues. Les satellites de ces mêmes planètes gravitent sur celles qui sont au centre de leur sphère d'action, et décrivent autour d'elles leurs routes périodiques. L'une de ces planètes, la terre que nous habitons, tourne autour d'elle-même et par les différents aspects que sa révolution annuelle l'oblige de présenter au soleil, elle éprouve des variations réglées que nous nommons *saisons*; par une suite nécessaire de l'action du soleil, sur différentes parties de notre globe, toutes ses productions éprouvent des vicissitudes; les plantes, les animaux, les hommes sont en hiver dans une espèce de léthargie; au printemps tous les êtres semblent se ranimer et sortir d'un long assoupissement. En un mot, la façon dont la terre reçoit

les rayons du soleil influe sur toutes ses productions; ces rayons dardés obliquement n'agissent point comme s'ils tombaient à plomb; leur absence périodique, causée par la révolution de notre globe sur lui-même, produit le jour et la nuit. En tout cela, nous ne verrons jamais que des effets nécessaires, fondés sur l'essence des choses, et qui, tant qu'elles demeureront les mêmes, ne peuvent jamais se démentir. Tous ces effets sont dûs à la gravitation, à l'attraction, à la force centrifuge, etc.

D'un autre côté, cet ordre, que nous admirons comme un effet surnaturel, vient quelquefois à se troubler, ou se change en désordre; mais ce désordre lui-même est toujours une suite des lois de la nature, dans laquelle il est nécessaire que quelques-unes de ses parties pour le maintien du tout, soient dérangées dans leur marche ordinaire. C'est ainsi que des comètes s'offrent inopinément à nos yeux surpris; leur courbe excentrique vient troubler la tranquillité de notre système planétaire; elles excitent la terreur du vulgaire, pour qui tout est merveille; le physicien lui-même conjecture que jadis ces comètes ont renversé la surface de notre globe et causé les plus grandes révolutions sur la terre. Indépendamment de ces désordres extraordinaires, il en est de plus communs auxquels nous sommes exposés; tantôt les saisons semblent déplacées; tantôt les éléments en désordre, semblent se disputer le domaine de notre monde; la mer sort de ses limites, la terre solide s'ébranle, les montagnes s'embrasent, la contagion détruit les hommes et les animaux, la stérilité désole les campagnes; alors les mortels effrayés rappellent à grands cris l'ordre et lèvent leurs mains tremblantes vers l'être qu'ils en supposent l'auteur, tandis que ces désordres affligeants sont des effets nécessaires, produits par des causes naturelles qui agissent d'après des lois fixes, déterminées par leurs propres essences, et par l'essence

universelle d'une nature dans laquelle tout doit s'altérer, se mouvoir, se dissoudre, et où ce que nous appelons l'*ordre* doit être quelquefois troublé et se changer en une façon d'être nouvelle qui pour nous est un désordre.

L'*ordre* et le désordre de la nature n'existent point; nous trouvons de l'*ordre* dans tout ce qui est conforme à notre être, et du désordre dans ce qui lui est opposé. Cependant tout est dans l'*ordre* dans une nature dont toutes les parties ne peuvent jamais s'écarter des règles certaines et nécessaires qui découlent de l'essence qu'elles ont reçue; il n'y a point de désordre dans un tout au maintien duquel le désordre est nécessaire, dont la marche générale ne peut jamais se déranger, où tous les effets sont des suites de causes naturelles qui agissent comme elles doivent infailliblement agir.

Il suit encore qu'il ne peut y avoir ni monstres, ni prodiges, ni merveilles, ni miracles dans la nature. Ce que nous appelons des monstres sont des combinaisons avec lesquelles nos yeux ne sont point familiarisés, et qui n'en sont pas moins des effets nécessaires. Ce que nous nommons des *prodiges*, des *merveilles*, des effets *supernaturels* sont des phénomènes de la nature dont notre ignorance ne connaît point les principes ni la façon d'agir, et que faute d'en connaître les causes véritables nous attribuons follement à des causes fictives, qui, ainsi que l'idée de l'*ordre*, n'existent que dans nous-mêmes tandis que nous les plaçons hors d'une nature au-delà de laquelle il ne peut rien y avoir.

Quant à ce que l'on nomme des *miracles*, c'est-à-dire des effets contraires aux lois immuables de la nature, on sent que de telles œuvres sont impossibles, et que rien ne pourrait suspendre un instant la marche nécessaire des êtres sans que la nature entière ne fût arrêtée et troublée dans sa tendance.

Il n'y a de merveilles et de miracles dans la nature que pour ceux qui ne l'ont point suffisamment étudiée, ou qui ne sentent point que ses lois ne peuvent jamais se démentir dans la moindre de ses parties sans que le tout ne fût anéanti, ou du moins ne changeât d'essence et de façon d'exister (1).

Ibid. Chap. V.
Tome I. p. 58 à 61.

De l'âme et du système de la spiritualité. — Après avoir gratuitement supposé deux substances distinguées dans l'homme, on prétendit, comme on a vu, que celle qui agissait invisiblement au dedans de lui-même était essentiellement différente de celle qui agissait au dehors; on désigna la première, comme nous avons dit, sous le nom d'*esprit* ou d'*âme*. Mais, si nous demandons ce que c'est qu'un *esprit*? Les modernes nous répondent que le fruit de toutes leurs recherches métaphysiques s'est borné à leur apprendre que ce qui fait agir l'homme est une substance d'une nature inconnue, tellement simple, indivisible, impossible à saisir par les sens, que ses parties ne peuvent être séparées même par abstraction ou par la pensée. Mais comment concevoir une pareille substance qui n'est qu'une négation de tout ce que nous connaissons? Comment se faire une idée d'une substance privée d'étendue et néanmoins agis-

(1) Un miracle, selon quelques métaphysiciens, est un effet qui n'est point dû à des forces suffisantes dans la nature. *Miraculum vocamus effectum qui nullas sui vires sufficientes in natura agnoscit.* VOYEZ BILFINGER DE DEO, ANIMA ET MUNDO. On en conclut qu'il faut chercher la cause au delà de la nature ou hors de son enceinte; cependant la raison nous suggère que nous ne devrions point recourir à une cause surnaturelle ou placée hors de la nature avant que de connaître parfaitement toutes les causes naturelles, ou les forces que la nature renferme (*Note de l'auteur*)

sante sur nos sens, c'est-à-dire sur des organes matériels qui ont de l'étendue? Comment un être sans étendue peut-il être mobile et mettre de la matière en mouvement? Comment une substance dépourvue de parties peut-elle répondre successivement à différentes parties de l'espace?

En effet, comme tout le monde en convient, le mouvement est le changement successif des rapports d'un corps avec différents points d'un lieu ou de l'espace ou avec d'autres corps; si ce qu'on appelle *esprit* est susceptible de recevoir ou de communiquer du mouvement, s'il agit, s'il met en jeu les organes du corps, pour produire ces effets, il faut que cet être change successivement ses rapports, sa tendance, sa correspondance, la position de ses parties relativement aux différents points de l'espace, ou relativement aux différents organes de ce corps qu'il met en action : mais pour changer ses rapports avec l'espace et les organes qu'il meut, il faut que cet *esprit* ait de l'étendue, de la solidité et par conséquent des parties distinctes; dès qu'une substance a ces qualités, elle est ce que nous appelons de la *matière* et ne peut être regardée comme un être simple au sens des modernes. (1)

(1) Ceux qui prétendent que l'âme est un être simple ne manqueront pas de nous dire que les matérialistes et les physiciens eux-mêmes admettent des éléments, des atomes, des êtres simples et indivisibles dont tous les corps sont composés; mais ces êtres simples ou atomes des physiciens ne sont pas la même chose que les âmes des métaphysiciens modernes. Lorsque nous disons que les atomes sont des êtres simples, nous indiquons par là qu'ils sont purs, homogènes, sans mélanges, mais néanmoins qu'ils ont de l'étendue et par conséquent des parties, séparables par la pensée, quoiqu'aucun agent naturel ne puisse les séparer; des êtres simples de cette espèce sont susceptibles de mouvement, tandis qu'il est impossible de concevoir comment les êtres simples inventés par les théologiens pourraient se mouvoir eux-mêmes ou mouvoir d'autres corps (*Note de l'auteur*)

Ainsi, on voit que ceux qui ont supposé dans l'homme une substance immatérielle distinguée de son corps ne se sont point entendus eux-mêmes, et n'ont fait qu'imaginer une qualité négative dont ils n'ont point eu de véritable idée; la matière seule peut agir sur nos sens, sans lesquels il nous est impossible que rien se fasse connaître à nous. Ils n'ont point vu qu'un être privé d'étendue ne pouvait se mouvoir lui-même ni communiquer le mouvement au corps, puisqu'un tel être n'ayant point de parties, est dans l'impossibilité de changer ses rapports de distance relativement à d'autres corps, ni d'exciter le mouvement dans le corps humain qui est matériel. Ce que nous appelons notre *âme* se meut avec nous; or le mouvement est une propriété de la matière. Cette âme fait mouvoir notre bras, et notre bras mû par elle fait une impression, un choc qui suit la loi générale du mouvement. En sorte que si la force restant la même la masse était double, le choc serait double. Cette âme se montre encore matérielle dans les obstacles invincibles qu'elle éprouve de la part des corps. Si elle fait mouvoir mon bras, quand rien ne s'y oppose, elle ne fera plus mouvoir ce bras si on le charge d'un trop grand poids. Voilà donc une masse de matière qui anéantit l'impulsion donnée par une cause spirituelle qui n'ayant nulle analogie avec la matière devrait ne pas trouver plus de difficulté à remuer le monde entier qu'à remuer un atome, et un atome que le monde entier. D'où l'on peut conclure qu'un tel être est une chimère, un être de raison. C'est néanmoins d'un pareil être simple ou d'un esprit semblable que l'on fait le moteur de la nature entière (1).

.

(1) On a imaginé l'esprit universel d'après l'âme humaine, l'intelligence infinie d'après l'intelligence finie; puis on s'est servi de la première pour expli-

« Quoique le mot esprit soit fort ancien parmi les hommes, le sens qu'on y attache est nouveau, et l'idée de la spiritualité qu'on admet aujourd'hui est une production récente de l'imagination. Il ne paraît point en effet que Pythagore ni Platon, quelque ait été d'ailleurs la chaleur de leur cerveau et leur goût pour le merveilleux, aient jamais entendu par un *esprit* une substance immatérielle et privée d'étendue, telle que celle dont les modernes ont composé l'âme humaine et le moteur caché de l'univers. Les anciens par le mot *esprit* ont voulu désigner une matière très subtile et plus pure que celle qui agit grossièrement sur nos sens. En conséquence les uns ont regardé l'âme comme une substance aérienne, les autres en ont fait une matière ignée; d'autres l'ont comparée à la lumière. Démonite la faisait consister dans le mouvement et par conséquent il en faisait un mode. Aristoxène, musicien lui-même, en fit une harmonie. Aristote a regardé l'âme comme une force motrice de laquelle dépendaient les mouvements des corps vivants.

Il est évident que les premiers docteurs du christianisme (1) n'ont eu pareillement de l'âme que des idées matérielles; Tertullien, Arnobe, Clément d'Alexandrie, Origène, Justin, Irénée,

quer la liaison de l'âme humaine avec le corps. On ne s'est point aperçu que ce n'était là qu'un cercle vicieux, et l'on n'a pas vu non plus que l'*esprit* ou l'*intelligence*, soit qu'on les suppose finis ou infinis, n'en seront pas plus propres à mouvoir la matière. (Note de l'auteur)

(1) Selon Origène, *asomatos incorporeus*, épithète qu'on donne à Dieu, signifie une substance plus subtile que celle des corps grossiers. Tertullien dit positivement *quisdaudem negabit deum esse corpus, etsi Deus spiritus?* Le même Tertullien dit *Nos autem animam corporalem et his profiteamur, et in suo volumine probamus, habentem proprium genus substantiae, solidalis, per quam quid et sentire et pati possit. V. de resurrectione carnis* (Note de l'auteur).

etc., en ont parlé comme d'une substance corporelle. Ce fut à leurs successeurs qu'il était réservé de faire longtemps après de l'âme humaine et de la divinité, ou de l'âme du monde, de *purs esprits*, c'est-à-dire des substances immatérielles dont il est impossible de se former une idée véritable : peu à peu le dogme incompréhensible de la spiritualité, plus conforme, sans doute, aux vues d'une Théologie qui se fait un principe d'anéantir la raison, l'emporta sur toutes les autres (1); on crut ce dogme divin et surnaturel parce qu'il était inconcevable pour l'homme; l'on regarda comme des téméraires et des insensés tous ceux qui osèrent croire que l'âme ou la divinité pouvaient être matérielles. Quand les hommes ont une fois renoncé à l'expérience et abjuré la raison, ils ne font plus que subtiliser de jour en jour les délires de leur imagination, ils se plaisent à s'enfoncer de plus en plus dans l'erreur; ils se félicitent de leurs découvertes et de leurs lumières prétendues, à mesure que leur entendement est plus environné de nuages. C'est ainsi qu'à force de raisonner d'après de faux principes, l'âme ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, sont devenus de pures chimères, de purs esprits, de purs êtres de raison (2).

Ibid. Chap. VII.

Tome I. p. 90 à 92 et 96-97

(1) Le système de la spiritualité tel qu'on l'admet aujourd'hui doit à Descartes toutes ses prétendues preuves : quoi qu'avant lui on eût regardé l'âme comme spirituelle, il est le premier qui ait établi *que ce qui pense doit être distingué de la matière*, d'où il conclut que notre âme, ou ce qui pense en nous, est un esprit, c'est-à-dire une substance simple et indivisible, N'eût-il pas été plus naturel de conclure que puisque l'homme, qui est matière et qui n'a d'idées que de la

matière, jouit de la faculté de penser, la matière peut penser ou est susceptible de la modification particulière que nous nommons pensée. *Voyez le Dictionnaire de Bayle aux articles Pomponace et Simonide (Note de l'auteur)*

(2) S'il y a peu de raison et de philosophie dans le système de la *spiritualité*, on ne peut disconvenir que ce système ne soit l'effet d'une politique très profonde et très intéressée dans les théologiens. Il fallut imaginer un moyen pour soustraire une portion de l'homme à la dissolution afin de le rendre susceptible de récompenses et de châtiments. D'où l'on voit que ce dogme était très utile aux Prêtres pour intimider, gouverner et dépouiller les ignorants et même pour embrouiller les idées des personnes plus éclairées, qui sont également incapables de rien comprendre à ce qu'on leur dit sur l'âme et sur la divinité. Cependant les prêtres assurent que cette âme immatérielle sera brûlée ou souffrira l'action du feu matériel dans l'enfer ou dans le purgatoire, et on les croit sur leur parole! *(Note de l'auteur)*

II

LA FORMATION DES COUCHES DE LA TERRE ET LE PROBLEME DU DELUGE

La description précise et si détaillée que Moïse fait du déluge dans la Genèse, ayant une autorité infaillible, puisqu'elle n'est autre que celle de Dieu même, elle nous rend certains de la réalité et de l'universalité de ce châtiment terrible. Il s'agit simplement d'examiner si les Naturalistes, tels que Woodward, Scheuchzer, Buttner et M. Lehmann lui-même, ne se sont point trompés, lorsqu'ils ont attribué à cet événement seul, la formation des couches de la terre, et lorsqu'ils s'en sont servi pour expliquer l'état actuel de notre globe. Il semble que rien ne doit nous empêcher d'agiter cette question; l'Écriture sainte se contente de nous apprendre la voie miraculeuse dont Dieu s'est servi pour punir les âmes du genre humain; elle ne dit rien qui puisse limiter les sentiments des Naturalistes sur les autres effets physiques que le déluge a pu produire : c'est une matière qu'elle paraît avoir abandonnée aux disputes des hommes.

Le continent que nous habitons ne nous montre à chaque pas que des ruines et des débris; nous trouvons en beaucoup d'endroits des traces si marquées de révolutions, et surtout d'inondations, que rien ne paraît, au premier coup d'œil, plus

naturel que de recourir à la catastrophe la plus grande et la plus générale dont l'Histoire nous ait conservé le souvenir. Malgré ces apparences, les Naturalistes qui se servent du déluge, pour expliquer les grands changements survenus à la terre, et la formation de ses couches, semblent n'avoir pas suffisamment pesé toutes les circonstances. Plusieurs auteurs ont déjà constaté cette vérité : on ne se propose donc ici que de rapprocher en peu de mots, quelques preuves qui pourront contribuer à la mettre dans tout son jour. En effet, une inondation passagère et qui n'a duré que quelques mois, telle que, suivant le témoignage de l'Écriture, a été celle du déluge, n'a pu dissoudre et délayer toutes les parties du globe, comme Woodward l'a soutenu; jamais les Sectateurs de cette hypothèse ne répondront à la difficulté qu'on leur fait, en leur demandant comment la colombe que Noé fit sortir de l'arche, lui aurait rapporté un rameau d'olivier, si les parties les plus solides de la terre eussent été dissoutes et détrempées au point que cet auteur l'a avancé; si la terre et les pierres les plus dures eussent été entièrement délayées, comment concevoir qu'un seul arbre eût pu rester sur pied. D'un autre côté, la multiplicité des couches de la terre, les différentes substances qu'elles renferment, le parallélisme qu'elles observent assez constamment elles-mêmes, ne nous annoncent-ils pas qu'ils sont l'ouvrage de plusieurs siècles, et non celui d'une inondation passagère et violente, telle que le déluge? Pour peu que l'on ait observé la Nature, on s'apercevra sans peine que rien n'est moins fondé que le dépôt que Woodward prétend s'être fait, à la suite du déluge, des substances qui composent les couches en raison de leur pesanteur spécifique, si l'on eut examiné attentivement les amas de coquilles et de corps marins qui se trouvent si fréquemment dans le sein de la terre, on eût remar-

qué que souvent les corps les plus pesants occupent dans les couches une place beaucoup plus élevée que ceux qui sont plus légers; on eût vu que ces coquilles ne sont point jetées au hasard, ni dans l'état de confusion que l'on imagine communément; on se fût convaincu que les amas de corps marins ne sont point les mêmes dans tous les pays; que l'on y trouve, constamment ensemble de certains corps, tandis que d'autres ne s'y rencontrent jamais, ou du moins très rarement; et suivant la remarque de M. Rouelle, on eût observé que ces amas de coquilles sont dans le même état que dans le fond de la mer, où certains individus vivent dans une espèce de société ou de famille, font, pour ainsi dire, bande à part, et ne se confondent point avec les autres.

Ces observations, ainsi qu'une infinité d'autres qu'il serait trop long de rapporter ici prouvent que le sentiment le plus probable est le sentiment des Physiciens qui croient que depuis la création du monde et dans des temps dont l'Histoire ne nous a pas conservé le souvenir, la plus grande partie du continent que nous habitons, à été le lit de la mer, qui le couvrait de ses eaux.

.

En effet, ne voyons-nous pas que la Nature est perpétuellement en action? Elle détruit d'un côté pour former d'un autre; par conséquent elle est sans cesse occupée à altérer la surface de notre globe. Les volcans sont allumés dans toutes les parties du monde; la mer se retire de certains endroits pour en aller envahir d'autres; les fleuves et les rivières entraînent et déposent du limon, du sable, des bois, etc. Les causes les plus faibles sont capables de produire, au bout des siècles, les effets les plus grands, surtout lorsqu'elles agissent incessamment, et

nous voyons toutes ces causes réunies agir perpétuellement sous nos yeux.

Concluons donc de tout ce qui précède que le déluge seul, et les feux souterrains seuls, ne suffisent point pour expliquer la formation des couches de la terre. On risquera toujours de se tromper, lorsque par l'envie de simplifier, on voudra dériver tous les phénomènes de la nature d'une seule et unique cause. »

D'HOLBACH

Préface à la traduction de l'Essai d'une histoire naturelle
des couches de la terre, de Lehmann.

Œuvres Paris in-12, 1759. Tome III, p. 5 à 22.

III

CRITIQUE DES PREUVES CARTESIENNES DE L'EXISTENCE DE DIEU

Afin de nous convaincre du peu de solidité que les plus grands personnages ont su donner aux preuves qu'ils ont successivement imaginées pour établir l'existence d'un Dieu, examinons en peu de mots ce qu'en ont dit les philosophes les plus célèbres, et commençons par Descartes, le restaurateur de la philosophie parmi nous. Ce grand homme nous dit lui-même : « Toute la force de l'argument dont j'ai usé jusqu'ici pour prouver l'existence de Dieu, consiste en ce que je reconnais qu'il ne serait pas possible que ma nature fût telle qu'elle est, c'est-à-dire, que j'eusse en moi l'idée d'un Dieu, si Dieu n'existait véritablement; ce même Dieu, dis-je, duquel l'idée est en moi, c'est-à-dire, qui possède toutes ces hautes perfections dont notre esprit peut bien avoir quelque légère idée sans pourtant les pouvoir comprendre, etc. *V. Médit. III Sur l'existence de Dieu page LXXI*. Il avait dit peu auparavant (*page LXIX*) « Il faut nécessairement conclure que de cela seul que j'existe, et que l'idée d'un être souverainement parfait (c'est-à-dire de Dieu) est en moi, l'existence de Dieu est très évidemment démontrée. »

1^o Nous répondrons à Descartes que nous ne sommes point

en droit de conclure qu'une chose existe de ce que nous en avons l'idée; notre imagination nous présente l'idée d'un *Sphinx* ou d'une hyppogriphe, sans que pour cela nous soyons en droit d'en conclure que ces choses existent réellement.

2^o Nous dirons à Descartes qu'il est impossible qu'il ait une idée positive et véritable du Dieu, dont, ainsi que les Théologiens, il veut prouver l'existence. Il est impossible à tout homme, à tout être matériel, de se former une idée réelle d'un esprit, d'une substance privée d'étendue, d'un être incorporel, agissant sur la nature qui est corporelle et matérielle, vérité que nous avons déjà suffisamment prouvée.

3^o Nous lui dirons qu'il est impossible que l'homme ait aucune idée positive et réelle de la perfection, de l'infini, de l'immensité et des autres attributs que la théologie assigne à la divinité...

Ainsi rien de moins concluant que les preuves sur lesquelles Descartes appuie l'existence de Dieu. Il fait de ce Dieu une pensée, une intelligence; mais comment concevoir une intelligence, une pensée sans un sujet auquel ces qualités puissent adhérer? Descartes prétend que l'on ne peut concevoir Dieu *que comme une vertu qui s'applique successivement aux parties de l'univers...* Il dit encore que *Dieu ne peut être étendu que comme on le dit du feu contenu dans un morceau de fer, qui n'a point à proprement parler d'autre extension que celle du fer lui-même...* Mais d'après ces notions on est en droit de lui reprocher qu'il annonce très clairement qu'il n'y a d'autre Dieu que la nature, ce qui est un *spinozisme* pur. En effet on sait que c'est dans les principes de Descartes que Spinoza a puisé son système, qui en découle nécessairement.

C'est donc avec raison que l'on a accusé Descartes d'athéisme, vu qu'il détruit très fortement les faibles preuves qu'il donne

de l'existence d'un Dieu. On est donc fondé à lui dire que son système renverse l'idée de la création. En effet avant que Dieu eut créé une matière il ne pouvait coexister ni être coétendu avec elle; et dans ce cas, selon Descartes, il n'y avait point de Dieu, vu qu'en ôtant aux modifications leur sujet, ces modifications doivent elles-mêmes disparaître. Si Dieu, selon les Cartésiens, n'est autre chose que la nature, ils sont très Spinozistes; si Dieu est la force motrice de cette nature, ce Dieu n'existe plus par lui-même, il n'existe qu'autant que subsiste le sujet auquel il est inhérent, c'est-à-dire la nature dont il est le moteur; ainsi Dieu n'existe plus par lui-même, il n'existera qu'autant que la nature qu'il meut; sans matière ou sans sujet à mouvoir, à conserver, à produire, que devient la force motrice de l'univers? Si Dieu est cette force motrice que deviendra-t-il sans un monde dans lequel il puisse exercer son action? (1)

On voit donc que Descartes, loin d'établir solidement l'existence d'un Dieu, la détruit totalement. La même chose arrivera nécessairement à tous ceux qui en raisonneront; ils finiront toujours par se contredire, et se démentir eux-mêmes. Nous trouvons les mêmes inconséquences et contradictions dans les principes du célèbre Père Malebranche, qui considérés avec l'attention la plus légère, semblent conduire directement au spinozisme; en effet quoi de plus conforme au langage de Spinoza que de dire que *l'univers n'est qu'une émanation de Dieu; que nous voyons tout en Dieu; que tout ce que nous voyons est Dieu seul; que Dieu seul fait tout ce qui se fait; qu'il est lui-même toute l'action et toute l'opération qui est dans toute la nature; en un mot que Dieu est tout l'être et le seul être.*

(1) Voyez *l'impie convaincu* ou dissertation contre Spinoza pages 115 sqq édit d'Amsterdam 1685 (*Note de l'auteur*)

N'est-ce pas dire formellement que la nature est Dieu? D'ailleurs en même temps que Malebranche nous assure que nous voyons tout en Dieu, il prétend *qu'il n'est pas encore bien démontré qu'il y ait une matière et des corps, et que la foi seule nous enseigne ces grands mystères, dont sans elle nous n'aurions aucune connaissance.* Sur quoi l'on peut avec raison lui demander comment l'on peut démontrer l'existence du Dieu qui a créé la matière, si l'existence de cette matière est encore un problème?...

D'HOLBACH

Système de la Nature. 2^e Partie. Chap. V
Tome II. p. 138-140

IV

L'ORIGINE DE NOS IDEES SUR LA DIVINITE

S'il n'existait point de mal dans ce monde, l'homme n'eût jamais songé à la divinité. Si la nature lui eût permis de satisfaire aisément tous ses besoins renaissants, ou de n'éprouver que des sensations agréables, ses jours eussent coulé dans une uniformité perpétuelle, et il n'aurait point eu de motifs pour rechercher les causes inconnues des choses. Méditer est une peine; l'homme toujours content ne s'occuperait qu'à satisfaire ses besoins, à jouir du présent, à sentir des objets qui l'avertiraient sans cesse de son existence d'une façon qu'il approuverait nécessairement. Rien n'alarmerait son cœur, tout serait conforme à son être, il n'éprouverait ni craintes, ni défiance, ni inquiétudes pour l'avenir; ces mouvements ne peuvent être que les suites de quelque sensation fâcheuse qui l'aurait antérieurement affecté, ou qui, en troublant l'ordre de sa machine, aurait interrompu le cours de son bonheur.
.....

Peu d'hommes, même de nos jours, ont suffisamment étudié la nature, ou se sont mis au fait des causes physiques et des effets qu'elles doivent produire. Cette ignorance était, sans doute, plus grande encore dans des temps plus reculés, où

l'esprit humain dans son enfance n'avait pas fait les expériences et les progrès que nous voyons en lui. Des sauvages dispersés ne connurent qu'imparfaitement ou point du tout les voies de la nature; la société seule perfectionne les connaissances humaines; il faut des efforts multipliés et combinés pour deviner la nature. Cela posé, toutes les causes durent être des mystères pour nos sauvages ancêtres; la nature entière fut une énigme pour eux; tous ses phénomènes durent être merveilleux et terribles pour des êtres dépourvus d'expérience, tout ce qu'ils voyaient dut leur paraître inusité, étrange, contraire à l'ordre des choses.

.

Outre les phénomènes naturels et ordinaires dont les nations furent témoins sans en deviner les causes, elles ont, dans les temps très éloignés de nous, éprouvé des calamités, soit générales soit particulières, qui durent les plonger dans la consternation et dans les inquiétudes les plus cruelles. Les annales et les traditions de tous les peuples du monde leur rappellent encore aujourd'hui des événements physiques, des désastres, des catastrophes, qui ont dû répandre la terreur dans l'esprit de leurs ancêtres. Si l'histoire ne nous apprenait point ces grandes révolutions, nos yeux ne suffiraient-ils pas pour nous convaincre que toutes les parties de notre globe ont été, et suivant le cours des choses, ont dû être et seront encore successivement et dans des temps différents, ébranlées, cultivées, altérées, inondées, embrasées?

.

Ce fut dans ces circonstances fatales que les nations, ne voyant point sur la terre d'agents assez puissants pour opérer les effets qui la troublaient d'une façon si marquée, portèrent

leurs regards inquiets et leurs yeux baignés de larmes vers le ciel, où elles supposèrent que devaient résider des agents inconnus dont l'inimitié détruisait ici-bas leur félicité.

Ce fut dans le sein de l'ignorance, des alarmes et des calamités que les hommes ont toujours puisé leurs premières notions sur la divinité. D'où l'on voit qu'elles durent être ou suspectes ou fausses, et toujours affligeantes. En effet sur quelque partie de notre globe que nous portions nos regards, dans les climats glacés du Nord, dans les régions brûlantes du midi, sous les zones les plus tempérées, nous voyons que partout les peuples ont tremblé, et que c'est en conséquence de leurs craintes et de leurs malheurs qu'ils se sont faits des Dieux nationaux ou qu'ils ont adopté ceux qu'on leur apportait d'ailleurs. L'idée de ces agents si puissants fut toujours associée à celle de la terreur, leur nom rappela toujours à l'homme ses propres calamités ou celles de ses pères; nous tremblons aujourd'hui parce que nos aïeux ont tremblé il y a des milliers d'années. L'idée de la Divinité réveille toujours en nous des idées affligeantes : si nous remontons à la source de nos craintes actuelles, et des pensées lugubres qui s'éveillent dans notre esprit toutes les fois que nous entendons prononcer son nom, nous la trouverions dans les déluges, les révolutions et les désastres qui ont détruit une partie du genre humain, et consterné les malheureux échappés de la destruction de la terre; ceux-ci nous ont transmis jusqu'à ce jour leurs frayeurs et les idées noires qu'ils se sont faites des causes ou des Dieux qui les avaient alarmés.

.....

Nous ne jugeons jamais des objets que nous ignorons que d'après ceux que nous sommes à portée de connaître. L'homme, d'après lui-même, prête une volonté, une intelligence, du

dessein, des projets, des passions, en un mot des qualités analogues aux siennes, à toute cause inconnue qu'il sent agir sur lui. Dès qu'une cause visible ou supposée l'affecte d'une façon agréable ou favorable à son être, il la juge bonne et bien intentionnée pour lui : il juge au contraire que toute cause qui lui fait éprouver des sensations fâcheuses est mauvaise par sa nature et dans l'intention de lui nuire. Il attribue des vues, un plan, un système de conduite à tout ce qui paraît produire de soi-même des effets liés, agir avec ordre et suite, opérer constamment les mêmes sensations sur lui. D'après ces idées, que l'homme emprunte toujours de lui-même et de sa propre façon d'agir, il aime ou il craint les objets qui l'ont affecté ; il s'en approche avec confiance ou avec crainte, il les cherche, ou il les fuit quand il croit pouvoir se soustraire à leur puissance. Bientôt il leur parle, il les invoque, il les prie de lui accorder leur assistance, ou de cesser de l'affliger ; il tâche de les gagner par des soumissions, par des bassesses, par des présents, auxquels il se trouve lui-même sensible ; enfin il exerce l'hospitalité à leur égard, il leur donne un asile, il leur fait une demeure, et leur fournit les choses qu'il juge devoir leur plaire le plus, parce qu'il leur attache lui-même un très grand prix. Ces dispositions servent à nous rendre compte de la formation de ces Dieux *tutélaires*, que chaque homme se fait dans les nations sauvages et grossières. Nous voyons que des hommes simples regardent comme les arbitres de leur sort des animaux, des pierres, des substances impures et inanimées, des fétiches, qu'ils transforment en Divinités, en leur prêtant de l'intelligence, des désirs et des volontés.

D'HOLBACH

Système de la Nature. 2^e Partie Chap. I

p. 6 à 12.

V

L'ORIGINE DES CROYANCES RELIGIEUSES D'APRES BOULANGER

I. *Les anciennes révolutions de la nature sont les sources innocentes de toutes les erreurs humaines.* — Nous sommes tous les jours les témoins de la facilité avec laquelle un homme, rendu à la tranquillité, perd le souvenir des maux qu'il a soufferts, et de l'ardeur avec laquelle il s'occupe à réparer ses anciennes misères. Nous remarquons même souvent qu'un rayon de joie et de contentement suffit pour suspendre nos peines, que nous sommes alors disposés à ne plus regarder que comme de mauvais songes. Il en a été de même du genre humain; après avoir été presque entièrement exterminé par les anciennes révolutions de la nature, il a tout oublié; et lorsque le repos lui fut rendu, il n'a songé qu'à réparer ses pertes.

Les siècles ont vu des temps déplorables, où l'ordre de la nature troublé et renversé a précipité tous les êtres de notre globe dans des calamités sans nombre. Le monde a perdu sa lumière; la marche du soleil et des planètes s'est altérée; les continents que nous habitons ont été des scènes mouvantes, où les incendies, les inondations, les tremblements et les ténèbres ont régné tour à tour, et sur lesquels les mers, les fleuves et les rivières, tantôt débordées, tantôt desséchées, ont produit mille fléaux successifs, qui ont désolé le genre humain.

Il a été des temps où l'homme s'est regardé comme l'objet de la haine et de la vengeance de toute la nature irritée; toutes les sociétés ont été rompues; les hommes ont été obligés d'errer à l'aventure sur les ruines du monde, au gré de tous les fléaux qui semblaient les poursuivre; ils étaient alors sans secours, sans subsistance; et sans consolation; retirés dans les montagnes, elles s'écroulaient sur leurs pieds; fugitifs dans les plaines, les eaux venaient les submerger; cachés dans les antres et les cavernes, ils y étaient ensevelis tout vivants; enfin, toujours errants, toujours cherchant de nouveaux climats et de nouveaux asiles, partout ils étaient persécutés.

Les mouvements naturels qui restent par tout le monde de ces anciennes et effroyables catastrophes, sont aujourd'hui, et depuis une infinité de siècles, méconnus de presque tous les habitants de la terre : ce n'est qu'un petit nombre de physiciens et de philosophes, qui, depuis un siècle tout au plus, commencent à y lire l'histoire ancienne de la nature et du genre humain (1). Mais tout ce qu'ils voient n'est encore considéré de la plupart que comme des objets plus amusants et plus frivoles qu'instructifs et intéressants. Les sublimes anecdotes de la nature gravées par toute la terre en caractères ineffaçables et faits pour toutes les langues, ne sont regardées que comme des songes et des chimères, par le vulgaire prévenu, qui ne veut ni voir ni penser par lui-même.

Si l'on a méconnu les monuments naturels de ces grands événements, l'on a encore plus méconnu les événements historiques; l'on a négligé de maintenir et de conserver les usages, les coutumes et les institutions civiles et religieuses que les

(1) Voyez Telliamed. L'histoire nat. de Buffon, tome I. La préface du tome III des œuvres de Lehmann, etc. (*Note de l'auteur*).

anciens peuples avaient établies, pour perpétuer à jamais le souvenir des malheurs du monde, et pour instruire les races futures de son inconstance et de sa fragilité. Il est pourtant vrai qu'il y a peu de nations qui n'aient conservé à ce sujet quelques traditions confuses, quelques-unes même ont des livres d'une très haute antiquité, qui semblent nous apprendre tout ce qu'il est possible de savoir sur cette partie de l'histoire du monde, et nous en désigner précisément le temps et la durée. Mais tout ce que ces traditions et ces prétendues histoires, que chaque peuple révère comme sacrées, nous ont transmis sur les révolutions de la terre, ne nous présentent que des vestiges faibles, tronqués, mutilés et corrompus; les causes, les progrès, les effets et les suites de ces événements n'y sont que des fables; on n'y remarque aucuns détails qui soient conformes au mouvement de la nature, et analogues à la multitude et à la variété des phénomènes et des accidents, qui ont été sans nombre dans le ciel et sur la terre. Il n'y a pas un seul de ces livres, dans lesquels on prétend faire voir aux hommes l'histoire de leur origine, qui ait insisté sur cette fameuse époque, comme sur la cause et la source des lois, des coutumes, des gouvernements et des religions. Ils gardent tous un profond silence sur les impressions que les malheurs du monde ont faites sur les hommes, aussi bien que sur les suites bonnes ou mauvaises qu'ont eues ces mêmes impressions.

Le déluge universel qui submergea le genre humain, suivant les annales des Hébreux, y paraît avoir moins de suites que n'en avait chez les Romains une inondation du Tibre; c'est un fait isolé, aussitôt oublié que raconté, et qui ne tient plus à aucun des événements des siècles qui ont suivi; ce sont cependant les révolutions de la nature, qui après avoir détruit les nations, ont ensuite été les vrais législateurs des sociétés renou-

velées; ce sont elles, qui, après avoir rendu les nations aussi religieuses qu'elles avaient été misérables, sont par la suite devenues la matière, l'objet et la cause innocente de toutes les fables, de tous les romans de l'antiquité, de toutes les erreurs politiques et religieuses qui ont séduit l'esprit de l'homme, et de toutes les opinions qui ont produit ses malheurs et sa honte.

Ce sera donc l'homme échappé de la ruine du monde, que nous allons considérer et étudier; nous résoudrons par là une infinité de problèmes qui concernent l'homme actuel et le genre humain depuis les temps connus. Ce ne sera point un sauvage, un être métaphysique, ou cette créature créée parfaite et qui s'est corrompue, chimère dont tant de docteurs et de savants se sont vainement occupés; ce sera un être réel que nous examinerons dans un état réel : en le suivant pas à pas à mesure qu'il s'écartera de cette époque, il ne nous mènera pas à des conjectures solitaires, et qui ne tiendront à rien. mais à une route immense, où toutes les parties de la fable et de l'histoire viendront aboutir, s'éclaireront les unes par les autres, et se rangeant d'elles-mêmes dans l'ordre convenable, exposeront à nos yeux la véritable chaîne des annales du monde moral et politique.

Je ne parle ici, et je ne parlerai dans cet ouvrage, que des temps qui ont suivi ceux qui ont donné à l'univers la disposition qu'il a présentement, et que nous lui connaissons depuis un grand nombre de siècles. A l'égard des temps qui les ont précédés ils sont pour moi comme s'ils n'eussent jamais été; bien qu'ils aient existé, ils ont été si obscurs, même pour l'antiquité la plus reculée, que la plupart des peuples anciens se sont imaginé voir la création et la naissance de toutes choses dans les anecdotes déjà corrompues de ce qui n'était que le renouvellement du monde; erreur grossière qui en a fait naître une

infinité d'autres, comme nous le verrons dans le cours de cet ouvrage.

BOULANGER

Recherches sur l'origine du despotisme oriental.

Œuvres. Paris, in-8, 1792. Tome IV. Section III. p. 28 à 33.

II. *Impressions que les malheurs du monde ont dû faire sur les hommes.* — Avant d'entrer dans cet examen, je dois prévenir que l'on doit bien se garder d'imaginer que le genre humain, dans les temps où nous voulons l'étudier, et comme le surprendre, ait été différent du genre humain d'aujourd'hui; c'est une erreur dont il faut se défaire. Six ou sept mille ans d'intervalle, que l'on met communément entre les premiers hommes connus et ceux de notre âge, ont fait supposer à un grand nombre de savants qu'il pouvait et qu'il devait y avoir entre eux et nous des différences très marquées. Il est arrivé de là que dans les questions philosophiques qui les ont concernés, nous avons été portés à en augmenter les difficultés en raison de l'éloignement des temps, et que nous les avons réellement augmentées, parce que nous nous sommes écartés de nous-mêmes, qui ressemblons à nos pères, comme nos pères nous ressemblaient; toute la différence qu'il doit y avoir entre eux et nous, ne consiste que dans quelques inventions et dans quelques connaissances que nous avons acquises depuis eux; à l'égard de certains sentiments ou préjugés naturels, et de certaines idées qui sont presque identifiées avec l'esprit et le caractère de l'homme, et qui le saisissent malgré lui en certaines occasions, nous devons être sûrs que les anciens ont été les mêmes que nous; ils ont pensé, ils ont senti comme nous, et comme nos neveux penseront et sentiront dans des milliers de siècles, s'ils se trouvent dans des circonstances propres à faire naître ou à réveiller ces idées et ces sentiments.

Actuellement prévenus de cette ressemblance, pour nous tracer une image des impressions qu'ont faites les malheurs du monde sur ceux qui en ont été les témoins, il doit nous être égal de nous transporter au milieu d'eux, en nous repliant sur nous-mêmes, ou de supposer que ces malheurs arrivent de nos jours, et que nous sommes témoins de toutes les mêmes calamités qui ont autrefois ravagé l'univers, et presque anéanti le genre huma'n.

Que penserions-nous donc, si le soleil éteint cessait de donner sa lumière? si les forces exaltées de la nature changeaient son harmonie en un nouveau chaos? si les mers inondaient les terres? si les terres se soulevaient contre elles? Que dirions-nous si des milliers de volcans s'embrasaient de toutes parts? si le feu, le soufre, le bitume s'élançaient par torrents du sein des montagnes? si la plupart des continents brisés s'enfonçaient sous nos pieds? Que penserait enfin le genre humain d'aujourd'hui s'il se trouvait au milieu de tant de fléaux et de tant de désolations? Il ne faut pas beaucoup de philosophie et de métaphysique pour le deviner. Il croirait être à la fin du monde; il s'imaginerait être au jour de la justice et de la vengeance; il s'attendrait à chaque instant à voir le juge suprême venir demander compte à l'univers, et prononcer ces redoutables arrêts que les méchants ont toujours craints et que les justes ont toujours attendus. Tels sont les sentiments dont on serait alors saisi et occupé. Ces dogmes sacrés de la fin du monde, du jugement dernier, du grand juge et de la vie future, se retraceraient avec force à notre esprit, et affecteraient profondément et généralement tous les habitants et toutes les nations de la terre. Ces mêmes dogmes affecteront un jour nos neveux, s'ils se trouvent dans ces fatales circonstances : ce sont eux qui ont affecté pareillement nos pères, quand ils ont vu cesser la primitive harmonie de l'univers.

On trouvera peut-être ces idées ou trop simples ou trop composées pour les temps où je viens de me transporter. On voudrait sans doute que je pénétrasse dans l'esprit humain pour y chercher comment ces idées ont pu y naître une première fois; c'est un travail que je laisse à d'autres; ils peuvent philosopher tout à leur aise sur les opinions de ces instants de terreur, qui ne sont point ceux de la philosophie. Il me suffit ici de savoir que ce sont ces dogmes qui ont vivement agi sur l'esprit et sur le cœur des hommes, dans toutes les situations extrêmes de la nature. Passons aux suites, bonnes et mauvaises qu'ont eues ces impressions.

Ibidem. Section IV. p. 34 à 28.

III. *Principes des premières institutions religieuses et erreurs qui sont sorties de l'abus qu'on en a fait.* — Après que la fermentation de la terre fut calmée, et que les débris du genre humain se furent assemblés en diverses contrées pour former de nouvelles sociétés, et s'aider réciproquement à supporter leurs maux et à pourvoir à leurs besoins, les hommes ayant devant les yeux le grand spectacle de l'univers détruit et rétabli, et dans le fond de leurs cœurs tous les dogmes sacrés qui étaient inséparables de ce spectacle, établirent une religion, dont les principaux motifs furent une reconnaissance infinie envers l'être suprême qui les avait sauvés, et le désir d'en instruire toutes les races futures.

Pour perpétuer la mémoire des révolutions arrivées, on institua des fêtes commémoratives, capables par les détails qu'elles représentaient, d'entretenir sans cesse les nations de la fragilité de leur séjour, et de les avertir, par le tableau des vicissitudes passées, de toutes les vicissitudes à venir. Les jugements que Dieu avait exercés sur la terre, y étaient représentés en

même temps comme des leçons sur les jugements qu'il exercerait un jour, et le souvenir des incendies passés devint aussi le pressentiment des incendies futurs. C'est de là que procède ce dogme universel de l'attente de la fin du monde par le feu; dogme connu et reçu de la plus haute antiquité. Les Hébreux et les docteurs orientaux en faisaient remonter l'origine à Adam, à Seth, et aux premiers patriarches; ce qui prouve que dans les plus anciens temps connus il était déjà arrivé des embrasements qui avaient donné lieu à cette crainte.

Ces commémorations ont encore fait naître par la suite des temps, tous les livres prophétiques et apocalyptiques, qui ont si souvent troublé le repos des humains. Les Païens les connaissaient sous les noms d'*Oracles sybillins* ou de *livres achérantiques*, et les Hébreux sous le titre de révélations faites à leurs ancêtres d'avant et d'après le déluge (1). Tous ces peuples en ignoraient la véritable origine, parce que ces livres à la fin s'étaient dénaturés et corrompus. Ils les consultaient néanmoins dans tous les écarts de la nature, c'est-à-dire dans toutes les calamités publiques.

Il est encore très probable que c'est de ce même fonds que les Hébreux ont tiré leurs prophéties de Jérémie, d'Isaïe, d'Ezéchiel et d'autres; ils y appliquent sans cesse à leurs idées une foule de détails apocalyptiques, qui n'appartiennent visiblement qu'aux révolutions générales de l'univers, dont on entretenait primitivement les peuples aux jours de fêtes et d'assemblées, afin de contenir par la crainte ceux qui n'auraient point été contenus par les lois et par la raison.

La descente du grand juge, dont on avait regardé tous les

(1) Les Juifs ont eu plusieurs révélations ou apocalypses, attribuées à leurs premiers patriarches. (*Note de l'auteur.*)

météores et les phénomènes qui concourent à la ruine du monde comme les annonces et les suites, devint un dogme redoutable qui en impose à tous les hommes, et qui les remplit d'une terreur religieuse; cette idée fut sans cesse rappelée et entretenue par les phénomènes accidentels que la nature la mieux réglée produisait alors et produit encore tous les jours. Cette venue du grand juge annoncée par les météores, est le dénouement de tous les usages obscurs et extravagants que toutes les nations ont pratiqués, sans savoir pourquoi, à la vue des éclipses et des comètes, et dans toutes les autres circonstances où l'ordre naturel leur paraissait altéré et changé; comme elles avaient oublié quels étaient alors les vrais motifs de leurs alarmes, elles imaginaient des fables pour en rendre raison, et elles outrèrent et corrompirent des institutions sensées et très religieuses en elles-mêmes. Je ne connais que les Péruviens qui ne soient point tombés dans cet oubli; les éclipses du soleil et de la lune leur rappelaient encore le souvenir des anciennes ténèbres qui avaient autrefois ouvert la terre après son embrasement; ils expliquaient par là leurs usages, et ils avaient raison. Le même peuple regardait cependant les comètes comme les annonces de la mort ou de la naissance des grands personnages; et il se trompait en cela comme tous les autres peuples qui ont été longtemps dans la même idée. Les comètes n'avaient été regardées primitivement que comme les annonces de la ruine du monde et de la venue du grand juge; elles avaient eu rapport à un fait général, mais chacun par la suite n'y avait plus été chercher qu'un fait particulier.

A la suite de tous ces objets d'une crainte instructive dont la religion occupait les hommes, elle leur offrait l'aspect consolant et flatteur de la vie future et du règne des justes, dans un état de félicité, d'abondance et de gloire, qui ne devait plus être

exposé aux révolutions de la nature. C'était ordinairement par là que la religion terminait ses fêtes, ses instructions et ses spectacles; car tous ces dogmes, pour être rendus plus sensibles, étaient représentés par des symboles et par des cérémonies figurées. C'est de l'abus de ces représentations que sont sorties les fables des *Jardins d'Adonis* et d'*Eden*, des *champs élysées*, du *paradis terrestre*, etc. Les poètes et les commentateurs ne les ont placées en tant d'endroits divers, que parce que la plupart des anciens peuples avaient chacun des lieux champêtres et délicieux, où tous les ans ils allaient assister aux représentations figurées et mystiques des délices de cette vie céleste qui doit succéder à celle du monde; c'est de là que provient au Japon, le pèlerinage de la province d'Isje, que l'on fait chaque année pour obtenir la rémission de ses péchés, et pour mériter le bonheur à venir; c'était l'objet des processions annuelles que faisaient les Athéniens au territoire d'Eleusis; les champs élysées n'ont point eu d'autre origine; les noms d'*Isje*, d'*Eleusis* et d'*Elysée* ne sont si visiblement analogues, que parce que la vie future était appelée les champs *El-Isis* ou la *terre de la divine Isis*, nom que l'on donnait à la principale figure qui en était le symbole.

L'objet de ces représentations parut avec le temps si grand et si relevé, que les prêtres abandonnant au peuple l'extérieur de ces cérémonies, et le laissant le maître d'en penser ce qu'il voulait, crurent devoir ne le révéler qu'à un petit nombre de gens choisis; c'est là ce qui donna lieu à tous les mystères de l'antiquité, connus sous le nom d'*Isis*, de *Cérès*, d'*Osiris*, d'*Adonis*, etc., où l'on ne pouvait être admis qu'après de longues et d'austères préparations.

Quoique les détails de ces mystères aient été généralement assez peu connus, il nous en est parvenu cependant quelques

anecdotes, qui peuvent en faciliter l'intelligence. En voici une des mystères d'*Adonis*, qui pour plus d'une raison mérite de trouver ici sa place.

Je supposerai d'abord que le lecteur est au fait de l'histoire d'*Adonis*. On sait que ce dieu phénicien mourait et renaissait tous les ans. J'ajouterai, pour plus d'éclaircissement, qu'il n'avait été dans son origine que le symbole commémoratif du monde anciennement détruit et renouvelé, et qu'il était en même temps une image instructive de sa destruction et de son grand renouvellement futur. Dans une certaine nuit de la fête, où la représentation d'*Adonis* était dans un tombeau, au milieu de l'obscurité et des lamentations, la lumière paraissait tout à coup; un prêtre se montrait avec un air de sérénité, et après avoir fait une onction sur la bouche des initiés, sans doute à cause du secret qui leur était enjoint, il disait à l'oreille de chacun d'eux que le soleil était venu, et que la délivrance était arrivée. Cette grande nouvelle ramenait l'allégresse, et l'on célébrait la résurrection d'*Adonis* par toutes sortes de réjouissances (1). L'extérieur de cette fête était connu et répandu non seulement en Phénicie et en Égypte, mais aussi chez les Grecs et les Romains; on ne voyait dans les premiers jours que deuil et qu'affliction; on n'entendait que les cris funèbres des pleureuses désolées, et l'on ne rencontrait de tous côtés que des tombeaux et des cercueils.

On peut juger par ce culte singulier, et surtout par l'anecdote rapportée ci-dessus, qu'un chrétien qui aurait vécu mille ans ou plus avant la venue du Messie, et qui se serait trouvé à ces fêtes ou mystères d'*Adonis*, eût cru y voir la fin du carême. Le christianisme, comme on voit, date de fort loin.

(1) Voyez *Jul. Firinicius*, et le livre anglais qui a pour titre *Purcha'ss Pilgrimage lib. I, cap. 17, p. 90. (Note de l'auteur).*

Mais revenons à nos anciennes institutions, dont toutes les folies anciennes et modernes n'ont été que les suites et les abus.

Toute la marche du ciel, et l'harmonie rendue au monde, furent pendant longtemps des motifs d'une reconnaissance constante et sans borne envers l'Être suprême; cependant, comme si cette religion eût prévu ce qui devait arriver un jour, elle cherchait dans cette harmonie même, le sujet d'entretenir les hommes de leur instabilité, de peur que l'oubli du passé, et l'habitude d'une félicité permanente, n'éteignissent cette crainte salutaire du grand juge, qu'il était important de conserver. Elle faisait donc des leçons de tout; le déclin du jour et le coucher du soleil lui rappelaient les anciennes ténèbres, la fin de l'ancien monde et la fin future du monde présent. Le lever de l'aurore devint pour elle l'image de l'ancien et du futur renouvellement, aussi bien que du lever du grand juge en faveur des justes; c'est de là que toutes les anciennes fêtes commençaient par la tristesse et finissaient par la joie : elles commençaient au coucher du soleil pour finir à l'autre coucher (1). C'est enfin de là que l'homme idolâtre courut ensuite consulter tous les jours l'aurore ou le soleil levant, et que généralement les peuples ont par toute la terre tourné vers ce côté les portes de tous les temples, s'imaginant que le soleil et le grand juge viendraient du côté de l'Orient.

La fin et le commencement des périodes des astres et des planètes devinrent par le même esprit l'occasion et le sujet de semblables leçons. Les quatre changements de la lune de chaque mois, la variété des quatre saisons de chaque année, étaient

(1) L'usage ancien et presque universel qu'ont eu les nations, de compter par les nuits et non par les jours, tire de là son origine. Le jour sacré ou ecclésiastique commence encore chez nous par le soir. (*Note de l'auteur.*)

de trop vives images de l'instabilité de l'univers, pour ne pas les regarder comme des signaux instructifs.

Tous les peuples eurent donc quatre fêtes dans le mois, et quatre autres fêtes plus solennelles dans l'année, pendant lesquelles, à l'occasion de ces mutations lunaires et solaires on rappelait aux peuples assemblés, que tout avait changé, et que tout changerait encore un jour.

Les fêtes qui avaient rapport au renouvellement des périodes astronomiques, étaient des fêtes de réjouissances, et celles qui avaient rapport à leurs décours et à leur déclin, n'étaient que des fêtes de deuil et de pénitence.

Comme le mois périodique de la lune est de près de vingt huit jours, on devine aisément que ce doit être ici la raison pour laquelle les fêtes lunaires ont été espacées de tout temps de sept en sept jours, et que ce doit être aussi de ce que ces anciennes solennités étaient réglées par le nombre lunaire, qu'est sorti le respect qu'ont eu généralement toutes les nations pour le nombre septenaire. La succession de nos fêtes n'a pas pu dépendre, en effet, d'aucun autre événement ni d'aucune autre raison puisque les quatre solennités du mois étant aux quatre phases lunaires ce que les quatre solennités annuelles sont aux quatre phases solaires, il faudrait ridiculement en conclure que les fêtes ont réglé le cours des astres, tandis que le bon sens nous dit que ce sont les astres qui doivent régler les fêtes. Quoique les Hébreux prétendent que l'œuvre de la création, opérée en sept jours, est le motif et l'origine des fêtes septenaires, nous voyons cependant au premier chapitre de leur genèse, que le soleil et la lune ont été créés pour indiquer et régler les fêtes et les jours d'assemblées. Comment expliquer cette contradiction, à moins que d'être assez stupide pour imaginer que Dieu a bien voulu mettre dans ses ouvrages un rapport astrologique?

L'usage qui fut établi dans les temps primitifs, d'entretenir ainsi les hommes du renouvellement et de la ruine du monde, à la fin et au commencement de toutes les phases et de toutes les périodes astronomiques fut la source innocente d'une infinité d'erreurs, lorsqu'une fois le souvenir du passé se fut affaibli, et lorsque les motifs de ces instructions périodiques furent corrompus et méconnus.

En voyant ces commémorations ramenées et toujours indiquées par le nombre sept, on pensa qu'il avait quelque vertu secrète, et quelque rapport mystérieux avec l'origine, l'existence et la durée du monde.

Les uns imaginèrent qu'il avait été créé; d'autres qu'il avait été renouvelé; et plusieurs qu'il avait été jugé en sept jours. Toutes ces différentes opinions se trouvent chez les Hébreux, comme on peut le voir dans la note ici-bas (1).

(1) En général les Hébreux ont appelé les sept jours de la semaine les sept jours de la *création*; néanmoins ils ont nommé le septième jour, pendant lequel ils célébraient cette prétendue création, du nom *sabbath*, qui est aussi le nom du premier mois de leur année solaire. Sa véritable racine hébraïque ne signifie point *repos*, mais *retour* et *renouvellement*; ainsi cette fête de la création ne pouvait être que la fête du renouvellement du monde. Les psaumes 37 et 92, qui étaient consacrés au souvenir du sabbath, suffirent pour découvrir l'erreur des Hébreux; le premier n'offre rien qu'un tableau de misères et d'afflictions; il ne fait entendre que des cris pitoyables qui ne conviennent ni à David, ni à la création, ni au sabbath de la façon qu'ils le concevaient, mais au jour de la destruction du monde, aux *Osiris* et aux *Adonis* symboliques du monde détruit et du soleil éteint. Le psaume 92 dont le titre a pareillement rapport au sabbath, ne nous offre qu'une peinture du déluge et du rétablissement de la terre. L'auteur du livre de Job, dans cette magnifique description qu'il donne au chapitre sixième des œuvres de la création, y rappelle la *défaite des géants qui gémissent sous les eaux*. On voit la même ambiguïté dans le chapitre quatorzième du livre de la sagesse : *C'est ainsi*, y est-il dit, *qu'au commencement du monde, quand vous fîtes périr les géants superbes, un vaisseau fut l'asile et le dépositaire des espérances de*

Le souvenir du renouvellement de la face de l'univers, s'étant éteint ou considérablement obscurci, la mémoire de l'ancien monde s'éteignait de même nécessairement, et l'on ne pensa plus qu'à celui dont on avait la jouissance. Lorsque par la suite des temps l'on eut assez de loisir pour réfléchir sur son origine, et pour raisonner sur son antiquité, les sentiments ne purent qu'être systématiques et très partagés; on lui donna donc plus ou moins d'antiquité, à proportion du plus ou moins d'idées qu'on avait conservées du passé; cela produisait cette étrange diversité que nous remarquons dans la chronologie des anciens peuples. Comme il est naturel de compter pour rien ce qu'on ne connaît pas, soit dans la nature, soit dans la vaste profondeur du temps, bientôt on sauta par dessus les siècles inconnus; on osa fixer l'instant précis de la première existence du monde et l'on confondit l'ancienne époque de son rétablissement avec l'époque encore plus sombre et plus inconnue de sa création primitive. D'où il arriva que lorsqu'on voulut deviner les détails de ce premier de tous les événements, pour les mettre à la tête des annales du monde, que l'imposture imagina, comme les hommes n'ont pu et ne pourront jamais se représenter les opérations surnaturelles d'un Dieu créateur

l'univers. On voit donc par ces différents passages, que le monde créé et le monde renouvelé y sont toujours confondus. D'après ces variétés on explique aisément un autre endroit du quatrième livre d'Esdras, *chap. 7 vers. 30 et 31* qui a été jusqu'à présent inexplicable. Après avoir annoncé que les horreurs de la fin du monde sont prochaines, le prophète menace les pêcheurs, et leur dit : *que le monde va rentrer dans le chaos des sept jours, comme il est arrivé dans les anciens jugements.* Singulière opinion qui nous fait connaître que les sept jours de la création ou du renouvellement du monde ont encore été regardés comme les sept jours des anciens jugements de Dieu; aussi trouve-t-on quelque part dans l'Écriture : *Je vous ai loué sept fois le jour à cause des jugements de votre justice.* (Note de l'auteur)

et architecte de l'univers autrement que par des analogies grossières, on ne dépeignit cet acte sublime et incompréhensible qu'avec des couleurs souillées par des idées que fournissait encore un souvenir ténébreux et corrompu des grands désordres arrivés lors du changement de l'ancien monde, et l'on ne put disposer les faits et leur succession autrement que selon les règles, ou plutôt selon les chimères extravagantes de l'astrologie judiciaire; science ridicule qu'eut bientôt fait naître l'attention primitive qu'on donnait à tous les mouvements célestes, que l'on crut si intéressants pour le repos et la tranquillité des nouvelles sociétés (1).

Telles sont les sources primitives de ces ténébres, de ce chaos, de ce mélange primitif des éléments et de cet état de

(1) Les folies de l'astrologie ont été inventées avant le système de la création des Hébreux; cela est visible par les rapports qu'on peut remarquer entre les diverses opérations des sept jours et les prétendues vertus et propriétés astrologiques des sept planètes. 1. Le jour auquel le soleil préside, la lumière est faite. 2. Le jour de la lune fut celui où le firmament, l'atmosphère furent faits et où la division des eaux supérieures et des eaux inférieures fut marquée, parce que la lune préside à l'atmosphère, et qu'elle est regardée comme une planète humide et aquatique. 3. Le jour de mars, comme c'est une planète réputée charnelle, brutale, grossière, l'aride parut et fut appelée terre. 4. Est le jour de Mercure. Mercure a toujours été regardé comme le ministre des dieux, comme l'entremetteur et le messager du ciel aux enfers, et des enfers au ciel : ces attributs lui proviennent de ce qu'anciennement il avait été l'annonce symbolique des fêtes, et l'emblème du commerce des mortels avec les dieux par leur culte et leurs prières. C'est là, sans doute, la raison pour laquelle il est dit que les signaux des fêtes et des assemblées (le soleil et la lune) furent placés ce jour-là dans le ciel. 5. Le jour de Jupiter, comme c'est la planète de l'air, et l'abondance multipliée, selon l'astrologie, il a bien fallu que les oiseaux aient été créés dans l'air et les poissons dans la mer, lors du cinquième jour. 6. L'homme et la femme créés le jour de Vénus, ne demandent point d'explication. 7. Dieu enfin s'est reposé le jour de Saturne, qui tranche tout et ne produit rien, dit l'astrologie : (*Note de l'auteur.*)

confusion qu'on a toujours dit avoir précédé la naissance du monde.

L'absurde chaos n'a jamais existé que dans la tête de ceux qui avaient oublié l'antiquité. C'est de là que sont sorties ces histoires frivoles et ridicules de tous ces combats divers, antérieurs à l'origine de toutes choses, de la lumière contre les ténèbres, des anges contre les démons, du bon contre le mauvais principe, de Lucifer contre Dieu, du soleil contre la lune, des géants contre les dieux, de Typhon contre Osiris, et plusieurs autres de cette espèce (1).

Le nombre sept étant ainsi devenu un nombre plein de vertu et de mystère, on respecta, non seulement le septième jour, mais encore la septième semaine, la septième année, la septième semaine de mois et d'années. La fin du monde fut toujours attendue après des périodes sabbatiques; les Manichéens, d'après une infinité d'anciens peuples, l'attendaient le septième jour de chaque semaine; les Mexicains à la fin de chaque semaine

(1) C'est une chose remarquable dans les annales du monde, recueillies par Sanchoniaton, dont Eusèbe nous a conservé les précieux fragments, que cet auteur n'y parle en aucune façon du déluge; ce qui lui a attiré bien des reproches. de la part des docteurs chrétiens. Mais si l'on examine le détail qu'il nous donne de la création, on y reconnaîtra aisément que ce ne sont les détails que d'une véritable révolution; et l'on peut faire la même remarque dans les anecdotes de tous les prétendus ancêtres qu'il donne au genre humain : il n'est donc pas étonnant qu'il ne parle pas du déluge. L'auteur des annales hébraïques qui nous fait l'histoire d'une création et d'un déluge, a commis une faute bien plus grossière : sa création n'est que le déluge, son déluge n'est que sa création; ces deux événements ne sont réellement dans la genèse qu'un double emploi d'un seul et même fait, considérée sous deux point de vue différents; l'un naturel qu'il a placé en second, et l'autre astrologique, systématique, ou mystique, comme on voudra le nommer, qu'il a placé en premier. Cette remarque donne la solution des causes qui ont produit les différentes chronologies des Hébreux et des Samaritains. (*Note de l'auteur.*)

de semaines d'années; et tous les docteurs orientaux, à la fin des semaines de centaines ou de milliers d'années. Enfin ce nombre, et plusieurs autres encore, auxquels on attribua des vertus semblables, devinrent, par le mélange de toutes les idées primitives, outrées et corrompues pour les uns, des termes divins et heureux pour les autres, des termes redoutables et funestes, dont une multitude de rabbins, de cabalistes, d'astrologues, de prophètes, d'autres têtes creuses et superstitieuses ont abusé dans tous les temps avec la dernière extravagance, et souvent aux dépens du repos et du bonheur du genre humain.

A cette attente de la fin du monde, qui, d'un dogme religieux devint un dogme plein de folie et de superstition, nous avons dit que la religion joignait primitivement ceux qui concernaient la descente du grand juge, et la vie future. Comme ces trois dogmes étaient inséparables, les erreurs provenues de l'abus qu'on en fit furent ainsi inséparables. Les révolutions périodiques des années, les météores, et tout ce que l'ignorante antiquité appelait les signes du ciel, au lieu d'être, comme par le passé, les annonces des instructions qu'on devait alors donner aux hommes, ne furent plus que les annonces de l'arrivée de rois conquérants, de législateurs, de prophètes et de personnages chimériques, que l'on attendait au lieu du grand juge, dont l'attente primitive fut corrompue et personnifiée : ces signes du ciel ne furent plus les annonces du jugement dernier et de la vie future, mais du sort et des révolutions des empires et des grands changements politiques qui devaient arriver, disait-on, parmi les nations et même dans les familles.

Par là, l'imagination des hommes toujours fixée sur les astres donna lieu à des révolutions civiles et religieuses sur la terre, quand elle crut en avoir aperçu d'astronomiques dans le ciel; et l'imposture même en supposa dans le ciel, quand il en

arrivait de naturelles sur la terre, ou lorsqu'elle voulait y en faire naître afin d'en profiter.

C'est par ces fatales préventions que l'esprit humain s'est trouvé disposé, depuis une infinité de siècles, à être la dupe, le jouet et la victime de tous les fanatiques et de tous les imposteurs, qui ont eu l'adresse de faire tomber sur eux les regards des nations, toujours remplies d'une espérance vague et d'une attente indéterminée.

Je n'oublierai point ici des institutions de la religion primitive, dont la connaissance peut jeter un grand jour sur une multitude d'usages, la plupart obscurs et corrompus, que l'antiquité nous présente dans ses fêtes, et dans ses solennités. Cette religion eut un soin particulier d'entretenir le souvenir de la misère des premiers hommes, c'est-à-dire de ceux qui avaient été les témoins malheureux de la ruine de l'univers; dans cette intention elle obligeait en certains temps de mener une vie errante, de ne se vêtir que de peau, de ne manger que des fruits sauvages, de demeurer dans des bois, des bocages et des cavernes.

C'est de là, en partie, qu'ont dû venir les orgies et les bacchantales du paganisme, et diverses fêtes des Hébreux, qui y avaient tant de rapports pour l'extérieur. Mais tous les peuples avaient perdu de vue leurs anciens et véritables motifs. On retrouve cependant encore quelques précieux restes de ces commémorations chez les païens. Il y avait à Athènes et en Syrie, comme on le voit dans Plutarque et dans Lucien, des fêtes funèbres qu'on y célébrait encore du temps de Sylla, en mémoire de ceux qui étaient périés dans les déluges d'Ogyges et de Deucalion. Si on étudie la plupart des fêtes des Mânes et des Lemures chez les Grecs et chez les Romains, on y retrouvera encore cet ancien motif, aussi bien que dans plusieurs autres

jeux ou spectacles funèbres qui se représentaient par coutume et sans trop savoir pourquoi.

Les fêtes du soleil, qui s'appelaient en Perse les *mémoriaux* (1), avaient sans doute la même origine. Les Japonais savent encore que toutes leurs fêtes n'étaient autrefois que des jours de deuil et de lamentations; je soupçonne même que le culte des ancêtres qui y est établi, aussi bien qu'à la Chine et dans d'autres lieux de l'Asie, n'a point d'autre source. Les lettrés de Tonquin, dit le P. Tissannier dans la relation de cette contrée, adorent à toutes les nouvelles lunes les âmes des ancêtres qui sont autrefois morts de faim : rien sans doute ne justifie mieux nos soupçons. Dans l'île de Samothrace, il y avait aussi du temps de Diodore de Sicile des fêtes annuelles de ce genre, que l'on y célébrait encore, en allant sur toutes les hauteurs remercier les dieux de l'ancienne délivrance des eaux du déluge; et j'ai reconnu que le culte idolâtre qui a été rendu à tant de montagnes, n'avait été qu'une des suites de la reconnaissance que les peuples avaient conservée pour les asiles qui avaient sauvé les débris du genre humain.

Enfin la commémoration des révolutions de la nature, soit par l'eau, soit par le feu, a été l'intention originelle et l'objet primitif de toutes les fêtes de l'antiquité, quelles qu'elles soient, et chez quel peuple que nous jetions les yeux. En les considérant à l'avenir sous ce point de vue, et en les comparant et les conciliant les unes avec les autres, elles n'auront plus pour nous de mystère et d'obscurité; elles nous dévoileront la véritable histoire du monde, qui ne s'est conservée que par là. L'on saura, par exemple, à quels événements doivent se rap-

(1) Voyez Selden, *préface des dieux de Syrie*. (Note de l'auteur.)

(2) Livre V. (Note de l'auteur.)

porter les commémorations que faisaient les Égyptiens des malheurs d'Osiris; celles que faisaient les Hébreux des misères qu'ils disaient avoir souffertes en Egypte et dans les déserts. On ne sera point embarrassé de savoir de quel fait et de quel temps il faut rapprocher la vie frugale qu'observent en de certains temps les Japonais, qui ne mangent, en mémoire de leurs ancêtres, que des coquillages; et l'on apprendra pourquoi leurs spectacles et leurs théâtres ne représentent alors que des cabanes et des chaumières misérables. Alors on ramènera avec facilité tous ces usages à la même source d'où les Égyptiens, les Grecs, les Siciliens, les Romains avaient tiré certaines fêtes de Bacchus et de Cérès, où ils représentaient l'ancienne façon de vivre de leurs pères, lorsqu'ils menaient, disaient-ils, une vie errante et sauvage. Il en sera de même de nos usages d'Europe, soit religieux, soit populaires; ce grand et nouveau point de vue les éclaircira tous un jour, et fera tomber l'illusion par laquelle le mensonge et l'ignorance nous en ont caché depuis tant de siècles les vrais principes et la véritable origine.

Je ne finirais point si à l'occasion de ces institutions primitives j'entreprenais de détailler tous les maux et toutes les différentes erreurs qu'a produits l'abus général et universel qu'on en a fait, quoique toutes les institutions et les dogmes qui en étaient les principes fussent raisonnables, et sages, et si propres par eux-mêmes à faire le bonheur des sociétés, en y maintenant l'ordre et la police d'où ce bonheur dépend. L'énumération de ces erreurs demanderait un vaste champ, et elle contiendrait d'ailleurs, une multitude d'autres objets qui n'auraient plus de rapport au nôtre.

Je n'ai insisté ici que sur les erreurs capitales qui font aujourd'hui comme la base de toutes les religions du monde; j'ai cru le devoir faire tant parce que les systèmes politiques que

nous voulons étudier en sont dérivés, et y sont encore étroitement liés, que parce que l'homme superstitieux et l'homme esclave sont enchaînés par les mêmes entraves et par les mêmes préjugés.

Ibidem. Section VI. p. 45 à 66.

VI

HISTOIRE ABREGEE DES DEBUTS DU CHRISTIANISME

Ce fut au milieu de cette nation, ainsi disposée à se repaître d'espérances et de chimères, que se montra un nouvel inspiré, dont les sectateurs sont parvenus à changer la face de la terre. Un pauvre Juif, qui se prétendit issu du sang royal de David (1), ignoré longtemps dans son propre pays, sortit tout d'un coup de son obscurité pour se faire des prosélytes. Il en trouva dans la plus ignorante populace; il lui prêcha donc sa doctrine, et lui persuada qu'il était le fils de Dieu, le libérateur de sa nation opprimée, le Messie annoncé par les prophètes. Ses disciples, ou imposteurs, ou séduits, rendirent un témoignage éclatant de sa puissance; ils prétendirent que sa mission avait été prouvée par des miracles sans nombre. Le seul prodige, dont il fut incapable, fut de convaincre les Juifs, qui, loin d'être touchés de ses œuvres bienfaisantes et merveilleuses,

(1) Les Juifs disent que Jésus était fils d'un soldat nommé *Pandhira* ou *Panther*, qui séduisit *Marie*, qui était une coiffeuse mariée à un nommé *Jochanam* : ou, selon d'autres, *Pandhira* jouit plusieurs fois de *Marie*, tandis que celle-ci croyait avoir affaire à son mari; par ce moyen, elle devint grosse, et son mari chagrin se retira à Babylone. D'autres prétendent que Jésus apprit la magie en Egypte, d'où il vint exercer son art en Galilée, où on le fit mourir. Voyez Pfeiffer, *Théol. Judaicae et Mahometicae etc. principia. Lipsiae*, 1687. D'autres assurent que Jésus fut un brigand, et se fit chef des voleurs. Voyez la *Gemare* .. (Note de l'auteur)

le firent mourir par un supplice infamant. Ainsi, le fils de Dieu mourut à la vue de tout Jérusalem; mais ses adhérents assurèrent qu'il était secrètement ressuscité trois jours après sa mort. Visible pour eux seuls, et invisible pour la nation qu'il était venu éclairer et amener à sa doctrine, Jésus ressuscité conversa, dit-on, quelque temps avec ses disciples, après quoi il remonta au ciel, où, devenu Dieu comme son père, il partage avec lui les adorations et les hommages des sectateurs de sa foi. Ceux-ci, à force d'accumuler des superstitions, d'imaginer des impostures, de forger des dogmes, d'entasser des mystères, ont peu à peu formé un système religieux, informe et décousu, qui fut appelé le *Christianisme*, d'après le nom du *Christ* son fondateur.

Les différentes nations, auxquelles les Juifs furent respectivement soumis, les avaient infectés d'une multitude de dogmes empruntés du paganisme : ainsi la religion Judaïque, égyptienne dans ses origines, adopta les rites, les notions, et une portion des idées des peuples avec qui les Juifs conversèrent. Il ne faut donc point être surpris si nous voyons les Juifs, et les Chrétiens qui leur succédèrent, imbus de notions puisées chez les Phéniciens, chez les Mages ou les Perses, chez les Grecs et les Romains. Les erreurs des hommes, en matière de religion, ont une ressemblance générale; elles ne paraissent différentes que par leurs combinaisons. Le commerce des juifs et des chrétiens avec les Grecs, leur fit surtout connaître la philosophie de Platon, si analogue avec l'esprit romanesque des Orientaux, et si conforme au génie d'une religion qui se fit un devoir de se rendre inaccessible à la raison (1). Paul,

(1) Origène dit que Celse reprochait à Jésus Christ d'avoir emprunté plusieurs de ses maximes à Platon. Voyez *Orig. contra Cels.* I 6. S. Augustin avoue qu'il a

le plus ambitieux et le plus enthousiaste des disciples de Jésus, porta donc sa doctrine, assaisonnée de sublime et de merveilleux, aux peuples de la Grèce, de l'Asie, et même aux habitants de Rome; il eut des sectateurs, parce que tout homme, qui parle à l'imagination des hommes grossiers, les mettra dans ses intérêts, et cet apôtre actif peut passer, à juste titre, pour le fondateur d'une religion, qui, sans lui, n'eût pu s'étendre, par le défaut de lumières de ses ignorants collègues, dont il ne tarda pas à se séparer, pour être chef de sa secte (1).

Quoi qu'il en soit, le christianisme, dans sa naissance, fut forcé de se borner aux gens du peuple : il ne fut embrassé que par les hommes les plus abjects d'entre les Juifs et les païens : c'est sur des hommes de cette espèce que le merveilleux a le plus de droit (2). Un Dieu infortuné, victime innocente de la méchanceté, ennemi des riches et des grands, dut être un objet consolant pour des malheureux. Des mœurs austères, le mépris

trouvé dans Platon le commencement de l'évangile de S. Jean. Voyez S. Augustin *Confe I. VIII. ch. 9. 10. 20.* Les notions du verbe sont visiblement empruntées de Platon; l'Église depuis a su tirer un très grand parti de ce philosophe, comme on le prouvera par la suite. (*Note de l'auteur.*)

(1) Les Ébionites, ou premiers Chrétiens, regardaient S. Paul comme un apostat, un hérétique, parce qu'il s'écartait entièrement de la loi de Moïse, que les autres apôtres ne voulaient que réformer. (*Note de l'auteur.*)

(2) Les premiers Chrétiens furent appelés, par mépris, *Ebionites* : ce qui signifie des *mendiants*, des *gueux*. Voyez *Orig. contra Cels un II. et Euséb. hist. eccles. l. III ch. 37. Ebion*, en hébreu, signifie *pauvre*, On a voulu depuis personnifier le mot *Ebion*, et l'on en a fait un hérétique, un chef de secte. Quoi qu'il en soit, la religion chrétienne dut surtout plaire aux esclaves, qui étaient exclus des choses sacrées et que l'on regardait à peine comme des hommes; elle leur persuada qu'ils auraient leur tour un jour, et que dans l'autre vie ils seraient plus heureux que leurs maîtres. (*Note de l'auteur.*)

des richesses, les soins, désintéressés en apparence, des premiers prédicateurs de l'Évangile, dont l'ambition se bornait à gouverner les âmes, l'égalité que la religion mettait entre les hommes, la communauté des biens, les secours mutuels que se prêtaient les membres de cette secte furent des objets très propres à exciter les désirs des pauvres, à multiplier les chrétiens.

D'HOLBACH

Le Christianisme dévoilé. Chap. III. p. 15-18

VII

L'AVENEMENT DU CHRISTIANISME ET SES CONSEQUENCES

Si nous voulons borner nos recherches à l'objet qui nous occupe, et examiner pourquoi les nations modernes ont tant dégénérée de la grandeur qui caractérise les peuples anciens, nous ne pourrons nous dissimuler que cette décadence générale date de l'établissement du christianisme en Europe. Je n'attribue point à cette doctrine les longues et épaisses ténèbres qui ont couvert les nations de cette partie du monde pendant les siècles du Moyen Age; je sais que l'irruption des barbares a dû entraîner après elle des désordres longtemps irréparables; mais j'examine pourquoi depuis trois siècles d'efforts et de travaux, l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, le Nord, ayant produit cette foule de grands hommes dans tous les genres, les nations modernes n'ont cependant rien acquis de cette grandeur, de cette élévation d'idées et de courage que nous remarquons chez les peuples anciens; j'examine pourquoi l'absurdité, la sottise et la pédanterie, ont conservé leurs usurpations au milieu des peuples les plus éclairés, et opposent encore aujourd'hui une barrière insurmontable aux progrès de la raison et de la félicité publiques.

Il faut convenir que l'esprit de l'Évangile n'a jamais pu s'allier avec les principes d'un bon gouvernement. Cette doc-

trine, née dans le sein du judaïsme, n'a pu prospérer que dans le cerveau d'une foule d'enthousiastes qu'on peut tolérer dans un État parce qu'il faut tout tolérer, excepté la rébellion et les crimes, mais qui ne contribueront jamais à son bonheur et à sa gloire. Les vertus qu'elle enseigne ne sont pas bonnes pour cette vie-ci; l'humilité, la foi, l'espérance, la mortification du vieil homme, ne sont pas propres à en former de grands; la charité même, tant recommandée dans l'Évangile et dont ses défenseurs font son plus ferme bouclier, ne peut tenir lieu de justice, d'humanité, de générosité, de bienfaisance et d'autres vertus dont on lit tant d'exemples touchants dans les annales des peuples éclairés et policés. D'ailleurs, cet esprit de charité chrétienne ne se borne point au soulagement des besoins de cette vie que la bienfaisance naturelle à l'homme lui a toujours appris à soulager par ses secours; il s'étend jusqu'aux biens de l'autre vie, et a fait égorger charitablement des milliers d'hommes de peur qu'ils ne se damnassent. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un bon chrétien doit méconnaître son père et sa mère, et qu'un homme qui a ces vertus sublimes fait ordinairement un fort mauvais citoyen.

Cette religion répandue dans l'empire romain pendant les premiers siècles après la perte de la liberté, faisant des progrès obscurs, n'influa point sur le génie des peuples; mais lorsque le sacerdoce eut perdu l'esprit apostolique, lorsque l'ambition des prêtres eut fait de cette doctrine l'instrument de leur grandeur et de leur domination, tout changea de face en Europe. Il fallut adopter des préceptes donnés à quelques enthousiastes aux principes des gouvernements, et faire accorder des lois, observées jadis par quelques gens de la lie du peuple, avec un nouveau code dont le résultat devait être le pouvoir despotique de l'Église. Ainsi la doctrine chrétienne ne ressembla bientôt

plus à l'Évangile; cette religion, à qui son maître avait donné pour base l'humilité, la souffrance, la pauvreté, le pardon des injures, toutes les qualités enfin dont la nécessité fait des vertus aux gens du peuple, devint bientôt la plus orgueilleuse, la plus entreprenante, la plus implacable, la plus intolérante de toutes, et comme toutes les ressources de la ruse et de la fraude furent employées pour étendre la domination des prêtres, toutes les subtilités de l'esprit humain furent aussi mises en œuvre pour sauver la disparité de ces principes et de cette conduite.

Il en résulta bientôt cette dégradation générale des esprits dont nous n'avons pu nous relever encore. Constantin, à qui les prêtres ont osé donner le titre de Grand, faisant de ce culte la religion dominante de l'État, prit sans doute un parti que sa politique lui conseilla, et que ses crimes avaient rendu nécessaire. Ne pouvant se flatter de rendre ses usurpations agréables en Italie, et de gagner la confiance des Romains, qui conserveraient toujours une espèce de fantôme de leur ancienne grandeur, il s'attacha au parti chrétien et acheva sans doute de se rendre haïssable par cette démarche. Elle en entraîna bientôt une autre, la plus funeste de toutes : l'établissement de la résidence impériale à Byzance; Constantin, en fixant son séjour au milieu de ses partisans, abandonna l'Italie et l'Occident à la tyrannie des papes et à l'irruption des barbares : car il est plus que vraisemblable que sans cette translation ces deux fléaux n'auraient jamais affligé l'Europe.

Ainsi Constantin, par une suite de sa politique cruelle et devenue nécessaire, consacra le malheur de cette partie du monde pour des milliers de siècles. Je sais que de grandes révolutions ne sont pas l'ouvrage d'un seul homme; qu'elles se préparent de loin, et qu'il faut des siècles pour les porter à

ce point de maturité qui les fait éclore. Il fallait sans doute au temps de Constantin un nouveau culte du monde; celui que Mahomet établit bientôt après avec tant de succès dans une autre partie du monde prouve assez cette nécessité. L'inquiétude des esprits était devenue générale; elle ressemblait parfaitement à celle qui commence à se manifester parmi nous; qui a produit la réformation au *xvi^e* siècle, et qui présage aujourd'hui la chute du christianisme. Il arrive des époques où l'ennui fait plus que les efforts les plus opiniâtres. Enfin, au siècle de Constantin, le paganisme était à son point de maturité, et rien ne put empêcher sa chute; mais il faut gémir de le voir remplacé par deux cultes si contraires au progrès de l'esprit humain.

Il y a apparence que le grand Julien, si indignement calomnié par les prêtres, prévint toutes les suites malheureuses de cette révolution, mais il opposa inutilement son génie à un torrent qu'il était trop tard d'arrêter. Le goût de l'absurdité avait déjà gagné les esprits, la fureur des disputes scolastiques possédait déjà toutes les têtes; ce talent qui donnait à un sot la facilité de jouer le rôle d'un homme supérieur devait être précieux pour la multitude. Il paraît, il est vrai, que les esprits, en Italie ont plus longtemps résisté à cette contagion générale; M. de Voltaire a remarqué quelque part que, parmi plus de quatre vingt hérésiarques qui partageaient alors l'Eglise de Jésus Christ, il n'y en eut pas un seul Romain; le génie de Rome faisait encore sentir les derniers restes d'une impulsion mourante; mais bientôt après l'absurdité des esprits devint générale, et les Grecs, ayant perdu depuis longtemps la trempe de leur génie qui les caractérisa du temps de leur liberté et de leur gloire, asservis depuis des siècles, habiles dans l'art de manier le sophisme et dans toutes les subtilités de l'école si convenables

à des esclaves, inondèrent toute l'Europe de leurs fureurs dogmatiques.

Cette révolution produisit ce système d'éducation, uniforme dans tous les pays où le christianisme a pénétré, système qui a tenu les peuples abrutis pendant une longue suite de siècles; qui, malgré la renaissance des lettres, subsiste dans toute sa force dans tous les pays où la superstition s'est maintenue, et dont les principes se sont conservés même dans les contrées où la raison a fait le plus de progrès. Qu'on envisage ce système et tous ses procédés sans prévention, on verra qu'il n'est propre qu'à former un peuple de moines. Qu'est-ce qu'un bon moine? C'est un fainéant qui s'est engagé à être inutile au monde, qui sait bien sa controverse, et qui observe la loi de la chasteté, car depuis que les hommes ont été assez absurdes pour regarder comme une perfection l'abstinence de l'acte de la propagation auquel la nature a attaché un attrait si invincible, il a été plus criminel à leurs yeux de manquer à cette sanction ridicule et contraire aux vues de la nature que de négliger les devoirs les plus sacrés. Qu'est-ce qu'on appelle de même un écolier qui donne de grandes espérances? C'est un enfant qui sait bien argumenter et qui ne court point après les filles. Une fille bien élevée est celle qui sait bien son catéchisme et qui ne paraît point sensible aux impressions de l'amour et de la volupté. De là cet usage, aussi insensé que général, de dérober aux enfants avec le plus grand soin la connaissance de la différence des sexes; usage meurtrier et destructeur qui, irritant notre curiosité au moment où le sang circule dans nos veines avec le plus d'effervescence, est devenu la source de la débauche et de la perte de la jeunesse.

Les bornes de ce travail ne permettent point qu'on suive les produits de ce funeste système; mais qu'on examine notre

institution publique dans tous ses détails, et l'on trouvera partout les traces de cet esprit monacal. Nul germe de grandeur, nulle idée de patriotisme et de véritable gloire, ne fut jamais inculquée à la jeunesse dans nos collèges, et ce qui doit faire verser des larmes amères, c'est que les hommes dont le sort est de disposer de la destinée des nations ne sont pas autrement élevés que ceux qui doivent un jour régir un monastère; un respect aveugle pour la religion est tout ce qu'il importe à ses ministres que le souverain conserve de son éducation; s'ils peuvent y ajouter beaucoup de stupidité, ce sera tant mieux, parce qu'ils seront sûrs que jamais la raison ne pourra se montrer sous un tel prince. On réfléchit avec horreur et avec amertume sur la manière dont la plupart des princes de la communion romaine sont élevés, et l'on voit la raison pourquoi les héros et les grands hommes de toute espèce nous sont venus du Nord depuis deux siècles.

Il y aurait un ouvrage bien grand et bien profond à faire, sur l'influence du système religieux d'un peuple, sur son génie, ses mœurs, ses arts, sa police, etc. Je vois Cicéron devant les juges de Verrès apostropher la déesse Vénus, et exciter une commotion générale dans son auditoire; je pense qu'aucun de nos avocats, quelque habile, quelque éloquent qu'il fût, n'oserait jamais interpellier la Vierge Marie dans un plaidoyer, sans s'exposer à l'instant à la huée de l'assemblée, dont la plus grande partie ne se couche pas cependant sans lui avoir dit un *Ave*. Il faut donc qu'il y ait quelque chose de noble et de poétique dans l'une de ces fictions, et que l'autre en soit absolument dépourvue. Je vois les Raphael, les Guide, les Carrache, les Dominiquin, consacrer leur sublime pinceau à des tableaux de dévotion. Ce saint Etienne écrasé de pierres, ce saint Laurent sur le gril, ont sans doute un caractère que

j'admire; pour faire de tels tableaux, il faut sans doute un génie divin et sublime. Mais quels sentiments peuvent-ils inspirer? Des sentiments de dégoût et de fanatisme. Je vois le comble de l'égarement et de la dégradation des hommes dont les uns deviennent les bourreaux anarchés des autres pour une chose inintelligible et absurde, et ce spectacle continuel m'accoutume au mépris de la nature humaine, ou à la vénération de la plus triste de nos folies. Mais lorsqu'un peintre de génie m'aura montré ce généreux Romain qui se brûla devant Por-senna le poignet avec lequel il l'avait manqué, j'éprouve une foule de sentiments grands et élevés qui, répétés souvent, influent nécessairement sur mon courage, tandis que les autres dégradent insensiblement en moi tout principe de générosité et de noblesse. Il en est de même du ciseau de Michel Ange employé aux statues des Scipions, des Cicéron, des Trajan, des Marc-Aurèle, ou bien à conserver l'image d'un saint Jérôme, d'un saint François, d'un saint Roch, d'un saint Antoine. Une mythologie remplie de charme et de poésie donnera à un peuple des images riantes, des spectacles pleins de goût et de noblesse; une mythologie qui imprime à l'héroïsme un caractère de divinité entretiendra dans un peuple la grandeur des idées, l'élévation de l'esprit et du courage; une mythologie basse et ignoble qui mettra notre orgueil à souffrir, pour l'amour de Dieu et pour notre salut, l'abaissement, l'ignominie, la servitude, aura à la longue les plus sinistres influences sur l'esprit des peuples, et voilà pourquoi il y a une si grande différence entre un Romain qui sort d'enfance, comme ils disaient, et un jeune chrétien français ou allemand qui sort du collège.

GRIMM

Correspondance littéraire

Avril 1763. Tome V p. 260 à 265.

VIII

LA MORALE RELIGIEUSE

Pour rendre les hommes meilleurs, il faut les porter à la recherche de la vérité, leur faire cultiver la raison, leur mettre des expériences sous les yeux, leur montrer les effets dangereux du vice, leur faire sentir les avantages de la vertu. Tel est l'objet de la Morale. Pour rendre les hommes plus heureux, il faut les unir d'intérêts, resserrer entre eux les liens de la société, les inviter et les forcer à faire le bien et à s'abstenir du mal. Voilà l'objet de tout Gouvernement, qui n'est que le pouvoir de la Société déposé dans les mains d'un ou de plusieurs citoyens, pour obliger tous ses membres à pratiquer les règles de la morale.

La Morale est l'art de bien vivre avec les hommes. La vertu consiste à se rendre heureux par le bonheur que l'on procure aux autres.

Il n'est personne qui ne reconnaisse l'utilité de la Morale; cependant ses vrais principes semblent encore enveloppés des nuages que les yeux les plus perçants ne pénètrent qu'à peine. Chacun exalte les avantages de la vertu, et l'on est fort peu d'accord sur les idées que l'on doit se faire de la vertu : elle n'est pour le grand nombre qu'un mot vague que l'on admire, sans pouvoir y attacher aucun sens déterminé. D'où peut venir l'ignorance ou l'incertitude des hommes sur des objets dont

ils s'accordent à reconnaître l'importance et la nécessité? A quoi faut-il attribuer le peu de lumières que nous avons sur nos devoirs, nonobstant les recherches profondes et les travaux opiniâtres de tant de sages, qui depuis tant de siècles ont étudié l'homme et ses rapports? D'un côté la Théologie par ses notions obscures et souvent contradictoires a porté des ténèbres palpables dans la science la plus simple, la plus claire, la plus susceptible d'être démontrée, la plus intelligible pour tout le monde. D'un autre côté la politique, bien loin de prêter ses secours à la Morale, la contredit à tout moment et rend totalement inutiles les principes et les maximes qu'elle présente ; et les puissances invisibles et les puissances visibles semblent avoir combiné leur pouvoir pour empêcher le cœur de l'homme de se porter vers les objets les plus nécessaires à son bonheur en ce monde.

Au lieu de chercher sur la terre les principes d'après lesquels les hommes devaient régler leurs actions, la Religion les chercha dans les cieux ; au lieu de fonder la Morale sur les rapports sensibles qui subsistent entre les hommes, elle les fonda sur les rapports que l'on supposa subsister entre les hommes et les puissances inconnues, que l'on plaça dans les régions inaccessibles de l'empyrée. Demandez aux Théologiens de tout pays ce que c'est que la morale? ils vous diront que c'est l'art de plaire aux dieux : que c'est la divinité qu'on offense quand on offense les hommes ; que c'est elle qui punit en ce monde ou qui punira dans un autre, les attentats commis contre la société, et qui récompensera les actions vertueuses. Demandez à ces illuminés ce que c'est que la vertu? Ils vous répondront que c'est la conformité des actions de l'homme avec les volontés de son Dieu. Mais qu'est-ce que le Dieu dont vous annoncez les volontés à la terre? c'est, nous disent-ils, un être incompréhen-

sible, dont les mortels ne peuvent se former aucune idée. Quelles sont les vues de Dieu auxquelles vous dites que les hommes doivent se conformer? Elles sont impénétrables pour nous; mais ce Dieu a révélé la conduite que l'homme doit tenir et à l'égard des autres hommes, et à l'égard de lui-même. Ce Dieu est-il le même pour les habitants de toute la terre? non; et le Dieu et les préceptes varient dans les différentes contrées du globe. Il n'est pas le même et ne parle pas le même langage au Chinois, à l'Indien, au Persan, à l'Européen. Chaque Religion prescrit au peuple qui l'admet, des devoirs différents, ce que la divinité ordonne ou permet dans un temps ou dans un lieu est rigoureusement défendu dans d'autres temps ou dans d'autres lieux.

Si, pour démêler les intentions divines, on consulte les livres que chaque religion fait révéler à ses adhérents, on trouve que, sans violer les règles les plus évidentes de la morale, il est impossible de s'y conformer. Dans toutes les religions de la terre, la Divinité est représentée comme un souverain injuste, furieux, implacable dans sa colère, punissant les coupables sans proportion ni mesure; faisant porter aux enfants innocents les iniquités de leurs pères; ne mettant point de terme à sa cruauté révoltante, ordonnant despotiquement la perfidie, le vol, le meurtre, le carnage. En un mot, dans les nations mêmes qui passent pour les plus civilisées, la Religion fait adorer des tyrans invisibles qui se mettent au-dessus de toutes les règles de la morale, et dont l'exemple suffit pour anéantir toute idée de devoirs dans l'esprit de leurs adorateurs. Le caprice, la licence, la violation de toute équité sont-ils donc des modèles que l'on puisse proposer à des êtres raisonnables faits pour vivre en société? N'est-ce pas les exciter au crime, que de leur dire qu'ils doivent imiter des êtres qu'on représente sous les

traits des plus méchants des hommes? Les attentats les plus contraires à la Politique, les plus outrageants pour la Morale, les plus révoltants pour l'Humanité, ont été commis sans scrupule sous prétexte d'obéir et de plaire à la Divinité.

Le Paganisme a rempli l'Olympe d'une foule de Divinités que la mythologie nous représente comme des monstres de luxure, de débauche, d'infamie. La conduite d'un Jupiter qui remplit le ciel et la terre de ses dérèglements et de ses crimes, n'avait-elle pas de quoi déterminer le libertinage le plus déterminé?

Tout homme qui s'est fait la moindre idée de la Morale, s'il n'est totalement aveuglé par ses préjugés, pourra-t-il se proposer pour modèle le Dieu jaloux, inconstant, vindicatif, sanguinaire de la Judée? Ce Dieu, injuste pour tous les peuples, à l'exception de celui que son caprice a choisi, ce Dieu des armées et des vengeances, ce Dieu exterminateur des nations, est-il fait pour servir d'exemple à tout être raisonnable qui s'est fait des notions de bonté, de justice, d'humanité? A moins d'être complètement enivré d'enthousiasme, peut-on voir des perfections infinies dans un Dieu qui, dans les livres qu'on prétend inspirés par lui-même, se dépeint sous les traits d'un Tyran abominable, qui a le droit de violer toutes les règles de la morale, que l'on suppose pourtant émanées de sa volonté suprême?

Quand on se plaint d'un Dieu si peu moral, ou de sa conduite si contraire aux idées reçues parmi les gens de bien, ses Ministres nous disent que la justice divine ne ressemble pas à la justice humaine; que les voies de Dieu ne *sont pas les voies de l'homme*. Mais par là même n'ébranle-t-on pas pour nous tous les principes moraux? Si la justice, la bonté, les perfections de Dieu ne sont semblables en aucun point à la justice, à la bonté,

aux bonnes qualités, aux vertus des hommes, quelles idées les hommes peuvent-ils s'en former? Si la justice et la bonté de Dieu lui permettent d'agir comme ce que nous appelons un Tyran, c'est-à-dire, comme un maître souverainement injuste et méchant, ses adorateurs n'en seront-ils pas tentés d'en conclure qu'il veut le mal, qu'il aime l'injustice et la méchanceté, qu'il faut commettre le mal pour trouver grâce à ses yeux? Un Souverain cruel et pervers ne se croit bien servi que par des esclaves qui lui ressemblent.

Nous ne trouverons pas dans le Dieu des Chrétiens un guide plus sûr pour nous conduire à la vertu réelle. Ce Dieu misanthrope, dans ses leçons lugubres et insociables, semble avoir entièrement ignoré qu'il parlait à des hommes vivants en société. Que nous dit en effet sa morale si vantée par ceux qui ne l'ont jamais sérieusement examinée? elle nous conseille de fuir le monde, de nous détester nous-mêmes, de haïr le plaisir, de chérir la douleur, de mépriser la science, de lui préférer l'ignorance volontaire et la pauvreté d'esprit, de nous détacher des créatures, de ne rien aimer sur la terre, de craindre l'estime des hommes (1). Quels motifs le Christianisme nous donne-t-il pour suivre une conduite si contraire à la nature, si opposée à ce que nous devons à la Société? Il nous parle d'une autre vie, dans laquelle il nous fait entrevoir un bonheur ineffable pour ceux qui se seront volontairement rendus malheureux

(1) M. Nicole nous dit « qu'il faut n'agir qu'en vue de Dieu; qu'il faut craindre de recevoir en ce monde la récompense des bonnes œuvres que nous faisons... que Dieu a droit de nous punir des bonnes œuvres dont nous nous glorifions et qui sont un larcin que nous lui faisons. » VOYEZ ESSAIS DE MORALE Tome I. page 306. Il dit ailleurs « que la charité nous porte à nous haïr et non pas à nous aimer, d'où il conclut que nous devons plutôt souhaiter le mépris des créatures, que leur amour. » VOYEZ ESSAIS DE MORALE, Tome II. page 119. (Note de l'auteur)

ici-bas, et qui n'auront rien fait pour le bonheur des autres. D'un autre côté, cette Religion menace de tourments éternels ceux qui refuseront de pratiquer les vertus stériles, qu'elle préfère à toutes celles qui sont vraiment utiles aux êtres avec qui nous vivons. Une crédulité stupide qui jamais ne raisonne, l'expérience vague d'une félicité idéale, une humilité rampante, propre à briser le ressort de l'âme; des austérités, des abstinences, des supplices volontaires, voilà les perfections merveilleuses auxquelles tout bon chrétien doit s'efforcer d'atteindre !

Il est vrai que cette Religion met encore au nombre des vertus, la charité qui consiste à aimer un Dieu terrible pardessus tout, et le prochain comme soi-même; sous ce dernier point de vue cette vertu paraît n'être autre chose que la bienveillance et l'humanité auxquelles tout nous invite; mais dans le Christianisme l'amour du prochain ne fut jamais qu'une vertu de parade : si on la trouve dans les livres des Chrétiens, elle fut toujours bannie du cœur et de la conduite de leurs Prêtres. Les Ministres du Dieu de paix se montrèrent en tous temps les plus insociables, les plus inhumains, les moins indulgents des hommes. Sous prétexte des intérêts du ciel, ils troublèrent mille fois la terre, par leur zèle hypocrite ou par un fanatisme réel. Toujours aux prises les uns avec les autres, ils firent entrer les Princes et les Peuples dans leurs funestes querelles; remplis d'une charité meurtrière, ils firent pieusement égorger leur prochain, toutes les fois qu'ils ne purent l'engager à recevoir les opinions qu'ils jugeaient nécessaires à son salut éternel.

Pour peu qu'on examine les principes de toutes les Religions révélées de ce monde, on trouvera qu'ils tendent à séparer les nations, à rendre les hommes peu sociables, à faire de chaque secte une bande à part, dont les membres orgueilleux croient

posséder exclusivement la faveur du Ciel, et regardent dès lors les partisans des autres sectes avec les yeux de la haine ou du mépris. Comment un dévot, s'il est conséquent à ses principes, pourrait-il aimer, estimer, fréquenter celui qu'il croit l'ennemi de son Dieu? D'où il suit évidemment que toute révélation particulière tend à rétrécir les cœurs des hommes, à les rendre ennemis, à bannir d'entre eux la bienveillance universelle qui est faite pour unir les êtres de leur espèce. L'esprit religieux fut et sera toujours incompatible avec la modération, la douceur, la justice et l'humanité (1).

Ainsi la Morale religieuse ne sert jamais à rendre les mortels plus sociables; les Dieux terribles qu'elle employa pour les effrayer; les supplices d'une autre vie dont elle les menaçait sans cesse; les plaisirs imaginaires qu'elle promit dans les cieux, ne purent ni corriger les penchants, ni réprimer les vices que tout d'ailleurs conspirait à exciter. Si la Religion alarme quelques âmes craintives, ses terreurs passagères, bientôt effacées par le tumulte du monde et des affaires, par la dissipation, par les plaisirs, par des passions effrénées, n'en imposent point à la multitude, et bien moins encore à ces esprits fougueux, à ces ambitieux, à ces hommes puissants, dont les exemples et le pouvoir influent le plus directement sur la Société. Les ministres de la Religion, toujours indulgents pour les Princes, dont ils cherchent à s'attirer la protection et les faveurs, leur

(1) Cette vérité sera complètement démontrée pour quiconque a quelque idée de la Religion des Juifs, des Chrétiens, des Mahométans, des Parsis, etc. Plus les sectes ont d'affinité, et plus les Sectaires ont d'horreur ou de mépris les uns pour les autres. Les Mahométans de Turquie ont plus de haine pour les Mahométans de Perse que pour les Chrétiens ou les Idolâtres. Les Juifs ne se font aucun scrupule de tromper les Chrétiens. Le Pape a souvent ordonné de manquer de foi aux hérétiques, etc. (*Note de l'auteur.*)

aplanissent les voies du ciel, ne leur prêchent qu'un Dieu facile, que l'on peut aisément apaiser. Par là cette Religion, qui presque en tout pays fut le seul frein que l'on put opposer à la tyrannie, devint elle-même complice de ses excès. Que dis-je ! des Prêtres adulateurs ont eu le front de mettre les tyrans mêmes sous la sauvegarde du ciel ! ils eurent la bassesse de sanctifier leurs usurpations, de leur attribuer des droits divins, de priver les nations de la juste défense d'elles-mêmes, droit que la nature donne pourtant à tout homme (1). D'après de tels principes les peuples, enchaînés par l'opinion, furent livrés au caprice de leurs chefs ; ceux-ci n'ayant rien à craindre des hommes, exercèrent impunément la licence et n'eurent plus aucuns motifs réels pour contenir leurs passions, qui devinrent bientôt la source la plus féconde de la corruption des peuples, et la vraie cause de leurs misères.

On voit donc que la Religion, loin de mettre un frein aux passions des Princes, ne fit en effet que leur lâcher la bride. Responsables à Dieu seul de leurs actions, ils méprisèrent les jugements des hommes ; ils se crurent tout permis, parce qu'aucun pouvoir sur la terre n'eut la force de les réprimer ; ils se livrèrent à toutes les impulsions de leurs caprices les plus déraisonnables ; ils eurent le privilège exclusif d'exercer la licence ; entourés de flatteurs et de gens disposés à servir tous leurs vices, ils se corrompirent eux-mêmes, et leurs exemples cor-

(1) Saint Clément dit qu'il n'est point permis de résister à la Puissance Royale. Saint Augustin compare les peuples à des esclaves qui sont obligés de supporter les caprices de leurs maîtres. *Ita a plebibus principes et a servis domini ferendi sunt, ut sub exercitatione tolerantiae sustineantur temporalia et sperentur æterna.* Grégoire de Tours dit : *nemo nisi solus Deus principis Judex esse potest.* Cassiodore prétend que les Rois n'ont de juge que dans le ciel, vu que ce n'est que du ciel qu'ils tiennent leur pouvoir. (Note de l'auteur)

rompirent tous ceux qui prétendirent à leur faveur. Étourdis par le tumulte de l'ambition, et des plaisirs, ou endormis dans le sein de la mollesse, ils n'entendirent plus les menaces de la Religion, qui rarement eut le courage de leur parler avec force; ils ne virent le ciel irrité que dans le lointain; d'ailleurs on ne leur laissa point ignorer qu'il existait des moyens faciles de calmer son courroux.

Si les terreurs que la Religion inspire, excitent des alarmes dans les cœurs, ses expiations les rassurent. Toutes les superstitions de la terre ont des recettes et des pratiques, au moyen desquelles les remords disparaissent, et la sérénité rentre dans les consciences les plus criminelles. Si l'on croit que c'est Dieu seul qu'on offense en faisant du mal aux hommes, on se persuade qu'il suffit d'apaiser ce Dieu; et l'on s'embarrasse très peu d'apaiser ses faibles créatures. D'ailleurs les ministres du Très Haut ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre en son nom les iniquités et les crimes? En faveur d'un repentir stérile, peu sincère, et qui communément ne peut rien réparer, un Despote, dont le règne n'a souvent été marqué que par des oppressions, des violences, des cruautés, des usurpations, des guerres continuelles, se croit parfaitement réconcilié avec son Dieu, et compte s'être mis en état de comparaître sans crainte devant son Tribunal redoutable (1).

(1) Louis XIV racontait à l'une de ses maîtresses combien son confesseur avait tranquillisé sa conscience alarmée de l'oppression et de l'épuisement de son peuple, en l'assurant qu'il était le maître de tout ce que possédaient ses sujets. *V. Gordon Discours politiques sur Tacite.*

Emmanuel VI, Roi de Portugal, ayant fait son sérail d'un couvent de Religieuses, ne s'y rendait jamais qu'accompagné de son confesseur, qui portait le viatique, pour l'absoudre et l'administrer en cas de quelque accident imprévu. (*Note de l'auteur*)

Les hommes, faute de connaître la vérité, ont réduit le mensonge et l'ignorance en système. C'est ainsi que la Religion dont on ne cesse de nous vanter les effets merveilleux, bien loin d'éclaircir et de fortifier la morale, ne fait que l'affaiblir et l'obscurcir. Le coup d'œil le plus superficiel suffit en effet pour détromper des idées avantageuses qu'on voudrait nous en donner : elle n'est pas plus propre à contenir les Peuples que les Princes; ses terreurs que l'on trouve si salutaires, et ses promesses si flatteuses pour une autre vie, n'en imposent dans celle-ci qu'à quelques dévôts crédules; tout le reste est entraîné par le torrent général qui le porte à la corruption. Si les nations les plus religieuses se distinguent par quelque chose, c'est par l'ignorance la plus honteuse des devoirs de la morale, par des crimes sans nombre, par un débordement de mœurs révoltant pour tout homme raisonnable. Des superstitieux croient que tout leur est permis, pourvu qu'ils remplissent scrupuleusement les pratiques que leurs Prêtres leur imposent. Le dévôt vit sans remords et très content de lui-même. quand il s'est acquitté des devoirs futiles que ses guides lui prescrivent. Des prières machinales, des jeûnes, des abstinences, la fréquentation des temples; l'assistance à des cérémonies mystérieuses, des largesses aux Prêtres, et surtout une soumission sans bornes à leurs décisions; voilà en quoi consistent et la morale et les devoirs et les vertus de la plupart des hommes !

Les superstitions diverses dont le genre humain est infecté, attachent surtout le plus grand prix à des *pénitences* ou des pratiques cruelles pour soi-même, par lesquelles des frénétiques s'imaginent expier leurs fautes et mériter les regards favorables des Dieux, que l'on supposa toujours ennemis du bonheur de leurs adorateurs. Rien de plus révoltant que les inventions barbares, que des imaginations embrasées ont enfantées,

pour se tourmenter en l'honneur de la divinité. L'expérience nous montre pourtant que ces pénitences, que l'on regarde comme des œuvres très méritoires, n'influent que très rarement sur les cœurs de ceux qui les pratiquent. L'univers entier nous montre des pénitents qui jeûnent, qui se flagellent, qui se tourmentent sans en devenir meilleurs. Les hommes corrompus se résolvent à tout, pour apaiser leurs remords, sans réformer leurs penchants criminels (1).

Bien loin d'éclairer l'homme et d'en faire un être raisonnable, la religion ne se proposa jamais que de le tenir dans une éternelle enfance. Elle n'en fit qu'un automate qui n'osa jamais consulter sa raison, et qui se laissa toujours guider par l'autorité. Il se méconnut, il se défia de ses propres forces, il n'eut aucune idée de la Société, il ignora ce qu'il se devait à lui-même et ce qu'il devait aux autres : il crut ne rien devoir qu'à des puissances invisibles, dont il ne connut les intentions secrètes que par l'organe suspect de ses prêtres. Ceux-ci ne firent de lui que l'instrument aveugle de leurs propres passions, de leurs intérêts, de leurs caprices et de leurs rêveries, qui souvent bien loin de le rendre bon, en firent un extravagant très nuisible à lui-même et à ses associés.

Rien ne fut plus désavantageux à la morale humaine que de la combiner avec la morale divine. En liant une morale sensible, fondée sur l'expérience et la raison, avec une Religion mys-

(1) Le récit des pénitences qui se pratiquent dans le Malabar et dans l'Indostan fait frémir; on remarque pourtant que ceux qui les pratiquent sont souvent de grands fripons. Les Espagnols et les Portugais ont des processions dans lesquelles des pénitents se flagellent cruellement avec des disciplines armées de pointes de fer : ils redoublent les coups en passant sous les fenêtres de leurs maîtresses qui leur savent gré de leurs politesses, et souvent les en récompensent par leurs faveurs. (*Note de l'auteur.*)

térieuse, opposée à la raison, fondée sur l'imagination et sur l'autorité, on ne fit qu'embrouiller, affaiblir et même détruire la première. Tout homme qui réfléchit, est à portée de connaître très clairement ce qui nuit ou déplaît à son semblable; mais il n'est nullement aisé de deviner ce qui blesse des Dieux que l'on ne voit jamais que dans des nuages, que les imaginations diversifient, que l'on ne peut connaître que par les récits discordants qu'en font les interprètes. Rien de plus facile que de voir les effets que produisent sur un homme des injures, des injustices, des violences, des médisances, des calomnies; mais il n'y a que l'imagination des hommes, ou l'autorité de leurs prêtres, masquée sous le nom de révélation, qui puissent leur apprendre les effets que ces choses sont capables de produire sur la Divinité. D'après toutes les Religions du monde, ce qui nuit, ce qui déplaît, ce qui est parfaitement inutile aux êtres de notre espèce, est souvent très agréable aux Dieux, qui sont des êtres d'une nature très différente de la nôtre. D'un autre côté, ce qui est le plus utile et le plus agréable aux hommes, se trouvent très souvent propre à exciter le courroux céleste. Ce qui est juste et bon aux yeux de la divinité est quelquefois très injuste et très mauvais aux yeux de la raison, du bon sens et de la morale humaine, que la Religion méprise et foule aux pieds. Tout homme sensé reconnaît d'après ses lumières naturelles que l'assassinat est un grand crime; mais un chrétien dévôt et bien rempli de zèle, croit que rien n'est plus agréable à son Dieu que de décrier, de persécuter, de mettre à mort un hérétique; parce que ses prêtres lui ont dit qu'un hérétique est un être à qui l'on ne peut, sans déplaire à la Divinité, montrer ni justice, ni bonté, ni humanité. Tout citoyen paisible sait que le bien-être et le repos de la Société demande que l'on se soumette à son souverain légitime et aux lois; mais un fana-

tique zélé ne reconnaît pas pour souverain légitime, celui que ses directeurs spirituels lui dénoncent comme un tyran, comme un ennemi de la Religion. Le fanatique se croit obligé de résister aux lois les plus sages, quand sa conscience égarée lui persuade que ces lois sont contraires à celles qu'il suppose émanées de son Dieu.

Les incertitudes et les obscurités que la morale religieuse a portées dans la science si simple des mœurs, ont fait éclore une foule de *Casuistes* ou d'interprètes des intentions divines, dont la fonction fut d'enseigner aux nations ce qui pouvait plaire ou déplaire à la Divinité; à quel point le ciel était offensé des actions des hommes; jusqu'où l'on pouvait, sans crainte de la damnation éternelle, nuire à ses créatures. En conséquence ces Docteurs illuminés, toujours pleinement instruits des sentiments cachés de leur maître, ont eu soin de former des tarifs destinés à faire connaître les degrés de colère que les fautes pouvaient exciter en lui. Peu d'accord entre eux sur ces notions arbitraires, les uns affectèrent dans leurs opinions une rigueur désespérante pour les faibles mortels; d'autres leur aplanirent les voies du ciel, et leur permirent quelquefois de commettre sans remords les crimes les plus noirs (1). Chacun dans ses décisions ne consulta que son propre tempérament, son imagination, les opinions sévères ou relâchées de sa secte ou de la faction religieuse à laquelle il se trouvait attaché.

Cependant ces docteurs rigides ou indulgents se sont communément accordés à proscrire comme abominables, non les actions ou les façons de penser les plus nuisibles à la Société, mais celles qui étaient les plus contraires aux intérêts des

(1) Voyez les *lettres provinciales* de Pascal; *La morale pratique* etc. etc. (Note de l'auteur)

ministres de la Religion. Rien de plus indifférent pour une nation, que la manière dont un homme peut penser sur la Religion, il suffit qu'il se conduise en honnête homme et en bon citoyen; cependant rien de plus exécrationnable aux yeux de tout Prêtre, de quelque secte qu'il soit, que celui qui refuse de croire les dogmes et les mystères que ce Prêtre révère, ou qui ose douter de son infaillibilité, ou qui se révolte contre son infaillibilité. Le manque de foi est le plus affreux des crimes suivant la doctrine uniforme de tous ceux dont l'opulence, les titres et l'existence sont fondés sur la foi. Par la même raison, les religions sont plus ou moins remplies de pratiques, d'expiations, de cérémonies lucratives pour leurs ministres, dont l'observation est strictement ordonnée, et dont l'omission et le mépris irritent bien plus le ciel, que les actions les plus funestes à la Société. Ainsi les ministres des Dieux ont inventé en tout pays une infinité de vertus imaginaires et de crimes fictifs, qui n'ont rien de commun avec la vraie morale. Celle-ci ne parut plus qu'une chimère à ceux qui s'aperçurent que les opinions religieuses n'étaient elles-mêmes que des chimères. Accoutumés dès l'enfance à ne connaître que les rapports fantastiques que l'on avait imaginés entre la terre et les cieux, ils n'eurent aucune idée des rapports réels, sensibles et démontrés qui subsistent entre les hommes; ils ne connurent aucuns devoirs ni envers eux-mêmes ni envers les autres; et de ce que leurs prêtres ne leur avaient donné que des opinions fausses, ils en conclurent très imprudemment qu'il n'existait point de vraie morale pour eux.

C'est donc à la nature, à l'expérience, à la raison, et non aux ministres de la Religion que nous devons nous adresser pour découvrir ce que nous devons à nous-mêmes et ce que nous devons à la Société. Une autorité suspecte, un fana-

tisme volontaire en délire, des hypothèses incertaines, un aveulement ne sont pas des guides sur lesquels nous puissions compter (1).

D'HOLBACH

Système Social. Chapitre III

p. 24 à 46.

(1) *Quid de officio? num quis haruspice consulit quemadmodum sit cum parentibus, cum fratribus, cum amicis vivendum? quemadmodum utendum pecunia? quemadmodum honore? quemadmodum imperio? ad sapientes haec, non ad divinos referri solent.* CICERO DE DIVINAT. LIB. II.

Le peu de liaison ou même d'incompatibilité totale des Principes religieux et des Principes de la vraie Morale ont été solidement prouvées dans un grand nombre d'ouvrages modernes, et surtout dans le *Système de la Nature*, publié en 2 Vol. in-8 1770; dans le *Christianisme dévoilé* in-8 1766. *Lettres à Eugénie* 2 Vol. 8°, 1768. *La contagion sacrée* 2 Vol. 8° 1768. *Essai sur les préjugés* in-8° 1770, etc. (Note de l'auteur.)

IX

LA THEOCRATIE ET LE DROIT DIVIN

Si la Nature, l'équité, la religion s'opposent à l'abus du pouvoir, si le bon sens réclame hautement en faveur des Nations, quel orgueil assez insensé dans leurs Chefs a pu leur persuader que les Peuples une fois soumis avaient perdu le droit de jamais exprimer leurs volontés?

.....

Par quels prestiges des Nations entières ont-elles pu s'avilir au point de croire qu'elles étaient faites pour être les jouets des passions de leurs Souverains? Comment ont-elles adopté des notions si contraires à leurs intérêts? Il n'est qu'une cause dans le monde capable de produire des effets si bizarres; c'est la superstition, toujours en contradiction avec la Nature. Elle forma les Dieux sur le modèle des Monarques corrompus, elle transforma ensuite ces Monarques en Dieux. Dans presque toutes les contrées du monde, le sacerdoce occupa le trône. Les Ministres de la Divinité partagèrent avec elle, les hommages et les respects de la terre. Représentants visibles des êtres invisibles, de qui les mortels faisaient dépendre leurs destinées, il fut un temps où les prêtres furent dans tous les climats les Souverains, les Législateurs et les Oracles des Nations. Ce gouvernement sacerdotal fut nommé *Théocratie*. Les Dieux

furent censés gouverner eux-mêmes, tant que leurs ministres régnèrent sur les hommes.

Par une suite nécessaire d'un pouvoir illimité, le sacerdoce en abusa. Endormi au sein de la mollesse, de la grandeur, de l'opulence, il fut obligé de souffrir que l'ambition des guerriers ou la volonté des Peuples arrachât de ses mains un pouvoir devenu trop indolent ou trop incommode. Des Nations belliqueuses ne purent longtemps s'accommoder de Souverains que leurs fonctions paisibles, leur inactivité, leur inexpérience éloignait des combats; il leur fallut des Chefs plus agissants, elles choisirent donc de nouveaux Rois. Obligé de céder à la force et dépouillé de la puissance suprême, le Sacerdoce voulut au moins retenir une portion de l'autorité et de l'indépendance dont il avait joui. Tantôt il intimida, tantôt il flatta les Souverains. Presque toujours il osa tout impunément. Cet ordre, respecté par les Peuples, en imposa à leurs Chefs. En un mot, soit par audace, soit par ruse, il prit de l'ascendant sur les Princes. Il excita leur orgueil, il alimenta leur ambition, il travailla surtout à rendre leur autorité sacrée, à condition néanmoins de la partager avec eux. Parvenu à ses fins, il persuada aux Peuples que le pouvoir que les Chefs tenaient, soit de la force, soit du consentement des hommes, était une émanation de la puissance suprême qui gouverne l'univers. Ainsi les droits des Souverains se changèrent en des *Droits divins*; leur autorité fut irrévocable, et leurs actions furent soustraites au tribunal des Nations : ces Nations aveuglées adoptèrent ces idées surnaturelles et sur la foi de leurs guides religieux eurent pour leurs Chefs une vénération aussi profonde, une soumission aussi peu raisonnée que pour les Dieux dont elles les crurent les images. Ainsi les Rois devinrent des Dieux, ils ne furent plus comptables de leurs actions à leurs Sujets :

la Société dégradée, avilie, anéantie, perdit tous ses droits; elle fut éclipsée par la majesté du trône : soumise sans réserve aux volontés de ses Maîtres les plus déraisonnables, elle se crut destinée par le ciel à ne travailler que pour eux : elle se persuada que l'oisiveté, le faste, la licence, le droit d'opprimer et d'être injuste étaient leur partage; et que le travail, l'abjection et l'esclavage étaient le sort réservé pour elle-même; elle vit le Très Haut dans ses Tyrans les plus pervers; elle n'osa plus lever sur eux ses regards, et prosternée dans la poussière, elle attendit leurs décrets en silence.

.....

Ceux qui fondent le pouvoir des Rois sur la volonté divine, ou qui affectent de paraître le plus persuadés des *Droits divins* de leurs Souverains, ne laissent pas de contredire par leur conduite ces spéculations merveilleuses. N'est-ce pas en effet un attentat sacrilège, une contradiction évidente, que de suspendre l'obéissance à des ordres émanés d'un maître établi par la Divinité même. N'y a-t-il pas de la témérité à résister à un Monarque qui est l'image du Très Haut? La soumission la plus abjecte et la moins raisonnée devrait être la suite nécessaire d'un principe si merveilleux; les vils esclaves de l'Asie, qui, sans murmure, se soumettent aux fantaisies de leurs Sultans Despotiques, et qui reçoivent avec joie la mort même de leurs mains, sont, sans doute, plus conséquents, que des Prêtres Européens qui, convaincus du droit divin de leurs Monarques, ne laissent pas de résister à leurs ordres, ou que des Magistrats qui ont la témérité de leur faire des représentations.

D'HOLBACH

Politique Naturelle

Discours III. § XII XIII et XV p. 102 à 108.

X

LE CLERGE DANS L'ETAT

Il est encore parmi les Sujets d'un État un ordre d'hommes qui par le rang qu'il occupe, par l'opinion des peuples, et par ses prétentions, mérite toute l'attention du Gouvernement, c'est le *clergé*. Cet ordre, qui fait descendre du ciel ses prérogatives et ses droits, a souvent commandé aux Souverains mêmes et décidé du sort des Nations.

Il fut des temps où les Rois opposèrent le Sacerdoce à la puissance exorbitante des Guerriers, des Grands et des Nobles devenus trop formidables à l'Autorité Souveraine. Ce fut cette Politique, autant que la dévotion des Princes, qui augmenta les droits, les revenus et la puissance des Prêtres. Les guides spirituels des Peuples devinrent des feudataires et même des Souverains temporels; ils occupèrent sans dispute le premier rang parmi des citoyens avec lesquels leur orgueil ne leur permit pas de se confondre. Dans quelques pays, ils eurent des Soldats, et souvent ils exercèrent des juridictions, des fonctions et des droits incompatibles avec leur institution primitive. Destinés par état à la paix, à l'instruction, ils devinrent guerriers; voués à la pauvreté, ils nagèrent dans l'opulence; faits pour ne s'occuper que du ciel, ils se mêlèrent sans cesse des affaires de ce monde. En un mot ils présentèrent à la terre le spectacle étonnant d'une foule de Princes qui se donnèrent pour les successeurs d'hommes pauvres par principes et ennemis des richesses.

Que dis-je? Enorgueillis de leur pouvoir, ils l'étendirent sur les Rois mêmes, et pendant une longue suite de siècles ils troublèrent impunément des Nations aveuglément soumises à leurs décisions impérieuses.

Nous n'examinerons point ici l'authenticité des titres, ni les fondements des prétentions des Ministres du ciel; nous nous contenterons d'observer que sur la terre tous les membres d'une Société en sont nécessairement les Sujets, que tous doivent être également soumis à l'Autorité et aux Lois, qui sont l'expression des volontés publiques : que tous doivent concourir proportionnellement aux avantages dont ils jouissent, au bien-être, au soutien, à la prospérité de l'État dont ils ressentent les bienfaits : tous doivent consentir à partager les calamités ainsi que le bonheur qu'il éprouve. On est homme avant d'être Religieux, on est Citoyen avant d'être Prêtre. Nulle Loi du ciel ne peut autoriser des Citoyens à se soustraire à des Lois faites par tous, à se séparer des intérêts d'une Société qui protège, qui fournit la subsistance, qui procure la sûreté, l'abondance, les honneurs.

Dès qu'une Nation croit un culte ou des opinions nécessaires à son bonheur, elle veut, sans doute, que les hommes chargés d'en remplir les fonctions et d'annoncer ses dogmes soient payés de leurs services; le salaire et les récompenses se proportionnent aux besoins que l'on croit en avoir, ou à l'idée que l'on se forme des avantages que promirent les Ministres de la Religion, en un mot à la vénération que les Peuples ont pour eux. Plus les hommes sont grossiers, et plus ils sont superstitieux : plus le Dieu est terrible, plus ses Ministres sont honorés. L'expérience de tous les temps nous prouve que ce fut toujours dans les Sociétés les moins éclairées que les Prêtres eurent le plus d'ascendant; c'est toujours en raison de leur ignorance,

que les hommes ont accumulé sur les membres du Clergé, les richesses, les bienfaits, les honneurs. L'utilité de ces hommes sacrés n'est fondée que sur les opinions, sur les craintes des Nations. Les idées des Peuples, sujettes à des variations, ont fait varier le sort des Ministres des autels. Ainsi les Sociétés politiques, ou les dépositaires de leur pouvoir furent toujours en droit de proportionner les récompenses et les bienfaits aux idées de la Nation, c'est-à-dire aux besoins qu'elle en eut ou qu'elle crut en avoir. Une Nation n'eut dessein d'encourager, ou de récompenser l'oisiveté, que lorsqu'elle s'imagina que cette oisiveté lui était profitable. Quand revenue de ses préjugés, elle s'aperçoit qu'elle s'est trompée, quand ouvrant les yeux, elle renonce aux opinions qui avaient séduit ses pères, qui peut douter qu'elle n'ait le droit de retirer les bienfaits, de réclamer contre l'ouvrage de la séduction, en un mot de revenir sur les démarches imprudentes dont elle sent les inconvénients? La raison ne permet donc pas de douter que la Société, ou l'Autorité qui la représente, n'ait le droit de disposer des possessions du Clergé de la manière la plus utile pour les Peuples et la plus conforme à leur façon de penser, et à leurs besoins actuels. Ces biens n'ont été donnés que sous des conditions et par des motifs sujets à disparaître; alors nulle prescription ne peut en assurer la possession à ceux qui en abusent, en devenant inutiles ou nuisibles à l'État; la Nation rentre alors dans ses droits; elle peut reprendre des biens que le délire seul lui a fait aliéner.

Il n'est pas moins évident que l'Autorité suprême a droit de commander indistinctement à tous les Citoyens, de réprimer leurs excès, de les punir suivant les Lois : il est contre l'essence de la Société de permettre à quelques-uns, de ses membres de lui nuire et de la déchirer impunément; elle serait dans le

délire, si elle réchauffait dans son sein des enfants ingrats qui, contents de se nourrir de sa subsistance, refuseraient de la secourir elle-même dans ses besoins.

Dans presque toutes les Nations Européennes, le Sacerdoce forme, dans le sein de l'État, un corps séparé de l'État qui refuse d'en dépendre, qui suit des Lois différentes de celles qui commandent au reste des Citoyens, qui préfère l'autorité d'un Chef de son ordre à celle des Souverains et des Nations, enfin dont la Législation et les maximes sont souvent en contradiction avec celles de la Société. Des exemples sans nombre ont de tout temps prouvé les inconvénients résultant de l'esprit de ce corps insociable; mais le préjugé victorieux ferme souvent les yeux des Souverains et des Peuples, sur leurs intérêts les plus vrais; ils se croiraient impies et sacrilèges s'ils touchaient à la personne ou aux possessions d'un ordre d'hommes inutiles que l'oisiveté rend souvent vicieux, que l'opulence enorgueillit et que l'impunité rend téméraires. L'État doit être maître du Clergé; le Clergé ne doit jamais être le maître de l'État.

Si ces maximes paraissent révoltantes à ces hommes hautains dont les droits n'ont que la crédulité pour base, dont le préjugé seul sait récompenser l'oisiveté, on leur dira que la saine Politique ne souscrit point à leurs prétentions fastueuses; que les Peuples guéris de leurs erreurs sont en droit de payer moins chèrement les prétendus services que leurs Prêtres leur rendent. S'ils refusent de reconnaître les droits de la Société dont ils reçoivent les bienfaits, ne serait-elle pas en droit de les renvoyer pour leur subsistance à ces Dieux dont ils disent que leurs droits sont émanés? Comment devrait-elle ses récompenses ou son estime à des parasites qui ne s'attachent à l'État que pour le dévorer et le troubler?

Quel découragement pour tous les citoyens utiles et pour les

cultivateurs laborieux que de voir des essaims de cénobites et de moines paresseux, sans aucun travail avantageux pour les Nations, se nourrir du miel préparé par leurs Concitoyens, et fondés sur des droits usurpés par l'imposture, les soumettre à des impôts onéreux? Le laboureur ira-t-il défricher des terres incultes pour s'imposer la nécessité de payer le produit le plus clair à des hommes avides qui ne font rien ni pour l'État ni pour lui?

Quelque rang qu'occupe le Sujet, s'il veut être réputé Citoyen, il doit obéir à l'autorité de l'État, et lui procurer des avantages, il ne mérite de distinction qu'autant qu'il sert la Société. Le rang, la considération, les privilèges, les richesses, sont des récompenses que les Nations ne peuvent sans folie accorder que pour leur bien; les distinctions sont des abus, dès qu'elles sont ravies aux services, aux talents, et données au hasards à la brigue, au préjugé. Une Nation est la victime de l'erreur, dès qu'elle considère des hommes ou des corps qui ne lui sont d'aucune utilité. Le Souverain en est, sans doute, le citoyen le plus respectable, lorsqu'il lui procure le plus de bonheur. Le Cultivateur, l'Artisan, le Commerçant, l'homme de lettres, lui seront chers, lorsqu'ils travailleront à son bien-être. Le Ministre, le Guerrier, le Noble, le Représentant en seront considérés lorsqu'ils veilleront à sa sûreté. Elle respectera ses Magistrats, parce que leurs fonctions lui seront toujours avantageuses; elle ne considérera et n'enrichira ses Prêtres, qu'autant que ses préjugés les lui rendront nécessaires.

Le règne de l'opinion ne peut durer, qu'autant que les hommes seront ignorants; dès qu'ils seront plus raisonnables, ils abandonneront leurs chimères. Dans l'enfance des Sociétés, des Peuples crédules ont besoin de fables, et de merveilles, et font le plus grand cas de ceux qui les débitent; mais peu à peu ces

puérilités disparaissent pour faire place à des objets plus importants. Des Princes sans lumières et sans vertus ont cru trouver une très grande utilité dans les opinions religieuses, parce qu'il les jugeaient propres à fortifier leur pouvoir dans l'esprit de leurs Sujets : des Souverains plus sages et plus équitables sauront que le mensonge n'est bon à rien ; ils verront que de bonnes lois, des bienfaits réels, une administration vigilante les feront régner plus sûrement sur des hommes que toutes les rêveries et toutes les hypothèses de la Superstition. Le Sacerdoce, qui mille fois a troublé le repos des Empires, n'est utile qu'aux Tyrans qu'il couvre de l'Égide de la Divinité : il est inutile aux bons Princes, qui n'ont rien à redouter : il est inutile à tous les Citoyens raisonnables qui trouvent dans la raison un guide bien plus fidèle que dans les doctrines obscures, les mystères et les énigmes des Prêtres. Un Trône fondé sur les autels peut être incessamment ébranlé par les Ministres des autres ; un Trône établi sur la justice, sur la bonté, sur l'affection des Peuples ne peut point être ébranlé.

Le Souverain et les Sujets ont les mêmes intérêts qui jamais, sans péril pour le corps politique, ne peuvent se diviser. Le bonheur d'un état et sa vigueur dépendent de l'accord et de l'harmonie du chef et de ses membres. Le Prince ne peut être heureux et puissant, qu'à la tête d'un Peuple content. Les Sujets ne peuvent obtenir le bonheur, qu'en réunissant de bonne foi tous leurs efforts pour se procurer les biens qu'ils désirent, ou pour repousser les dangers qu'ils ont à craindre. Cependant par un effet de l'ignorance des principes les plus clairs de la Politique, on voit presque en tout Pays les Souverains faire bande à part et se faire des intérêts totalement contraires à ceux des Peuples qu'ils gouvernent. De là résultent tous les maux du Despotisme et de la Tyrannie, qui finissent

tôt ou tard par ensevelir et les Souverains et les Sujets sous les ruines de l'État. La plupart des Sociétés nous montrent des corps monstrueux dont les chefs et les membres ne tiennent point les uns aux autres, ou ne s'accordent dans aucuns de leurs mouvements. Les Princes semblent former le projet impraticable de se rendre heureux tout seuls en rendant leurs Sujets malheureux : ceux-ci divisés en des classes diverses qui se haïssent, se méprisent ou s'envient réciproquement, ne travaillent point de concert et n'offrent aucune résistance aux coups de la Tyrannie. Chaque classe de Citoyens fait un corps à part dont les membres sont continuellement en discorde. La Noblesse orgueilleuse rougirait de faire cause commune avec le Peuple qu'elle dédaigne. Le Guerrier, ligué avec le Prince, ne croit avoir aucun lien qui l'attache à ses Concitoyens. Le Clergé détaché de ce monde, c'est-à-dire des nœuds de la Société, ne songe qu'à maintenir ses droits usurpés sur les Peuples et sur les Souverains. Par cette division funeste, les Nations deviennent une proie facile pour le Despotisme qui les dévore. Tout corps qui sépare ses intérêts de ceux de la Nation sera tôt ou tard subjugué. Tout Citoyen qui se sépare de ses Concitoyens, mérite d'être un esclave.

D'HOLBACH

La Politique Naturelle. Discours IV. § XXXIII
(Des Ministres de la Religion) p. 225-232

XI

L'INFLUENCE DES RELIGIONS SUR LE MOUVEMENT DE LA POPULATION

Convenons cependant, nous l'avons déjà dit, que les anciennes nations policées pouvaient être plus nombreuses que celles des temps modernes : nous en pouvons juger par les Grecs et par les Romains, de l'état desquels nous sommes plus assurés. Il est certain aussi que les nations actuelles qui les ont remplacées dans la possession des Arts et des sciences, le sont moins elles-mêmes qu'elles ne l'étaient autrefois.

La raison de cette différence est évidemment celle qui est arrivée dans les religions, dans les gouvernements, dans la politique en général, et principalement dans les mœurs : les lois et les coutumes des anciens étaient donc plus favorables à la propagation que les nôtres?

Le Mahométisme et le Christianisme qui ont remplacé les religions païennes y sont certainement contraires; c'est actuellement une vérité démontrée par l'expérience de plusieurs siècles, et qui n'est plus contestée que par ceux dont la superstition a pour jamais obscurci les lumières de la raison.

La première de ces religions autorise la polygamie que les autres défendaient; mais elle ordonne en même temps de satisfaire toutes les femmes que l'on prendra; c'est permettre et défendre tout à la fois. La première partie du précepte est observée,

il est impossible que la seconde le soit. Un nombre prodigieux de femmes est renfermé dans les sérails, et avec elles autant d'eunuques pour les garder et les servir; il n'y a aucun lieu du monde où il naisse moins d'enfants avec autant d'êtres destinés à en produire. On nous dit pourtant qu'un sultan a eu jusqu'à deux cents enfants. Si le fait est vrai, et que tous eussent fait de même, il serait resté fort peu de femmes oisives; mais pour un sultan qui en cultive deux cents, deux cents sultans n'en cultivent que chacun une. Il faudrait bien méconnaître l'étendue de nos affections, pour ne pas savoir que le goût est limité. On a deux cents femmes parce qu'il est de la magnificence d'en avoir ce nombre; mais on finit par ne coucher qu'avec une seule.

Le Christianisme n'a pas proprement pour objet de peupler la terre; son vrai but est de peupler le ciel; ses dogmes sont divins, et il faut convenir que cette religion sainte y réussirait, si la croyance était universelle, et si l'impulsion de la nature n'était malheureusement plus forte que toutes les opinions dogmatiques.

Ce culte proscriit le divorce que permettaient les anciens, et en cela il devient un obstacle aux fins du mariage; ajoutez que la pureté de sa morale réduit l'acte de génération à l'insipidité du besoin physique, et condamne rigoureusement les attrait du sentiment qui peuvent y inviter, et vous conclurez que des êtres enchaînés dans de semblables fers, ne se porteront guère à en procréer d'autres; d'ailleurs si l'un des deux n'est pas propre à la génération, la vertu prolifique de l'autre reste nulle et en pure perte pour la société.

Abstraction faite toujours des choses religieuses et respectables, ne pouvons-nous pas dire avec un anglais célèbre, que toute méprise sur la valeur des choses qui tend à détruire quel-

qu'affection raisonnable, ou à en produire d'injuste, rend vicieux, et que nul motif ne peut excuser cette dépravation. Que nul ne saurait faire respecter non plus tout dogme qui conduirait à des infractions grossières de la loi naturelle.

Celui de l'immortalité de l'âme, bien antérieur au Christianisme, qui l'a sanctifié, pouvait être utile à l'humanité. Il est pourtant d'expérience qu'il lui a toujours été funeste. L'ouvrage de Platon sur cette doctrine fit un si prodigieux effet sur l'esprit chaud et bouillant des Africains, qu'on fut obligé d'en défendre la lecture, pour arrêter la fureur qu'ils avaient de se tuer. Cela prouve que dans le sens où ce dogme a été reçu parmi les hommes, son seul effet est de flatter leur orgueil, il les rend ingrats envers la nature; ils croient ne tenir d'elle que des choses méprisables qu'ils ne doivent chercher ni à conserver, ni à transmettre. Quel intérêt des êtres pénétrés de ces idées pourraient-ils prendre au maintien et à la propagation d'une société dans laquelle ils ne se considèrent que comme des passagers qui ne regardent ce monde que comme un vaste caravansérail dont ils ont une grande hâte de sortir? Pour eux la Providence fera tout et ils ne se mêleront de rien.

La doctrine de Foe, dit un philosophe chinois, dont le père Duhalde rapporte le passage, « établit que notre corps est notre « domicile, et l'âme l'hôtesse immortelle qui y loge; mais si « le corps de nos parents n'est qu'un logement, il est naturel « de le regarder avec le même mépris qu'on a pour un amas « de terre. N'est-ce pas vouloir arracher du cœur la vertu de « l'amour des parents? Cela porte même à négliger le soin du « corps et à lui refuser la compassion et l'affection si nécessaires pour sa conservation. Aussi les disciples de Foe se « tuent à milliers. » Et aussi chez tous les autres peuples, les hommes trop affectés de la même idée, se détruisent peu à peu.

Enfin, c'est parce que les Indiens croyaient que l'on vivait après la mort, que leurs esclaves, leurs sujets, et tous ceux qui leur étaient le plus attachés, se dévouaient à leur trépas pour aller les servir dans l'autre monde. Cette coutume existe encore de nos jours chez plusieurs nations.

Ne nous laissons pas de citer ce qu'on trouve pour le bien de l'humanité dans les ouvrages approuvés des honnêtes gens : « Dans toute l'hypothèse de religion où l'espoir et la crainte sont admis comme motifs principaux et premiers de nos actions, l'intérêt particulier, qui naturellement n'est en nous que trop vif, n'a rien qui le tempère, et doit par conséquent se fortifier chaque jour par l'exercice des passions. Dans les matières de cette importance, il y a donc à craindre que cette affection servile ne triomphe à la longue, et n'exerce son empire dans toutes les conjonctures de la vie; qu'une affection habituelle à un intérêt particulier ne diminue d'autant plus l'amour du bien général, que cet intérêt sera grand, enfin que le cœur et l'esprit ne viennent à se rétrécir; défaut, à ce qu'on dit en morale, remarquable dans les zélés de toutes les religions. »

Les hommes en effet ne se conduisent jamais que par l'opinion. On n'empêcha les filles de Milet de se tuer, qu'en les menaçant de les exposer nues en public après leur mort. Si donc l'opinion reçue donne aux hommes l'espoir d'un grand bien particulier, ils ne prennent aucun intérêt au bien général; ceux que leur offrent les religions modernes dans un état futur, les dégoûtent de ce monde-ci; sans cesse en opposition avec la nature, elles exigent toujours le sacrifice de celle-ci pour mériter les récompenses qu'elles promettent. Il est impossible de vivre sans transgresser l'une ou l'autre de ces lois, souvent toutes les deux à la fois, et sans risquer continuellement son bonheur éternel. Ce qu'il y a de mieux à désirer, est de mourir promptement.

ment. Le père le plus religieux et le meilleur sera celui qui fera le moins pour multiplier sa famille, et pour assurer la vie et la subsistance de ses enfants. A quoi ne les exposerait-il pas en cherchant à conserver leurs jours? Ces idées peuvent conduire les hommes à de si terribles conséquences, que les hérésiarques d'une certaine secte prenaient leurs enfants par un pied, et leur brisaient la tête contre une pierre pour les garantir de la damnation, et pour assurer leur félicité éternelle; et l'Église concourut avec la loi civile pour arrêter cette fureur.

Les grands législateurs ont su faire un meilleur usage de la facilité qu'ont les hommes à se persuader tout ce qui leur est le plus incompréhensible. Un prince, que l'Europe admire, que l'étendue de son génie et de ses connaissances, que son amour pour la vérité et pour les sciences qu'il cultive avec succès, rendront plus admirable encore aux siècles à venir que ses victoires; un roi philosophe enfin, a trouvé le moyen de rendre utile à ses états la doctrine des récompenses et des peines futures. Il ne punit de mort la désertion parmi ses troupes que quand elle est récidivée; mais à la seconde fois, il prive les déserteurs et ceux qui les ont débauchés, des consolations spirituelles, ou refuse des confesseurs aux catholiques, et des ministres à ceux des autres communions. On ne saurait croire combien la crainte de mourir sans être réconciliés avec le ciel, retient les soldats dans le devoir et dans la fidélité. C'est ainsi que le grand homme forcé de plier son génie à celui de son siècle, obligé de se servir de ce qu'il trouve, ne pouvant faire tout le bien dont il serait capable, fait au moins tout celui qui lui est possible.

Les Perses n'ont été si nombreux, dit M. de Montesquieu (j'ajoute et leur pays si cultivé), que parce que la religion des Mages enseignait que l'acte le plus agréable à Dieu, était de faire un enfant, de labourer un champ, et de planter un arbre.

Les gymnosophistes de l'Inde voulaient qu'on laissât après soi deux enfants qui remplaçassent leur père ou leur mère; ils s'abstenaient de connaître leurs femmes aussitôt qu'ils en avaient eu deux enfants; mais ces bons philosophes ne voyaient pas que pour amener deux hommes à l'état nubile, il faut bien plus de deux enfants. Leur dogme était contraire à la *population*; ils demeuraient en reste et avec l'espèce humaine et avec la société.

Les cultes européens lui sont encore plus contraires. Leur doctrine porte les hommes à s'isoler, elle les éloigne des devoirs de la vie civile. Chez eux l'état le plus parfait est le plus opposé à la nature, et le plus préjudiciable au bien public; c'est le célibat. Une multitude d'êtres des deux sexes vont ensevelir avec eux dans les retraites des postérités perdues. Sans compter les ministres de la religion et les rigoristes, qui font vœu d'être inutiles à la propagation de l'espèce; et cette abstinence est dans les religions la vertu par excellence. Comme si le plus grand des vices n'était pas de tromper la nature, et de subsister aux dépens de l'espèce envers laquelle on ne remplit aucune de ses obligations. Un homme dont personne ne contestera la vertu, les bonnes mœurs et les lumières, l'abbé de **** fortement touché des obligations de la nature, avait consacré un des jours de la semaine à la propagation.

La politique des Grecs et des Romains sur cet objet était bien opposée aux usages modernes; ils avaient des lois pénales contre ceux qui voulaient se soustraire au mariage; et les Grecs accordaient des distinctions aux citoyens qui en avaient donné d'autres à la république; ceux qui n'étaient point mariés étaient notés d'infamie; ils étaient exclus par les lois de Lycurgue, de certaines cérémonies, obligés d'aller nus au milieu du marché en hiver, et de chanter une chanson à leur honte; les jeunes

gens étaient dispensés de leur rendre le respect qu'ils devaient à leurs aînés : « Tu ne dois pas attendre de moi, dans le temps que je suis jeune, un honneur que tes enfants ne sauront me rendre lorsque je serai vieux », disait dans une assemblée publique un jeune Lacédémonien à Dercylle, homme puissant, qu'il refusait de saluer parce qu'il vivait dans le célibat.

Ces nations se fortifiaient en souffrant parmi elles toutes sortes de cultes. Lorsqu'on voulut à Rome les réduire à un seul, la puissance des Romains fut détruite. Cet exemple s'est répété trop souvent. Quelques contrées de l'Europe ne répareront peut-être jamais les pertes que l'une a faites par l'expulsion des Maures, et l'autre par la révocation d'un édit. Rien ne prouve mieux l'étendue de ces pertes, dit l'illustre historien du czar, Pierre le Grand, que le nombre de réfugiés qui se trouva dans le régiment que forma dans le même temps en Russie le général Le Fort.

A la Chine, on est si convaincu que la tranquillité de l'état, sa prospérité et le bonheur des peuples dépendent de la tolérance de l'administration en matière religieuse, que pour être mandarin, et par conséquent magistrat, il faut par une condition absolue, n'être attaché à aucun culte particulier.

Chez les anciens, le magistrat non moins éclairé pensait de même. Il n'avait garde de considérer les cultes comme exclusifs et de souffrir qu'aucun prétendit à la prééminence sur les autres. Aussi les religions anciennes ne rendaient-elles ni cruel, ni intolérant. Elles conservaient les hommes au lieu de les détruire, elles les encourageaient à se multiplier au lieu de les en détourner. Les horreurs des guerres de religion y étaient inconnues. Parmi nous, les fureurs du dogme, le zèle forcené des guerres d'outre mer en ont égorgé des millions.

Gélon réduit les Carthaginois à l'humiliante nécessité de lui

demander la paix; la seule condition qu'il leur impose, est de ne plus immoler à l'avenir leurs propres enfants. Alexandre ayant vaincu les Bactriens, les oblige à ne plus faire mourir leurs pères vieux. Les Espagnols découvrent les Indes, ils en font la conquête, et tout à coup un peuple entier est anéanti à la surface de la terre et c'est la gloire du culte qui en est le prétexte. Voilà les faits, il n'y a qu'à comparer et juger.

On sait ce qu'il en a coûté à une puissance de l'Europe, lorsqu'elle entreprit de détruire toutes les sectes par la violence. Les provinces restèrent inhabitées; la superstition montrait au souverain le nombre des fidèles augmenté, mais elle lui cachait avec soin la diminution de ses sujets, fuyant en foule chez les puissances voisines, y portant leurs richesses et leur industrie. Le prince pieusement abusé qui dévastait ainsi ses états, croyait plaire à l'être suprême : on lui disait qu'il exécutait sa volonté. Le même motif déterminait son prédécesseur à donner la loi qui rendait esclaves les nègres de ses colonies. Il se faisait une peine extrême d'y souscrire; on lui persuada que c'était la voie la plus sûre pour les convertir : il y consentit.

Cette fureur de ramener tous les hommes à une même formule religieuse, et de les contraindre à penser tous de même dans une matière où l'on est si peu maître de sa manière de penser, est un fléau dont l'humanité n'a point éprouvé les horreurs dans le paganisme. Les cultes anciens étaient si éloignés d'inspirer tant de cruauté, qu'on punit à Athènes un aréopagite qui avait tué un moineau poursuivi par un épervier, qui s'était sauvé dans son sein. On y fit mourir un enfant qui y annonçait un de ces caractères féroces, par le plaisir qu'il avait pris à crever les yeux d'un oiseau.

Enfin ce despotisme spirituel qui prétend assujettir jusqu'à la pensée à son sceptre de fer, doit encore avoir le terrible

secret de produire à la longue le despotisme civil. Celui qui croît pouvoir forcer les consciences, ne tarde pas à se persuader qu'il peut tout. Les hommes ont trop de penchant à augmenter l'autorité qu'ils ont sur les autres; ils cherchent trop à s'égaliser à ce qu'ils croient au-dessus d'eux, pour résister à l'exemple que le fanatisme leur donne au nom de la divinité. Aussi voyons-nous d'un côté la liberté lutter sans cesse contre le pouvoir absolu tandis que de l'autre elle a succombé tout à fait sous le Mahométisme

Un autre inconvénient des cultes nouveaux qui n'est pas moins préjudiciable à la multiplication de l'espèce que tout ce que nous venons de dire, c'est de séparer les hommes non seulement pour le spirituel, mais encore corporellement. Ils élèvent entre eux des barrières que tous les efforts de la raison ne peuvent briser. On dirait que ce ne sont ni des êtres d'une même espèce, ni les habitants d'un même globe. Chaque culte, chaque secte forme un peuple à part qui ne se mêle point avec les autres; et dans le fond il faut convenir qu'ils sont conséquents à leurs systèmes, car s'ils pouvaient se mêler, ils auraient à côté d'eux des exemples de vices et de vertus, communs à toutes les sectes, qui les conduiraient infailliblement à réduire à sa juste valeur la petite importance que méritent les opinions qui les divisent. Cependant la nature qui n'a gravé qu'un culte au fond des cœurs, ferait naître près l'un de l'autre deux êtres qui sentiraient bientôt mutuellement qu'il est une impulsion plus forte que tous les intérêts religieux qui les séparent. Une passion innocente et pure, mais violente, les entraînerait, et ils méconnaîtraient bientôt l'absurdité de ces différences. Si le zèle dogmatique de leurs parents s'opposait à leur union, ils les détesteraient; et malheureux pour jamais, ils maudiraient les opinions dont ils seraient les victimes : mais non, le penchant de la

nature l'emporterait, et il faudrait les marier. Alors leurs enfants élevés entre eux ne seraient proprement d'aucune secte, mais ils seraient honnêtes; leur affection pour les hommes ne serait point rétrécie dans le petit cercle de ceux d'un même culte; ils aimeraient tous leurs frères en général. La morale particulière de ces cultes pourrait bien y perdre quelque chose, mais la morale universelle et la *population* y gagneraient beaucoup, et elles sont d'une bien autre importance. Loin de les condamner, le magistrat devrait favoriser ces unions; mais nos lois tiennent encore trop de leur origine pour se proposer ces avantages.

DAMILAVILLE

Encyclopédie. Article Population
Tome XIII. p. 91 b à 94 a

XII

L'OBJET DE LA CRITIQUE BIBLIQUE

Comme nous ne nous sommes pas proposés seulement de faire un bon ouvrage, mais encore de donner des vues aux auteurs, pour en publier sur plusieurs matières de meilleurs que ceux qu'on a, nous allons finir cet article par le plan d'un traité qui renfermerait tout ce qu'on peut désirer sur les questions préliminaires de la *Bible*. Il faudrait diviser ce traité en deux parties : la première serait une critique des livres et des auteurs dans l'Écriture sainte : on renfermerait dans la seconde certaines connaissances générales qui sont nécessaires pour une plus grande intelligence de ce qui est contenu dans ces livres.

On distribuerait la première partie en trois sections : on parlerait dans la première des questions générales qui concernent tout le corps de la *Bible* : dans la seconde de chaque livre en particulier et de son auteur; dans la troisième, des livres cités, perdus, apocryphes, et des monuments qui ont rapport à l'Écriture.

Dans la première de ces sections on agiterait six questions. La première serait des différents noms qu'on a donnés à la *Bible*, du nombre des livres qui la composent, et des classes différentes qu'on en a faites. La seconde, de la divinité des Écritures; on la prouverait contre les païens et les incrédules : de l'inspiration et de la prophétie; on y examinerait en quel

sens les auteurs sacrés ont été inspirés; si les termes sont également inspirés comme les choses, si tout ce que ces livres contiennent est de foi, même les faits historiques et les propositions de physique. La troisième serait de l'authenticité des livres sacrés, du moyen de distinguer les livres véritablement canoniques d'avec ceux qui ne le sont pas, on y examinerait la fameuse controverse des Chrétiens de la communion romaine, et de ceux de la communion protestante, savoir *si l'Eglise juge l'Ecriture*; on expliquerait ce que c'est que les livres deutéro-canoniques; dans quel sens et par quelles raisons ils sont ou doivent être nommés *deutérocanoniques*. La quatrième serait des différentes versions de la *bible* et des diverses éditions de chaque version : on y parlerait par occasion de l'ancienneté des langues et des caractères; on en rechercherait l'origine; on examinerait quelle a été la première langue du monde; si l'Hébraïque mérite cette préférence. S'il n'était pas possible de porter une entière lumière sur ces objets, on déterminerait du moins ce qu'on en croit distinctement; on rechercherait jusqu'où l'on peut compter sur la fidélité des copies, des manuscrits, des versions, des éditions, et sur leur intégrité; s'il y en a d'authentiques outre la vulgate, ou si elle est la seule qui le soit; on n'oublierait pas les versions en langues vulgaires; on examinerait si la lecture en est permise ou défendue, et ce qu'il faut penser de l'opinion qui condamne les traductions des livres sacrés. La cinquième serait employée à l'examen du style de l'Écriture, de la source de son obscurité, des différents sens qu'elle souffre, et dans lesquels elle a été citée par les auteurs ecclésiastiques; de l'usage qu'on doit faire de ces sens, soit pour la controverse, soit pour la chaire ou le mystique : on y discuterait le point de conscience, s'il est permis d'en faire l'application à des objets profanes. La sixième et

dernière question de la section première de la première partie, traiterait de la division des livres en chapitres et en versets, des différents commentaires, de l'usage qu'on peut faire des rabbins, de leur talmud, de leur gemare, et de leur cabale; de quelle autorité doivent être les commentaires et les homélies des Pères sur l'Écriture; de quel poids sont ceux qui sont venus depuis, et quels sont les plus utiles pour l'intelligence des Écritures.

La seconde section serait divisée en autant de petits traités qu'il y a de livres dans l'Écriture; on en ferait l'analyse et la critique; on en éclaircirait l'histoire; on donnerait des dissertations sur les auteurs, les temps précis, et la manière dont ils ont écrit.

La troisième section comprendrait trois questions : la première, des livres cités dans l'Écriture; on examinerait quels étaient ces livres, ce qu'ils pouvaient contenir; qui en étaient les auteurs; enfin tout ce que les preuves et les conjectures en pourraient indiquer : la seconde, des livres apocryphes qu'on a voulu faire passer pour canoniques, soit qu'ils subsistent encore, ou qu'ils aient été perdus, soit qu'ils aient été composés par des auteurs Chrétiens, ou des ennemis de la religion; la troisième, des monuments qui ont rapport à l'Écriture, comme les ouvrages de Philon, de Josèphe, de Mercure Trismégiste, et de plusieurs autres; tels aussi les oracles des sibylles, le symbole des apôtres et leurs canons.

Tel serait l'objet et la matière de la première partie; la seconde comprendrait huit traités : le premier serait de la Géographie sacrée : le second de l'origine et de la division des peuples; ce serait un beau commentaire sur le chapitre X de la Genèse : le troisième, de la chronologie de l'Écriture, où par conséquent on travaillerait à éclaircir l'ancienne chrono-

logie des empires d'Égypte, d'Assyrie et de Babylone, qui se trouve extrêmement mêlée avec celle des Hébreux : le quatrième, de l'origine et de la propagation de l'idolâtrie ; celui-ci ne serait, où je me trompe fort, ni le moins curieux, ni le moins philosophique, ni le moins savant : le cinquième, de l'histoire naturelle relative à l'Écriture, des pierres précieuses dont il y est fait mention, des animaux, des plantes, et autres productions ; on rechercherait quels sont ceux de nos noms auxquels il faudrait rapporter ceux sous lesquels elles sont désignées : le sixième, des poids, des mesures, et des monnaies qui ont été en usage chez les Hébreux, jusqu'au temps de Notre Seigneur, ou même après les apôtres : le septième, des idiomes différents des langues principales, dans lesquels les livres saints ont été écrits ; des phrases poétiques et proverbiales, des figures, des allusions, des paraboles ; en un mot, de ce qui forme une bonne partie de l'obscurité des prophéties et des évangiles : le huitième serait un abrégé historique, qui exposerait rapidement les différents états du peuple Hébreu jusqu'au temps des apôtres ; les différentes révolutions survenues dans son gouvernement, ses usages, ses opinions, sa politique, ses maximes.

Voilà une idée qui me paraît assez juste et assez étendue pour exciter un savant à la remplir. Tout ce qu'il dirait là-dessus ne serait peut-être pas nouveau : mais ce serait toujours un travail estimable et utile au public, que de lui présenter dans un seul ouvrage complet, sous un même style, selon une méthode claire et uniforme, et avec un choix judicieux, des matériaux dispersés, et la plupart inconnus, recueillis d'un grand nombre de savants.

DIDEROT

Encyclopédie. Article Bible
Tome II. 226 b 227 a.

NOTES

- P. 9, l. 5 : Sur les Origines de l'Encyclopédie, voir les notes de l'édition *Assezat et Tourneux* des *Œuvres* de Diderot, T. XIII. 109-199, *Ducros, les Encyclopédistes*, Paris, in-8°, 1900 et *Hubert, les Sciences sociales dans l'Encyclopédie*, Paris, in-8°, 1923.
- P. 10, l. 14 : Rousseau parle de même de la « coterie » holbachique, lorsqu'il dénonce la grande conjuration que Grimm, d'Holbach et Diderot auraient ourdie contre lui. Voir sur cette question des rapports de Rousseau et des philosophes, les *Confessions*, Paris, édition Hachette, in-12, Tome VIII. L'abbé Barruel (*Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* I. 362.) fait également mention d'un « comité » qui se réunissait à l'hôtel d'Holbach, et allusion au rôle joué par Leroi. Faut-il ajouter que ce n'est là qu'une légende inventée cinquante ans plus tard ?
- P. 11, l. 17 : Cf. *Voltaire Correspondance*, *Lettre de juin 1749*. T. XXXVII, p. 22. Le ton de la réponse de Diderot à Voltaire, qu'il appelle « Monsieur et cher Maître », paraît bien indiquer qu'il s'agit d'une première correspondance.

- P. 12, l. 21 : Voir par exemple l'histoire de frère Ange, dans les *Mémoires de Madame de Vandeuil*. Diderot, *Œuvres* I. p. XXXIV. Diderot avait épousé Mlle Champion, « Nanette », le 6 novembre 1743. Cf. *Jal*, *Dictionnaire critique*, art. Diderot.
- P. 14, l. 10 : Rousseau avait fait la connaissance de Condillac ainsi que de l'abbé de Mably, chez leur frère, M. de Mably, chez qui il était entré à Lyon comme précepteur. Il retrouva Condillac à Paris en 1742. Rousseau se trompe d'ailleurs, lorsqu'il place en 1747, la liaison entre Diderot et Condillac, car l'Essai sur l'Origine des connaissances humaines parut en 1746. (Cf. *Confessions* VIII. 197 et 246.).
- P. 14, l. 15 : La publication projetée par Diderot et Rousseau devait s'appeler le Persifleur. Le projet fut d'ailleurs abandonné après le premier numéro (Ducros. Rousseau, p. 121).
- P. 14, l. 25 : Il est question du comte de Schomberg dans les *Mémoires* de Besenval. I. 187 (*Paris* in-8°, 1821). D'après Meister, Grimon serait venu à Paris avec le comte de Fricsen, neveu du maréchal de Saxe. (*Corr. litt.* I. 4). Mais Rousseau nous dit également qu'il n'entra qu'un peu plus tard au service du comte de Friesen. — Grimm était né à Ratisbonne, où il fut baptisé en septembre 1723. Il avait été l'élève d'Ernesti à l'Université de Leipzig. Meister raconte qu'il avait failli mourir d'amour dans son pays natal, pour une princesse qui ne

savait pas seulement qu'il existât. En France, il eût pour Mlle Fel de l'Opéra, une passion dont Rousseau nous a laissé le curieux récit (*Confessions*, VIII, 263.). (Voir sur Grimm, le livre de Schérer, *Paris*, in-8°, 1887.)

P. 16, l. 7 : Francueil, dont Grimm avait de bonnes raisons pour ne pas souhaiter la présence chez Mme d'Epinay, avait été le premier exclu du cercle de ses intimes (*Cf. Mémoires de Madame d'Epinay*. II. 134, note et II. 245).

P. 16, l. 16 : C'est seulement en 1753 que Grimm suppléa Raynal pour la *Correspondance littéraire*, que ce dernier avait d'ailleurs grandement négligée.

P. 16, l. 22 : Le tome XII de l'*Encyclopédie* cite comme étant de Grimm, l'article *Poème*.

P. 17, l. 7 : « Les Bijoux indiscrets, dit la *Correspondance littéraire*, sont obscurs, mal écrits, dans un mauvais ton grossier, et d'un homme qui connaît mal le monde qu'il a voulu peindre. L'auteur est M. Diderot, qui a des connaissances très étendues et beaucoup d'esprit, mais qui n'est pas fait pour le genre dans lequel il vient de travailler. » (I. 39).

P. 17, l. 15 : Diderot fut arrêté le 24 juillet 1749 et remis en liberté le 3 novembre. *Cf. Mémoires de Madame de Vandeuil*. I. XLIII, et Delord, *Histoire de la détention des Philosophes et des Gens de Lettres à la*

Bastille et à Vincennes, Paris, 1829, 3 vol. in-8°, p. 208-215.

P. 18, l. 8 : Salon de 1767. Œuvres XI. 21.

P. 18, l. 26 : C'est, comme on le sait, Catherine de Russie qui acquit la bibliothèque de Diderot, en lui en laissant d'ailleurs la jouissance. Cf. *Mémoires de Madame de Vandeul. I. p. 41.*

P. 19, l. 25 : D'après une lettre à Suard du 27 juillet 1812, publiée par Nisard (*Mém. et Corresp. hist. et litt. inédits. 1858, in-12*).

P. 20, l. 3 : Nous avons d'ailleurs réfuté cette affirmation de Marmontel dans notre étude sur *Rousseau et l'Encyclopédie*. In-8°, 1927. — Rousseau a d'ailleurs reproché lui-même à Diderot d'avoir abusé de sa confiance pour donner à ses écrits « ce ton dur et cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger ». (*Confessions VIII. 277, note.*)

P. 20, l. 19 : Mlle Volland. Diderot l'avait connue en 1755 et resta lié avec elle jusqu'à sa mort.

P. 20, l. 24 : D'Alembert était fils naturel de la marquise de Tencin et du chevalier Destouches-Cadon, commissaire d'artillerie. Ce dernier assura son éducation. Il fut nommé membre de l'Académie des sciences en 1741 et reçu à l'Académie française en 1754. Il se retira de l'entreprise encyclopédique,

en 1759, à la fois pour des raisons de prudence et pour des raisons d'intérêt, comme on le voit d'après la correspondance de Diderot (*Cf. Lettre à Mlle Volland du 11 oct. 1759. XVIII. 400*). *Les Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, parus en 1753, 2 vol. in-12, dénotent autant de raideur d'expression que de sécheresse de pensée. Son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* fut prôné comme la plus admirable production philosophique du siècle. Mme de Genlis lui refuse par contre toute originalité et tout intérêt. Il ne mérite à vrai dire, ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

P. 24, l. 13 : D'après Malesherbes, *Mémoire sur la Liberté de la Presse, Paris, 1827, p. 89*.

P. 23, l. 13 : Diderot n'est pour rien dans les *Suppléments de l'Encyclopédie*.

P. 30, l. 8 : *Cf Mémoires de Madame de Vandeul. I. XLII. « Mon père commençait à sortir d'une obscurité qu'il n'a jamais cessé de chérir... »* Mme de Vandeul parle d'ailleurs ici du moment où « *l'Encyclopédie* commençait de faire quelque bruit. »

P. 33, l. 14 : *La Promenade du Sceptique ou Les Allées*, que Diderot d'ailleurs ne reconnut pas (*Cf. Revue des Autographes, n° 11, février 1867 et Delord. Ouvrage cité. II. 208-215*).

P. 34, l. 21 : Cf. Note dans *Voltaire. Œuvres. Ed. Beuchot. Dict. phil. T. XVIII. p. 97* et également *Saint-Surin* : « Ebloui par les brillantes conversations de Diderot, il embrassa ses opinions avec la confiance de la jeunesse. » (*Michaud. Biog. Univ. T. XX, p. 467*). L'opinion inverse a été soutenue par Lange *Histoire du Matérialisme, Paris, in-8°, 1877, T. I., p. 315*, qui attribue le matérialisme de Diderot d'une part à l'influence de La Mettrie, dont l'*Homme-Machine* avait paru en 1748 et d'autre part à la fréquentation de d'Holbach et de son entourage. Cette thèse nous paraît excessive.

P. 38, l. 5 : Le fils aîné du baron, Charles-Marius Thiry d'Holbach, baron de Heese, devint capitaine au régiment de Schomberg-dragons. D'Holbach eut un autre fils et deux filles, dont l'une épousa le marquis de Chastenot, et l'autre le comte de Nolivos. (*Corresp. litt. XV, 422*)

P. 38, l. 17 : Diderot a toujours parlé de la baronne d'Holbach avec des termes d'extrême sympathie : « Et cette méchante baronne, vit-elle encore? sa santé est si frêle. Se moque-t-elle toujours de beaucoup de gens qui ne l'en aiment pas moins? (Salon de 1765. X. 379). La baronne d'Holbach survécut quinze ans à son mari. — Mme d'Epinay ne paraît pas avoir partagé sans réserve l'enthousiasme de Diderot pour ses amis. (Cf. *Mémoires II. 345*).

- P. 40, l. 15 : D'Holbach mourut le 21 janvier 1789. Diderot était mort le 30 janvier 1784. Les derniers tomes de l'Encyclopédie avaient paru en 1772, avec la date de 1765.
- P. 41, l. 9 : Meister nous rapporte ce mot de Diderot : « Quelque système que forme mon imagination, je suis sûr que mon ami d'Holbach me trouve des faits et des autorités pour le justifier. » Il se rappelait sans effort, dit encore Meister, et tout ce qui méritait et tout ce qui ne méritait guère d'être retenu. (*Corresp. littér.* XV. 420).
- P. 42, l. 19 : Les traductions publiées par d'Holbach sont les suivantes : *L'Art de la Verrerie*, de Neri, Merrete et Kunckel, Paris, 1 vol., 1752. — *Minéralogie*, de Walerius, Paris, 2 vol., 1753. — *Introduction à la Minéralogie* de Henckel, Paris, 2 vol., 1756. — *Chimie métallurgique* de Gellert, Paris, 2 vol., 1758. — *Œuvres* de Lehmann, Paris, 3 vol., 1759 comprenant l'*Art des Mines*, le *Traité de la Formation des Métaux* et l'*Essai d'une Histoire naturelle des Couches de la Terre*. — *Œuvres* de Henckel (avec Charas), Paris, 2 vol., 1760. — *Œuvres métallurgiques* de Orschall, Paris, 1 vol. 1760. — *Recueil de mémoires les plus intéressants sur la Chimie et l'Histoire naturelle*, contenus dans les *Actes de l'Académie d'Upsal* et dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*, Paris, 1 vol., 1764. — *Traité du Soufre* de Stahl, Paris, 1 vol., 1766. — *L'Agriculture réduite à ses vrais principes* de Walerius, Paris, 1 vol., 1774.

Rappelons en outre en 1752, les deux écrits relatifs aux querelles musicales, que nous avons cités, l'*Arrêt rendu à l'Amphithéâtre* et la *Lettre à une Dame d'un certain âge*.

Les ouvrages philosophiques de d'Holbach, dont bon nombre, surtout parmi les premiers, sont encore des traductions, sont les suivants : *Le Christianisme dévoilé*, Londres (Nancy), 1 vol. in-8°, 1756 (1761). — *De la Cruauté religieuse*, Londres, (Amsterdam), 1 vol., 1766. — *L'Esprit du Clergé ou le Christianisme primitif vengé des Entreprises et des Excès de nos Prêtres modernes*, Londres (Amsterdam), 2 vol., 1767. — *De l'Imposture sacerdotale ou Recueil de Pièces sur le Clergé*, Londres, (Amsterdam), 1 vol., 1767. — *Les Prêtres démasqués ou des Iniquités du Clergé chrétien*, Londres (Amsterdam), 1 vol. in-8°, 1768. — *La Contagion sacrée ou Histoire naturelle de la Superstition*, Londres (Amsterdam), 1 vol. in-8°, 1768 (traduction supposée de l'anglais). — *Lettres à Eugénie ou Pré-servatif contre les Préjugés*, Londres (Amsterdam), 2 vol., 1768. — *Le Militaire philosophe ou Difficultés sur la Religion* (publié par Naigeon), Londres, (Amsterdam), 1 vol. in-8°, 1768 (D'Holbach n'a écrit que le dernier chapitre de cet ouvrage). — *Théologie portative*, Londres (Amsterdam), 1 vol. in-8°, 1768 (sous le nom de l'abbé Bernier). — *David ou l'Histoire de l'Homme selon le Cœur de Dieu*, Londres (Amsterdam), 1 vol., 1768. — *Examen des Prophéties qui servent de Fondement à la Religion chrétienne* de Collins, avec un *Essai de*

Critique sur les Prophètes et les Prophéties en général, Londres (Amsterdam), 1 vol., 1768. — *Lettres philosophiques sur l'origine des Préjugés, du Dogme de l'Immortalité de l'Ame, etc.*, Londres (Amsterdam), 1 vol., 1768. — *L'Enfer détruit, suivi d'une Dissertation de Whitefool*, Londres (Amsterdam), 1 vol., 1769 (traduit de l'anglais). — *L'Intolérance convaincue du Crime de Folie*, de Trenchard (in : *De la Tolérance dans la Religion ou de la Liberté de Conscience* par Crellius, publié par Naigeon), Londres (Amsterdam), 1 vol., 1769. — *Les Plaisirs de l'Imagination*, d'Akenside, Amsterdam, 1 vol., 1769. — *Examen critique de la Vie et des Ouvrages de Saint Paul*, Londres, 1 vol., 1770. — *L'Esprit du Judaïsme* de Collins, Londres, 1 vol., 1770. — *Essai sur les Préjugés*, Londres, 1 vol. in-8°, 1770 (par M. D***, du Marsais). — *Histoire critique de Jésus-Christ*, Amsterdam, 1 vol., petit in-8°, s. d. (vers 1770). — *Le Système de la Nature*, Londres (Amsterdam), 2 vol. in-8°, 1770 (sous le nom de Mirabaud). — *Tableau des Saints ou Examen de l'Esprit, de la Conduite, des Maximes et du Mérite des Personnages que le Christianisme propose comme modèles*, Londres, 2 vol. in-8°, 1770. — *De la Nature humaine* de Hobbes, Londres, 1 vol., 1772. — *Le bon Sens, ou Idées naturelles opposées aux Idées surnaturelles*, Londres, 1 vol. in-12, 1772. — *La Politique naturelle*, Londres, 1 vol. in-8°, 1773. — *Le Système social*, Londres, 3 vol. in-8°, 1773. — *Ethocratie ou le Gouvernement fondé sur la Morale*, Amsterdam, 1 vol.

in-8°, 1776. — *La Morale universelle*, Amsterdam, 3 vol., 1776. — *Eléments de Morale universelle ou Catéchisme de la Nature* (refondu et publié par Naigeon), Paris, 1 vol. in-18°, 1790. —

D'Holbach a en outre été l'éditeur du livre de Boulanger, *l'Antiquité dévoilée par ses Usages*, Paris, in-4° 1766 (et sans doute l'a-t-il remanié ou refait).

D'après la *Correspondance littéraire* (XV. 422) on lui devrait en outre : dans le *Recueil philosophique ou Mélange de Pièces sur la Religion et la Morale*, Londres (Amsterdam), 2 vol., in-12, 1770 : Tome I, *Réflexions sur la Crainte de la Mort*; Tome II, *Dissertation sur l'Immortalité de l'Ame, Dissertation sur le Suicide, Problème important : la Religion est-elle nécessaire à la Morale et utile à la Politique, Extrait d'un Livre de Tindall qui a pour titre : Le Christianisme aussi ancien que le Monde*. — Dans la traduction des *Lettres* de Sénèque de Lagrange, presque toutes les notes du premier livre. — Dans les *Variétés littéraires*, un *Hymne au Soleil* et une *Ode sur la vie humaine*. — Dans l'*Encyclopédie méthodique* (dictionnaire de grammaire) l'article *Prononciation des Langues*. — Dans la *Correspondance littéraire* elle-même, deux fragments, *l'Abbé et le Rabbin*, VI, 66.sqq et *l'Essai sur l'art de ramper*, XVI, 131.sqq.

On lui a également attribué la traduction de *l'Histoire ancienne de Russie*, de Lomonosow, publiée par Eidous, mais cette attribution n'est pas certaine. — Le catalogue de la Bibliothèque

nationale cite en outre sous son nom : *De l'Etat naturel des Peuples ou Essai sur les points les plus importants de la Société civile et de la Société générale des Nations* (par J.-F. Gravoty de Berthe), Paris 1786, 3 vol. in-8°. — *Examen critique des Apologistes de la Religion chrétienne* (par M. Fréret), s. l., 1766, in-8° (attribué également à J. Levesque de Burigny). — Et même la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, Londres (s. d., in-8°). — *De la Monstruosité pontificale ou Tableau fidèle des Papes* (traduit de Davisson) Londres, in-8°, 1772. — *Les Recherches sur les Miracles* (attribué également à Fréret) Londres in-8°, 1776. — *Les Réflexions impartiales sur l'Evangile* (par feu M. de Mirabaud), Londres, in-8°, 1769, réimprimé en 1777 sous le titre : *Examen critique du Nouveau Testament, par M. Fréret*. — *Israël vengé ou Exposition naturelle des prophéties hébraïques* (Traduction abrégée avec retouches attribuées à d'Holbach de l'ouvrage d'Orobio de Castro, Londres, in-8°, 1770. — *Le Discours sur les Miracles de Jésus-Christ* (traduit de Woolston), s. l. XVIII^e siècle (sic.), in-8°. —

Enfin d'Holbach a collaboré à l'*Histoire* de Raynal et à l'*Encyclopédie*

P. 43, l. 17 : D'Holbach devint membre des Académies de Saint-Pétersbourg, de Mannheim et de Berlin.

P. 43, l. 23 : C'est d'Holbach que Rousseau a peint sous le nom de Wolmar, dans la *Nouvelle Héloïse*. C'est de lui qu'il fait dire à Julie : « Il fait le bien sans espoir

de récompense; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous. » — « On ne lui eût soupçonné, dit de son côté Meister, ni sa fortune, ni son érudition, s'il avait pu se dispenser de les montrer sans nuire à ses propres jouissances, et surtout à celles de ses amis. » (*Corresp. littér.* XV. 415). Enfin, dans l'édition de 1821 des *Œuvres* de Diderot, Walferdin qualifie d'Holbach « ce savant... si précieux à sa famille et à ses amis par la pureté et la simplicité de ses mœurs, en qui la vertu était devenue une habitude et la bienfaisance un besoin. » (*Cf. Ed. Assezat et Tourneux. III. 387. note*).

P. 45, l. 2 : Oudry refusa : « Je suis trop heureux, lui dit-il, que mon meilleur ouvrage appartienne à un homme qui en connaisse le prix. Je ne consens à rien, je n'accepterai rien, et ma chienne vous restera. » (*Diderot, Salon de 1767, XI. 6.*)

P. 45, l. 17 : Diderot disait à Rousseau pour le consoler que d'Holbach était ainsi avec tout le monde, et qu'on devait lui pardonner ses défauts en faveur de ses qualités. (*Mémoires de Madame d'Epinaÿ. II. 201. note.*)

P. 46, l. 2. : Il existe, dit une note de la *Correspondance littéraire*, deux portraits de d'Holbach, l'un d'après un dessin de Carmontelle, gravé par Varin, l'autre gravé par Robinson d'après La Tour. Le second est probablement apocryphe. Au Salon de 1789 a également figuré un buste en plâtre, par Félix le Comte. (*Cf. Corresp. littér.* XV. 418, *note.*)

- P. 46, l. 12. : Selon Grimm, le baron, avec d'excellentes qualités, avait le défaut d'être inconstant dans ses goûts et en même temps sujet à l'humeur (*Mémoires de Madame d'Epinaÿ. II. 201.*).
- P. 48, l. 23 : « Le charme d'une société si distinguée, dit Meister, fut bien propre à donner à un esprit plus de force et d'étendue. » (*Corresp. littér. XV. 419.*). Voir également Avezac-Lavigne, *Diderot et la Société du baron d'Holbach* (Paris, in-8°, 1875).
- P. 49, l. 10 : Le catalogue de la bibliothèque du baron d'Holbach, imprimé par Debure aîné en 1789, comprenait 2.777 numéros, plus les livres allemands, qui en comptaient 179. Elle fut vendue le 14 juin 1790 dans son hôtel. La vente des collections eut lieu le 16 mars 1789. Elle produisit 40.000 livres. On trouvera le détail des principales pièces de peinture et de sculpture dans une note de la *Correspondance littéraire, XV. 418.*
- P. 51, l. 10 : Le château était situé sur le territoire de la commune de Sussy, actuellement canton de Boissy-Saint-Léger, Seine-et-Oise. On en trouvera la description dans une note des *Œuvres* de Diderot, *Tome XVIII, p. 393.*
- P. 53, l. 8 : Nous utilisons dans ce passage deux lettres de Diderot, presque identiques de texte, l'une du 5 octobre 1759 (XVIII. 394. 395), l'autre du 24 septembre 1767 (XIX. 245.).

- P. 54, l. 1 : L'incident qui provoqua la rupture entre Rousseau et la coterie a été raconté par Cerutti (*Lettre sur quelques pages des Confessions*, dans le *Journal de Paris*, du 2 décembre 1789) et par Meister (*Corresp. littér.* XV. 575.). Le récit des démêlés entre Rousseau et les philosophes forme une bonne part des livres VIII et IX des *Confessions*. Nous avons tenté nous-même de marquer quelles raisons à la fois sentimentales et doctrinales devaient écarter l'auteur de la *Lettre sur les Spectacles* du groupe des Encyclopédistes (*Cf. les Sciences sociales dans l'Encyclopédie*. p. 193-200.). Rousseau, à notre sens, n'a jamais cessé d'être un mystique, que le positivisme rationaliste ne pouvait aucunement satisfaire. Il est très remarquable que le « respect de la soutane », si l'on peut dire, ait été le prétexte de sa brouille avec ses amis.
- P. 57, l. 2. — Morellet avait connu Turgot dans la Société de Sorbonne de 1748 à 1750. Il se lia avec Diderot et d'Alembert à l'occasion de la persécution de l'abbé de Prades (*Cf. Mémoires I*, 11 et 27).
- P. 58, l. 8 : Mlle d'Ette fut longtemps la maîtresse du Chevalier de Valory, dont il est question dans les *Mémoires* de Mme d'Epinay et dans les *Confessions* de Rousseau. « Elle passait pour méchante, dit ce dernier, et le chevalier ne passait pas pour bon. » (*VIII*. 244).
- P. 38, l. 24 : Le baron d'Holbach envoya à Mme d'Epinay, à

l'occasion d'une maladie, vingt-cinq bouteilles de vin de Bordeaux. Grimm paraît s'être opposé à des relations plus étroites, mais Mme d'Epinaï désirait vivement connaître Diderot et ses amis.

P. 60, l. 23 : Cependant les articles de Rousseau sur la musique, achevés en 1749, furent utilisés par Diderot jusqu'à la fin de la publication de l'*Encyclopédie*.

P. 68, l. 4 : « Rousseau, ajoute Mme d'Epinaï, répondit qu'il n'allait pas jusque là, qu'il disait avec Horace « Ego sam paulo infirmior. » La morale de l'Evangile est la seule chose qu'il conserve du christianisme, parce que c'est la morale naturelle qui constituait anciennement tout le culte. » (*Mémoires I. 379.*)

P. 68, l. 15 : Une note de l'édition Assezat et Tourneux des *Œuvres* de Diderot nous apprend que Samuel Romilly, dans ses *Mémoires*, place la scène chez d'Holbach.

P. 78, l. 21 : Cf *Lettre de Naigeon au Journal de Paris* : « L'impératrice eut la bonté de faire dire au baron qu'elle avait mis son ouvrage à côté de celui de Montesquieu. » Les rapports directs entre Catherine II et d'Holbach ne sont pas connus jusqu'à ce jour, et il n'est pas une seule fois question du baron dans ses lettres à Grimm, ni dans celles de Grimm à Catherine, publiées par M. Grot en 1878 et en 1880 (*Corresp. litt. XV. 420. note*). L'ouvrage de

M. Paul Leduc, Diderot : *Observations sur l'instruction de S. M. I. aux députés pour la Confection des lois* (1774), Paris, in-8°, 1921, ne contient non plus aucune indication à ce sujet.

P. 79, l. 2 : Les principales réfutations du *Système de la Nature* sont celles de l'abbé Bergier, *Examen du Matérialisme*, 1771, 2 vol. in-12, de Dubois de Rochefort, *Pensées diverses contre le système des Matérialistes*, 1771, 1 vol., de l'abbé Rive, *Lettres philosophiques contre le Système de la Nature*, dans le *Portefeuille hebdomadaire de Bruxelles*, 1770, de Duvoisin, *L'Autorité des Livres du Nouveau Testament contre les Incrédules*, Paris, in-12, 1775, de Camuset, *Principes contre l'Incrédulité, à l'occasion du Système de la Nature*, 1771, 1 vol. in-8°, de Castillon, *Observations sur le Livre intitulé Système de la Nature*, Berlin, 1771, in-8°, de Holland, *Réflexions philosophiques sur le Système de la Nature*, 1773, 2 vol. in-8°. Voltaire lui-même crut devoir riposter à la thèse de d'Holbach, en insérant une seconde section à l'article : Dieu, « Réponse au Système de la Nature » dans le *Dictionnaire philosophique*.

P. 80, l. 14.: Voir notamment, sur l'*Histoire de Jésus-Christ*, *Œuvres* de Voltaire, XVII. 81 et XX.32, sur l'*Histoire de David*, XLVII. 316, sur le *Bon Sens*, XXI. 567 et XXXI. 151, sur la *Théologie portative*, XXVIII. 71, XLV, 353, 406, 526, sur le *Christianisme dévoilé*, XXXI. 129 et XLVI. 196, sur l'*Imposture sacerdotale* XLV. 526, sur les *Lettres*

philosophiques de Toland XLVI. 137, sur l'*Esprit du Clergé*, XLV. 526, sur l'*Essai sur les Préjugés*. XLVII. 85, etc... Cf également Damiron. *Ouv. cité I*. 102.

P. 85, l. 12 : Nous nous bornons à dégager les traits généraux de l'antichristianisme chez les philosophes. Une analyse plus détaillée ne ferait que reproduire les arguments développés dans les textes choisis. Elle apparaîtrait d'autre part d'autant plus fastidieuse que la plupart de ces idées sont aujourd'hui entrées dans la conscience commune. Enfin nous avons consacré nous-même à cette question de la critique de la tradition biblique le premier chapitre de notre livre « *Les Sciences sociales dans l'Encyclopédie* » auquel nous prenons la liberté de renvoyer le lecteur. (Cf également Lange. *Ouv. cité I*. 377-412, Damiron, *Ouv. cité I*. 93.227 et Lalande, *Quelques idées du baron d'Holbach*, *Revue philosophique* 1892, I. 401-421.)

P. 98, l. 3 : D'après Damiron (*Ouv. cité I*. 105), le *Système de la Nature* serait même très directement inspiré de la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, qui a été attribuée à Fréret par Walkenaer. Or, la *Lettre de Thrasybule* est, sinon d'inspiration cartésienne, du moins écrite dans la langue de Descartes encore usitée dans le premier quart du XVIII^e siècle, parmi les philosophes. C'est Delisle de Sales, (Cf *La Philosophie de la Nature*, 1770, 3 vol. in-12) qui a le premier indiqué le rapport étroit entre les *Lettres*

et le *Système*. En fait, l'une et l'autre se rapportent à tout le courant d'idées matérialistes qui a son origine dans les écrits de Gassendi et de Hobbes, et peut-être est-il excessif de soutenir qu'il y ait une filiation directe entre les ouvrages des philosophes matérialistes de la première moitié du siècle et les livres du baron d'Holbach. — Sur tout ce chapitre, on consultera utilement Lange, *Histoire du Matérialisme*, Mornet, la *Pensée française au XVIII^e siècle*, A. Cresson, *Les Courants de la Pensée philosophique française*.

TABLE

CHAPITRE I

L'entreprise encyclopédique.....	9
----------------------------------	---

CHAPITRE II

Diderot et d'Holbach ou les causeries du Jardin des Tuileries.....	25
---	----

CHAPITRE III

Paul Thiry d'Holbach, seigneur du Grandval.....	37
---	----

CHAPITRE IV

Le club holbachique	49
---------------------------	----

CHAPITRE V

Les œuvres philosophiques d'Holbach	73
---	----

CHAPITRE VI

L'antichristianisme des Encyclopédistes.....	85
--	----

CHOIX DE TEXTES :

I La philosophie de la nature (d'Holbach)	101
II La formation des couches de la terre et le problème du déluge (d'Holbach).....	117
III Critique de l'existence de Dieu (d'Holbach)	121
IV L'origine de nos idées (d'Holbach)	125
V L'origine des croyances religieuses (Boulanger)	12
VI Débuts du christianisme (d'Holbach)	151
VII L'avènement du christianisme (Grimm).....	155
VIII La morale religieuse (d'Holbach)	163
IX La théocratie et le droit divin (d'Holbach).....	179
X Le clergé dans l'Etat (d'Holbach).....	183
XI L'influence des religions (Damilaville)	191
XII L'objet de la critique biblique (Diderot)	201
Notes.....	205

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE DU LIVRE,
55, QUAI DU HALAGE A RUEIL
LE XX MAI MCMXXVIII

CIVILISATION ET CHRISTIANISME

SOUS LA DIRECTION DE M. LOUIS ROUGIER

A. Le conflit du Paganisme et du Christianisme

- I — CELSE OU LE CONFLIT DE LA CIVILISATION ANTIQUE ET DU CHRISTIANISME PRIMITIF, par L. Rougier, *Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon* (paru).
- II — PORPHYRE OU LE CONFLIT DU NÉO-PLATONISME ET DU CHRISTIANISME, par J. Bidez, *Professeur à la Faculté des Lettres de Gand*.
- III — L'EMPEREUR JULIEN OU LE CONFLIT DE L'HELLÉNISME ET DU CHRISTIANISME, par J. Bidez.
- IV — LES EMPEREURS ROMAINS ET LE CHRISTIANISME, par L. Homo, *Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon*.
- V — SYMMAQUE ET LE CRÉPUSCULE DU PAGANISME EN OCCIDENT, par L. Homo.
- VI — LES DERNIÈRES VOIX DU PAGANISME (*de Libanius à Xosime*), par L. Homo.

B. Le conflit de la Renaissance et du Christianisme

- VII — AVERROÏSTES LATINS ET PADOUANS, par J.-R. Charbonnel, *Pr. agrégé de l'Université, docteur ès-lettres*.
- VIII — GIORDANO BRUNO, par J.-R. Charbonnel.
- IX — LAURENT VALLA ET L'HUMANISME, par Ch. Appuhn, *Professeur au Lycée Saint-Louis*.

C. Le conflit de la pensée moderne et du Christianisme

- X — SPINOZA, par Ch. Appuhn (paru).
- XI — BAYLE, par J. Delvolvé, *Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier*.
- XII — VOLTAIRE, par G. Ascoli, *Professeur à la Faculté des Lettres de Lille*.
- XIII — D'HOLBACH ET SES AMIS, par R. Hubert, *Professeur à la Faculté des Lettres de Lille*.
- XIV — NIETZSCHE, par Jules de Gaultier (paru).
- XV — RÉMY DE GOURMONT.